

PAGES  
MANQUANTES

Feb. 5. Jammis 1912



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).  
162, St-Denis, Montréal.

# SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

## LISEZ Le Samedi

MAGAZINE HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

40 PAGES

5 CENTS

40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les depositaires ou chez les edits-proprietaires  
Poirier Bessette & Cie., 200 Blvd. St Laurent, Montreal

# The Canadian Advertising Ltd.,

## AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

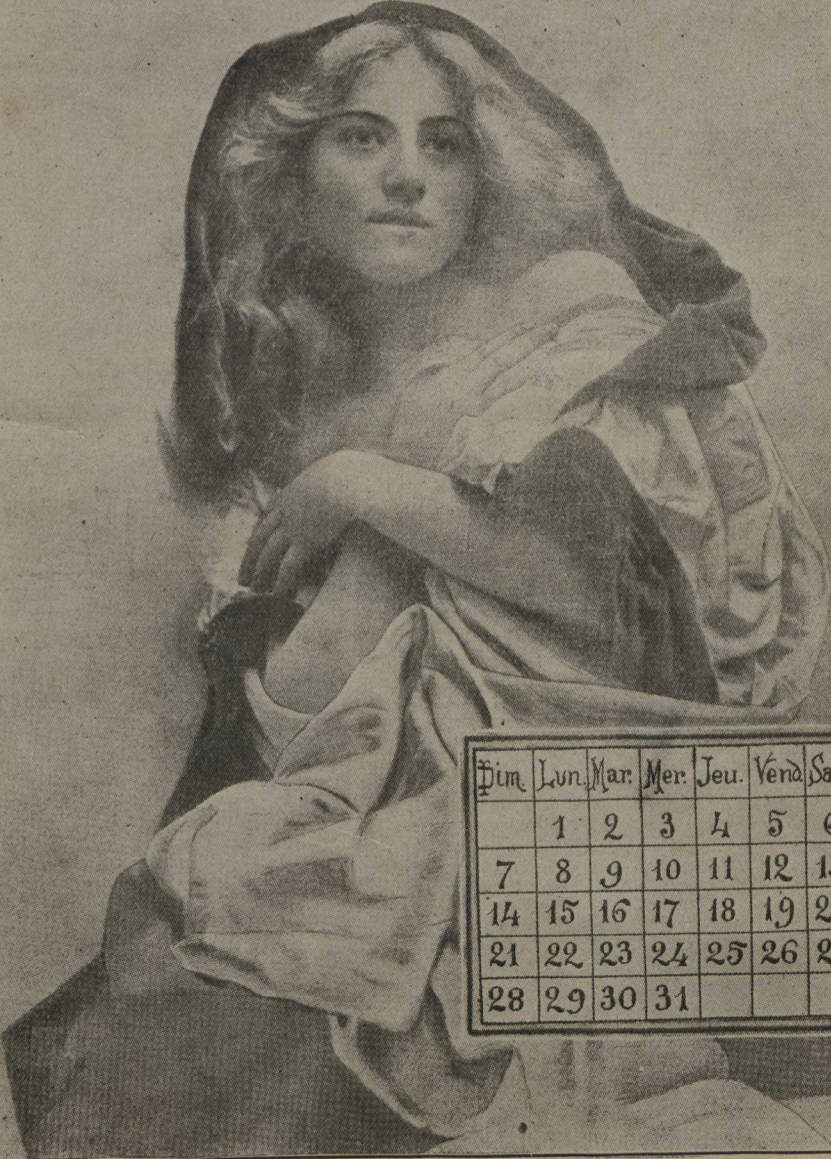
Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.

JANVIER



Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Vend.	Sam.
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			

# La Revue Populaire

**PARAIT TOUS LES MOIS**

**ABONNEMENT:**

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

**POIRIER, BESSETTE & Cie,**

Éditeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. <sup>5</sup> No 1, Montréal, janv. 1912



**LA REVUE POPULAIRE**

offre ses meilleurs vœux de  
nouvel an à sa nombreuse clientèle.

## Causette du Nouvel An

**C**E m'est, certes une bien agréable tâche que de faire ici, chaque mois, mon petit "brin de causette" avec vous, lecteurs amis et lectrices fidèles.

Aujourd'hui pourtant, vous l'avouerez, une inquiétude gâte mon plaisir.

Sur quel sujet faire porter ma conversation mensuelle pour sortir un peu de la banalité courante et des règles tyranniques qui veulent, qu'au premier de l'an, on ramène invariablement sur le tapis les mêmes lieux communs relatifs à ce beau jour qui... que... etc. Ce beau jour qui me rappelle surtout la phrase de la Bruyère, lequel s'exprime ainsi:

"Tout est dit, et l'on vient trop tard,

depuis qu'il y a plus de sept mille ans que des hommes pensent, écrivent et rient, sur la pluie, sur le beau temps et sur les saisons..."

Je n'irai cependant pas jusqu'à imiter ceux qui, désespérant d'arriver à célébrer une chose, trouvent plus simple d'en médire. Tel fut, par exemple, ce personnage grincheux qui, las d'entendre vanter les oiseaux et les fleurs, disait cyniquement:

—Je n'aime pas les oiseaux parce que ça braille, ni les fleurs parce que ça pue!

Entre les souhaits banals à force d'être répétés et le pessimisme de quelques-uns, il y a cependant place pour certains desiderata que l'on peut exprimer sincèrement.

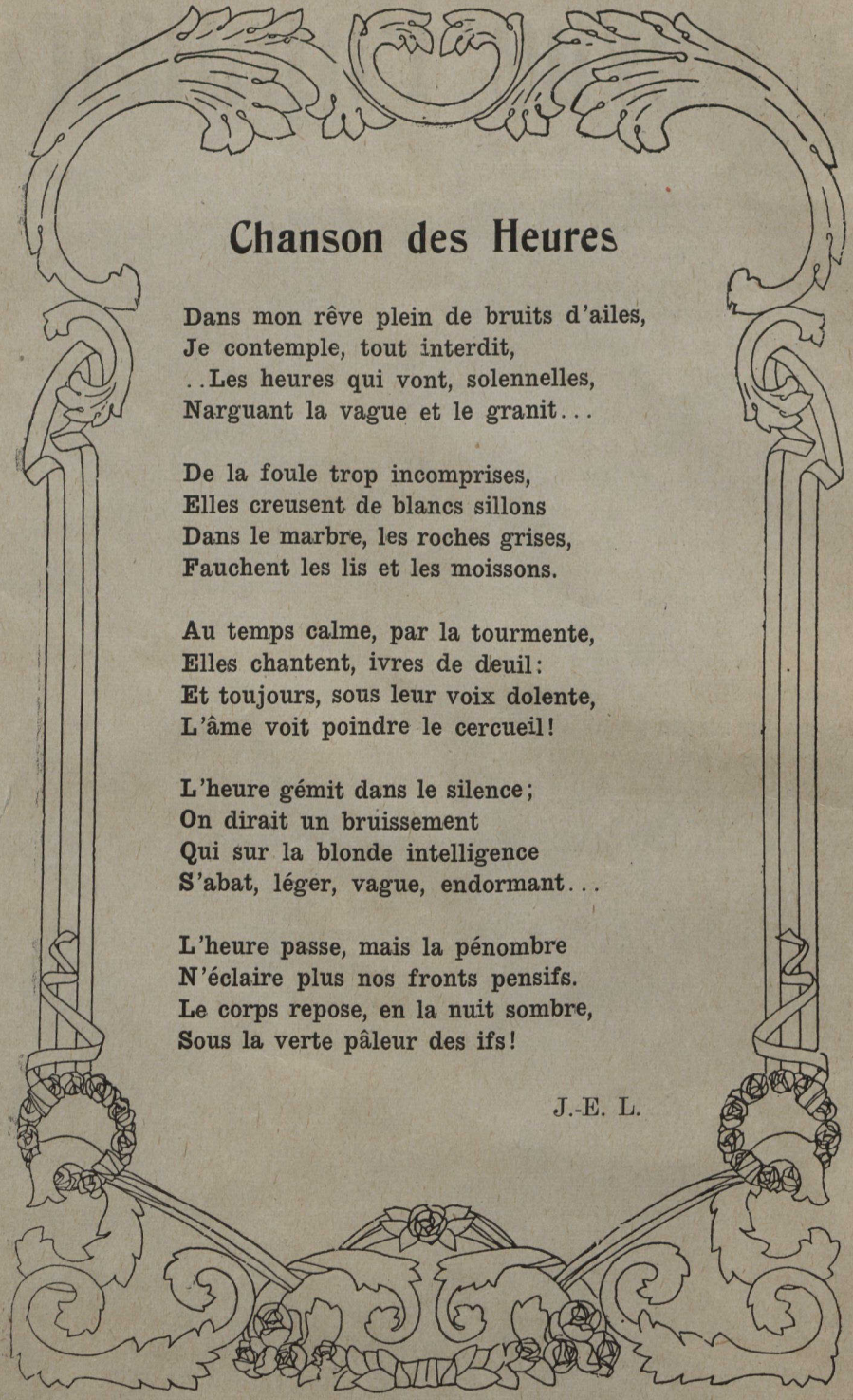
Le meilleur que nous puissions formuler, quant à nous, c'est d'intéresser toujours de plus en plus notre gracieuse clientèle et, par suite, de voir augmenter, de jour en jour, le nombre de nos amis.

Depuis quelque temps, le chiffre de nos lecteurs s'est considérablement accru. Comme conséquence, nous avons ajouté 16 pages de plus à la "Revue Populaire" ainsi qu'en témoigne le présent numéro.

Nous avons fait un choix plus scrupuleux que jamais d'articles intéressants et inauguré divers départements qui feront plaisir, nous en sommes sûrs, à nos lecteurs.

Souhaitons donc que cette nouvelle année voie le nombre de ces lecteurs augmenter sans cesse, car ce souhait leur profitera en permettant de leur servir un magazine de plus en plus attrayant.

**Roger Francoeur.**



## Chanson des Heures

Dans mon rêve plein de bruits d'ailes,  
Je contemple, tout interdit,  
..Les heures qui vont, solennelles,  
Narguant la vague et le granit...

De la foule trop incomprises,  
Elles creusent de blancs sillons  
Dans le marbre, les roches grises,  
Fauchent les lis et les moissons.

Au temps calme, par la tourmente,  
Elles chantent, ivres de deuil:  
Et toujours, sous leur voix dolente,  
L'âme voit poindre le cercueil!

L'heure gémit dans le silence;  
On dirait un bruissement  
Qui sur la blonde intelligence  
S'abat, léger, vague, endormant...

L'heure passe, mais la pénombre  
N'éclaire plus nos fronts pensifs.  
Le corps repose, en la nuit sombre,  
Sous la verte pâleur des ifs!

J.-E. L.

## La Fete des Rois

L'ÉPIPHANIE est, dans son sens exact, l'apparition de Jésus aux Gentils; elle est, dans son sens étendu, la révélation de l'idée chrétienne au monde païen.

Nul n'ignore l'histoire des rois mages, Melchior, Balthazar et Gaspar, venus tous trois d'Arabie jusqu'à Bethléem, guidés par une étoile pour déposer au pied du berceau de l'Enfant l'or, l'encens et la myrrhe, les trois symboles de la toute-puissance.

Dans les premiers temps de la chrétienté, la commémoration de la naissance du Christ se confondait comme date avec celle de la venue des rois mages, mais, vers le cinquième siècle, l'Église d'Occident scinda les deux fêtes et, dès lors, la Nativité de Jésus fut célébrée le 25 décembre, jour de Noël, tandis que l'Épiphanie conserva sa date du 6 janvier.

Quoi qu'il en soit, la tradition demeura la plus forte et Noël ne sut pas accaparer à son seul profit la joie populaire. Le 6 janvier en garda sa part et la fête des Rois, si elle fut instituée en souvenir des rois mages, s'inspira aussi des us et coutumes du monde ancien.

Or, dans la société païenne, il n'y avait pas de festin sans qu'un roi n'y fut désigné. Les attributions du "roi de la Fève" ne furent donc qu'une réminiscence de celles du "roi du festin" avec cette restriction que cette royauté éphémère ne s'exerça plus qu'une fois l'an, le 6 janvier, jour de l'Épiphanie.

Après avoir analysé succinctement l'o-

rigine disparate et de la fête de l'Épiphanie et des divertissements qui l'accompagnent, je veux brièvement retracer ici, à travers les âges, l'historique de ces réjouissances et en souligner au passage les points saillants.

Je sais n'avoir à apprendre à personne d'où vient le titre de "roi de la Fève", mais peut-être la jeune génération ne connaît-elle qu'imparfaitement le cérémonial qui était observé jadis lorsque l'on "tirait les rois".

On nommait au début de la réunion un Président—personnage que désignait ou son rang ou son âge—qui, avant d'entamer le gâteau traditionnel, ordonnait au plus jeune garçon de la famille de monter sur la table.

Alors le Président coupait un premier morceau.

"Pour qui cette part? disait-il, à haute voix.

—Pour le bon Dieu," répondait l'enfant.

La "part du pauvre"—ainsi se nommait le premier morceau—était aussitôt mise de côté et appartenait de plein droit au premier pauvre qui la venait réclamer.

"La "part à Dieu," s'il vous plaît?" disait le miséreux. Et l'enfant la lui donnait. C'était, je vous assure, une fort touchante et gracieuse coutume.

Et une coutume très ancienne, car, après les Gaulois, nos pères, depuis les barons féodaux jusqu'au dernier des croquants, chacun en France, au moyen-âge, fêtait les Rois à qui mieux mieux.

A Paris, les étudiants de l'Université s'en donnaient à cœur joie et plus d'une fois le spectacle tourna au scandale, lorsque l'on vit les clercs "s'esbaudir" et courir les rues après boire, bras dessus, bras dessous, avec des bateleurs et des comédiens et mener grand tapage au son des fifres et tambours.

Un vieux chroniqueur nous conte qu'au temps de Jean III, duc de Bourbon, ce bon prince "faisait son Roi d'un enfant en l'âge de huit ans, le plus pauvre que l'on trouvait en toute la ville et le faisait vestir en habit royal en lui baillant tous ses officiers pour le gouverner et faisant faire grande fête et ly-chère à celui roy, pour vénérance en Dieu". Le chroniqueur ajoute qu'au cours du repas une quête était faite dont le produit servait à l'éducation de ce roitelet d'un jour.

Une anecdote, contée par l'historien Du Bellay, nous montre les moeurs étranges de la cour de François Ier.

"Le roi se trouvait, dit-il, à Romorantin, quand vint la fête des Rois. Or le monarque ayant appris que M. de Saint-Pol avait fait un Roy en son logis, délibéra avec ses suppôts d'envoyer défier ledit Roy de mon dit seigneur de Saint-Pol, ce qui fut fait." On se battit, paraît-il, à coups de boules de neige, d'oeufs (sic) et de pommes (ou d'oranges), et au cours du combat le roi reçut "sur la tête un tison de bois d'un malavisé, de quoi il fut quelques jours que les chirurgiens ne pouvaient assurer de sa santé".

Le coupable était le comte de Lorges, un Montgomery, parent du gentilhomme qui, dans la suite, au cours d'un tournoi,

en 1559, blessa mortellement Henri II.

Dupeyrat raconte que, sous Henri III, on faisait à la cour des Valois, à la veille de la fête des Rois, au souper, une "reyné de la Fève", et que le jour de la cérémonie, elle allait à la messe avec les souverains. Après avoir ouï l'office divin, somptueusement parée, aux côtés du roi, "elle retournait en grande pompe au Louvre, les trompettes et tambours sonnant".

Sous Henri IV et Louis XIII, ce même usage persista.

On conte qu'en 1551, au cours des guerres de religion, l'amiral de Châtillon faillit surprendre, sans coup férir, la place de Douai où les gens d'armes s'étaient endormis le verre en main, en criant : "Le Roi boit !"

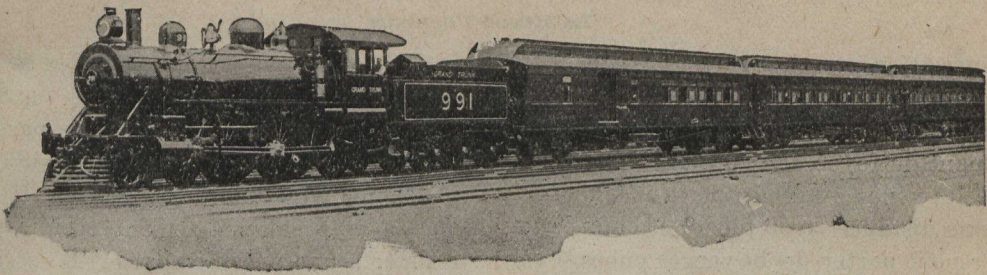
Sous Louis XIV, la fête des Rois eut lieu avec une magnificence inusitée jusqu'alors, si l'on en croit les récits du "Mercure galant".

Les Jansénistes, après les protestants, cherchèrent à déraciner la coutume d'une royauté qui ne se soutenait que par des libations souvent trop copieuses.

Ce fut en pure perte et l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours.

La fête des Rois ne revêt plus depuis longtemps de caractère officiel, mais dans l'intimité du foyer, elle demeure pour beaucoup de familles un jour de joie et je sais plus d'un de mes lecteurs qui prend encore plaisir à crier : "Le roi boit !" Et je trouve qu'ils ont bien raison, car, vous l'avouerez-je, je suis demeuré, moi, de ceux-là.





## Locomotives Puissantes

**C'**EST aux Etats-Unie que l'on peut juger pleinement des progrès curieux de la construction du matériel des chemins de fer.

Les Américains aiment faire grand : ils n'ont point tort en matière d'engin de chemins de fer : du moment, bien entendu, où les ponts et les ouvrages d'art divers, sous lesquels doivent passer leurs machines, offrent suffisamment de place pour les dimensions, la hauteur de ces monstres ; du moment où ils ont suffisamment de marchandises à transporter pour former des trains dont le poids unitaire atteindra de 2000 à 2500 tonnes et plus. Quand on veut remorquer pareille charge il faut bien que la machine ait des "poumons" en conséquence, comme on l'a dit pittoresquement ; il faut bien qu'elle constitue une usine à vapeur de proportions et de capacité extraordinaires. Il faut aussi que, dans son tender, elle emporte avec elle assez de combustible et assez d'eau. Enfin, comme nous l'avons expliqué jadis à nos lecteurs, la machine, par son poids même, doit prendre un appui suffisant sur les rails pour pouvoir tirer la charge attelée derrière elle sans glisser, sans tourner sur place, sans patiner.

Depuis que nous avons eu l'occasion de parler ici des locomotives, des progrès

curieux ont continué de se faire aux Etats-Unis.

On peut en juger en parcourant les réseaux américains ou tout simplement les ateliers de certaines de ces usines extraordinaires que possède la Confédération, et où l'on se livre uniquement et constamment à la fabrication des locomotives par séries, comme, dans certains ateliers, on fabriquerait par séries les voitures d'enfants. Telles sont, par exemple, les fameuses usines Baldwin, qui arrivent à fabriquer chaque semaine 50 locomotives toutes prêtes à rouler. Nous aurions à signaler aussi les ateliers de l'American Locomotive Company. Récemment, ces ateliers Baldwin construisaient, pour le Southern Pacific Co, des machines articulées et compound montées sur deux groupes moteurs comportant chacun 8 roues couplées, l'avant et l'arrière de l'engin reposant de plus sur un bogie à deux roues. Ce qui donne un ensemble de vingt roues : ensemble imposant, qui n'empêche point la machine de présenter la flexibilité voulue, parce que l'un des groupes de huit roues est lui-même formé d'un bogie sur pivot. Une machine de ce genre pèse par elle-même 192 tonnes, et, avec son tender, bien près de 270 tonnes. Sa chaudière, qui est d'ailleurs chauffée au pétrole, a 7 pieds de diamètre ; on



pourrait y prendre logement. Les tubes qui se trouvent dans la longueur de cette chaudière et donnent passage aux gaz venant du foyer, ont 20 pieds de long. Entre les roues extrêmes de la machine, il y a une distance de 53 pieds; et enfin le tender peut porter de 40 verges cubes d'eau, et 15 verges cubes de pétrole. Ces mêmes ateliers Baldwin ont construit pour un autre réseau, l'Atchison, Topaca and Santa Fe Railroad (dans le sud de la Confédération), des machines soit pour les trains de voyageurs, soit pour les trains de marchandises, qui sont aussi énormes au moins. La machine à voyageurs, elle, n'est montée que sur dix roues couplées réparties en deux groupes. A l'avant est un bogie à quatre petites roues, et en arrière une paire encore de petites roues porteuses. La longueur complète d'un engin de cette sorte dépasse un peu 55 pieds; et si on ajoute le tender, on arrive à une longueur d'ensemble de près de 95 pieds. Il faut dire que le tender peut contenir 50 verges cubes d'eau et 18 verges cubes de pétrole. Le poids total de l'engin est de 275 tonnes. Quant à la locomotive à marchandises, elle possède 16 roues couplées. Le poids propre de la machine est de 210 tonnes: et il faut ajouter à ce-

la 106 tonnes pour le tender avec ses approvisionnements. Quand une paire de roues d'une machine de ce genre passe en un point de la voie, elle lui fait subir un poids, un effort de 55,000 livres. Il faut que la voie soit solidement établie pour résister à une pareille charge! Il est juste de dire que ces machines sont à marchandises, et par conséquent ne marchant qu'à une seule allure relativement modeste.

Ce qui est intéressant au point de vue pratique, ce qui justifie l'emploi de ces engins colossaux, c'est qu'une machine de ce genre, sur une voie horizontale, en palier comme disent les techniciens, peut traîner à une vitesse de 10 milles à l'heure environ, 100 de ces immenses wagons métalliques que l'on voit maintenant circuler sur les lignes américaines. Chacun de ces wagons, qui est susceptible de porter 50 tonnes de chargement, pèse, une fois plein, dans les 71 tonnes. La machine en question est donc capable d'assurer le déplacement d'un poids de quelque 16 millions de livres, si l'on tient compte, en même temps que du poids du train, du poids de l'engin lui-même. On voit quel volume formidable de marchandises de toutes sortes une locomotive moderne peut arriver à se déplacer.



## Les Sports d'Hiver en Montagne

**L**A mode souveraine ne tardera pas à consacrer définitivement les skis.

Et ce sera justice, car nul divertissement n'est plus passionnant, plus sain, plus riche en leçons d'énergie.

On reproche souvent à l'alpinisme d'être un sport exceptionnel, dangereux, réservé à une minorité disposant de loisirs d'argent, de courage. Evidemment, la haute montagne, même pendant la belle saison, demeure, malgré les progrès d'une science quelque peu indiscreète, un domaine très particulier soumis à des lois mal connues. Et les nombreux accidents enregistrés par la chronique, prouvent qu'elle

réserve encore de cruelles surprises à ceux qui l'affrontent d'un coeur léger, sans consentir aux sacrifices qu'elle exige pour prix de sa possession.

○

Déjà redoutable en été, la montagne devient, en hiver, à peu près inaccessible. La rigueur du froid, l'abondance des neiges qui recouvrent les sentiers, les refuges, les centres de ravitaillement, mille obstacles dressés par l'hostilité de la nature, rendent vaine toute tentative vers les sommets figés dans l'immobilité de la



Départ d'une course de skis.

mort. Octobre sonne le glas des réjouissances estivales. Les stations balnéaires, si vivantes, jadis, redeviennent d'humbles villages désertés par la plupart de leurs habitants soucieux de chercher ailleurs les moyens de subsister, en attendant l'ouverture de la saison prochaine. Les hôtels, les casinos, sont fermés. Rien n'est lamentable comme cet arrêt subit de l'activité en ces lieux naguère hantés par la foule.

Mais l'hiver n'est cruel qu'aux timides qui méconnaissent l'utilité de sa mission.

L'hiver est un élément indispensable à l'existence de notre planète. Il est le compensateur, le régulateur de l'été. Son rôle est de suspendre momentanément la vie, de réparer les pertes en vue des revanche futures, de fabriquer des forces neuves avec les forces anciennes fatiguées par l'usage. Il marque un temps d'arrêt dans la course trop précipitée, il est une mise au point des énergies. Il est nécessaire comme le sommeil.

Là-haut, l'hiver se pare d'une indicible majesté. Avec la neige qu'il sème indistinctement sur les monts et les vallées, il rétablit l'harmonie entre les diverses parties de l'univers et confère au plus humble coteau le prestige réservé, en été, aux seuls géants.

Il fait descendre jusqu'à nous, devant

le seuil de nos maisons, cette parure étincelante dont la blancheur apparaît, à notre imagination, le symbole même de la noblesse et de la pureté. Et cette merveille que nous montons chercher si loin, au prix de tels dangers, elle enveloppe, maintenant, candide et silencieuse, le palais du riche et la cabane du pauvre, le champ d'avoine ou de blé noir, la prairie où pacageaient les boeufs, la route sillonnée, jadis, par les bruyantes cavalcades.

Tout cela est fort bien pour le touriste qui passe, direz-vous. Les paysans, bloqués, dans leurs maisons, réduits à l'inaction et privés de communications avec la plaine où les appellent pourtant leurs affaires, doivent certainement maudire cette gêneuse qui les paralyse, quand elle ne les menace pas. Et vous aurez de la peine à leur faire apprécier les agréments du long hiver détesté...

Sans doute, je sais tout cela. Mais j'ai pu aussi constater quel parti les habitants des hauts plateaux peuvent tirer du redoutable ennemi appelé à devenir pour eux le plus précieux des auxiliaires.

Je m'explique. La question offre un double intérêt et c'est pourquoi elle mérite d'être signalée aux riches qui aiment la montagne, et aux pauvres qui sont forcés d'y vivre.



## LE CERVEAU ET L'INTELLIGENCE

Le poids du cerveau n'a aucun rapport avec l'intelligence. On l'a dit et répété. Mais, ce que l'on sait moins, c'est que la maladie a de l'influence sur le poids du cerveau.



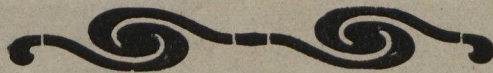
Un savant a exécuté des pesées nombreuses sur 1,173 cerveaux humains examinés à l'état frais avec leurs enveloppes, immédiatement après avoir été retirés du crâne. Or, la cause de la mort augmente ou abaisse le poids, et l'on constate que la diphtérie fait généralement augmenter le poids du cerveau.

Au point de vue de l'âge, chez le nouveau-né de un à sept jours, le poids moyen est de 11 onces pour les garçons et de 10 onces et  $\frac{2}{3}$  pour les filles. A la fin de la première année, les poids respectifs sont de 30 et de 28 onces. A la fin de la

troisième année, le poids du cerveau a triplé. A partir de ce moment, il ne s'accroît plus que lentement, surtout chez les filles. Il paraît atteindre son apogée entre dix-neuf et vingt ans chez l'homme, entre seize et dix-huit ans chez la femme. Le poids moyen du cerveau d'un adulte mâle est de 44 onces; celui du cerveau féminin n'est que de 40 onces.

La réduction du poids due à l'atrophie sénile commence, chez l'homme, vers quatre-vingts ans; chez la femme, vers soixante-dix ans; il existe, cependant, de nombreuses variations individuelles.

On doit rappeler, à ceux qui pensent encore que le poids est lié à l'intelligence, qu'un des cerveaux les plus lourds que l'on ait pesés est celui de l'écrivain russe Tourgueneff; il était de 66 onces. Un des plus légers était celui de Gambetta, qui atteignait à peine 36 onces!



# L'Etudiant Japonais



Le pays du "Soleil Levant" abonde toujours en détails fort intéressants.

Qu'on en juge par ce croquis de l'étudiant japonais: "Généralement pauvre et

désirant arriver à quelque chose par l'étude, le Japonais venu de la province commence par choisir une chambre de quatre ou de six nattes. Dans un si petit espace, il n'y a point de place pour un meuble; d'ailleurs l'étudiant n'en a pas. Rien n'est plus facile que de faire l'inventaire de son mobilier.

Prenons-le au moment où, mécontent de son patron d'hôtel qui le nourrit mal et qu'il ne peut payer, il déménage vers un toit plus hospitalier. Il appelle un traîneur de "kuruma" qui charge ses matelas roulés sur son véhicule; puis il lui confie son "kôri", boîte en osier renfermant deux habits râpés et un chapeau éculé; lui, il suit la voiture, portant sa lampe d'une main, son gourdin de l'autre, et une couverture rouge sur les épaules.

Mürger, avec toute son imagination, n'avait pas rêvé d'une bohème si pauvre.

Aussi, une chambre de six nattes étant encore un luxe et pouvant bien coûter un couple de dollars de location mensuelle, les étudiants se groupent deux ou trois ensemble pour occuper le même logis.

Le patron de "geshiku" se rattrape sur la nourriture qu'il sert à ses pensionnaires. Elle varie de cinq à sept yen (2½ dollars à 4½) par mois. Vous pensez quels

menus peut servir un Thénardier japonais pour ce prix-là! En dehors du riz, le reste n'a de nom dans aucune langue.

Bien qu'ils aient le ventre élastique, capable de se serres de plusieurs crans, les étudiants japonais trouvent parfois ces procédés exorbitants et le manifestent en démolissant la cuisine et en brisant tous les ustensiles de leur traiteur.

L'étudiant japonais est généralement travailleur. Depuis l'époque lointaine où les Ito, les Mutsu, les Inoué étudiaient en cachette l'anglais et les livres d'Europe en s'engageant parfois comme boys de cabine sur les vapeurs étrangers, une fièvre de savoir a gagné tout le pays.

L'esprit de fonctionnarisme est né avec les horizons que découvrait la science, il n'est plus un seul paysan pouvant pousser son fils du lycée provincial aux écoles supérieures de Tokio, qui ne le fasse avec le secret espoir d'en faire au moins un "yakunin" (employée de l'Etat). Aussi, ces humbles campagnards sont-ils âpres après la besogne. Témoin, ce jeune homme qui, la nuit, faisait le métier de "karumaya" (déménageur), pour compléter ses frais d'école. D'autres vont distribuer le lait et les journaux de porte en porte, le matin, au point du jour: on les appelle "kugakusei" (les écoliers qui peignent pour apprendre).

Quelques-uns préfèrent se louer comme portiers, ou garçons chez des avocats, des médecins ou des députés; on leur donne la nourriture et le logement, mais comme ils sont pris toute la journée ils ne peuvent fréquenter que les "écoles du soir".



### UN VILLAGE MEXICAIN

Cette série de vues mondiales que nous inaugurons dans le présent numéro sera des plus instructives et des plus attrayantes pour nos lecteurs.

Ceux qui n'ont jamais eu les facilités ni le loisir de visiter des pays éloignés pourront se faire ainsi une idée exacte des villes, sites, ou monuments curieux ou célèbres que l'on rencontre dans un voyage autour du globe.

Ceux qui ont parcouru quelque peu notre planète reverront avec plaisir des endroits où ils sont peut-être passés; d'autres enfin, pourront noter ces lieux afin de les comprendre plus tard dans un itinéraire éventuel.

Nous donnons ci-dessus la vue d'un village mexicain; celui de Penon. A remarquer l'étrange construction des maisons sans toits et sans fenêtres, l'irrégularité des rues. Il semble s'en dégager comme une impression de tristesse et de

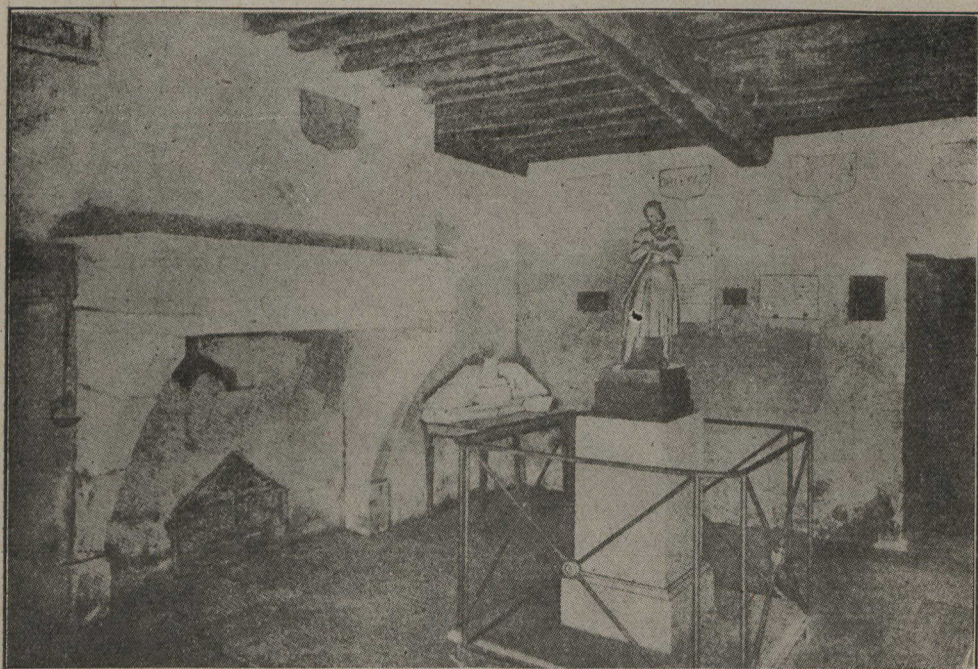
mélancolie, mais il ne faut pas oublier qu'au Mexique brille un admirable et chaud soleil qui jette sur le tout un éclat de vie intense.

On comprendra alors que ces constructions ont été agencées surtout en vue de se procurer la fraîcheur nécessaire.

On peut ajouter que le Mexique comprend quatre types de climats nettement différents.

1o au Yucatan et sur la côte du golfe du Mexique, un climat excessivement chaud où il y a de fréquents cyclones et des pluies abondants; 2o sur la côte du Pacifique, un climat d'une sécheresse constante; 3o sur les hauts plateaux, un climat tempéré et enfin dans les plaines, c'est presque le désert et la pluie y est autant dire inconnue.

Ce désert s'accroît au fur et à mesure que l'on s'avance dans le Nord.



### LA MAISON DE JEANNE D'ARC

C'est au pied de charmantes collines boisées que s'élève le petit village de Domremy, en France, où Jeanne d'Arc a vu le jour il y a cinq siècles.

La maison de Jeanne d'Arc, toujours debout, a été achetée par le gouvernement en 1818 et reconstituée, autant que possible dans son état primitif.

La porte est surmontée de trois écussons avec cette inscription qui date de 1481 : "Vive Labeur ; vive le Roy Loys !" La maison comprend trois chambres ; dans la plus grande, celle que nous représentons, s'élève la statue de l'héroïne.

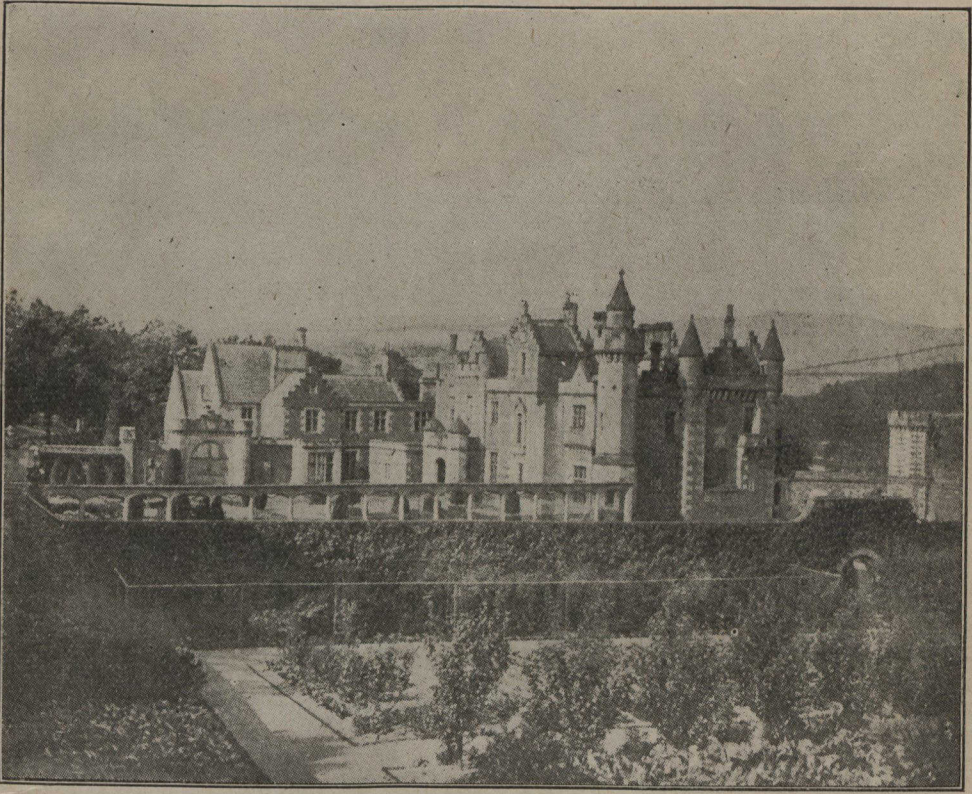
De nombreux visiteurs affluent sans cesse à cette historique demeure et c'est

une impression inoubliable que l'on emporte au sortir de cet endroit où a vécu l'extraordinaire jeune fille.

Le roi Louis XVIII voulut qu'une école de filles fut annexée à la maison de Jeanne d'Arc et une fontaine surmontée de sa statue érigée en son honneur.

Non loin de Domremy, à environ un mille et demi et à l'endroit connu sous le nom de "Bois-chenu", on peut voir une superbe basilique de création toute récente.

Elle date de l'année 1890 et a été érigée à l'endroit même où était jadis la chapelle de Ste-Catherine où Jeanne d'Arc allait souvent prier.



### LE CHATEAU DE WALTER SCOTT

Tous nos lecteurs connaissent le nom de Walter Scott, le célèbre romancier et poète.

La somptueuse demeure dont nous donnons la photographie fut la sienne et, on peut le dire, son oeuvre personnelle. C'est lui-même qui en fit les plans et en arrangea la disposition.

Le grand écrivain éprouva, à cette occasion, de cruels déboires. La maison qui publiait ses oeuvres vint à faire faillite et le ruina. Walter Scott ne perdit pas courage, il assumait entièrement la responsabilité de l'énorme dette qu'il avait à payer, soit \$600,000 environ.

En l'espace de 3 années, il avait déjà

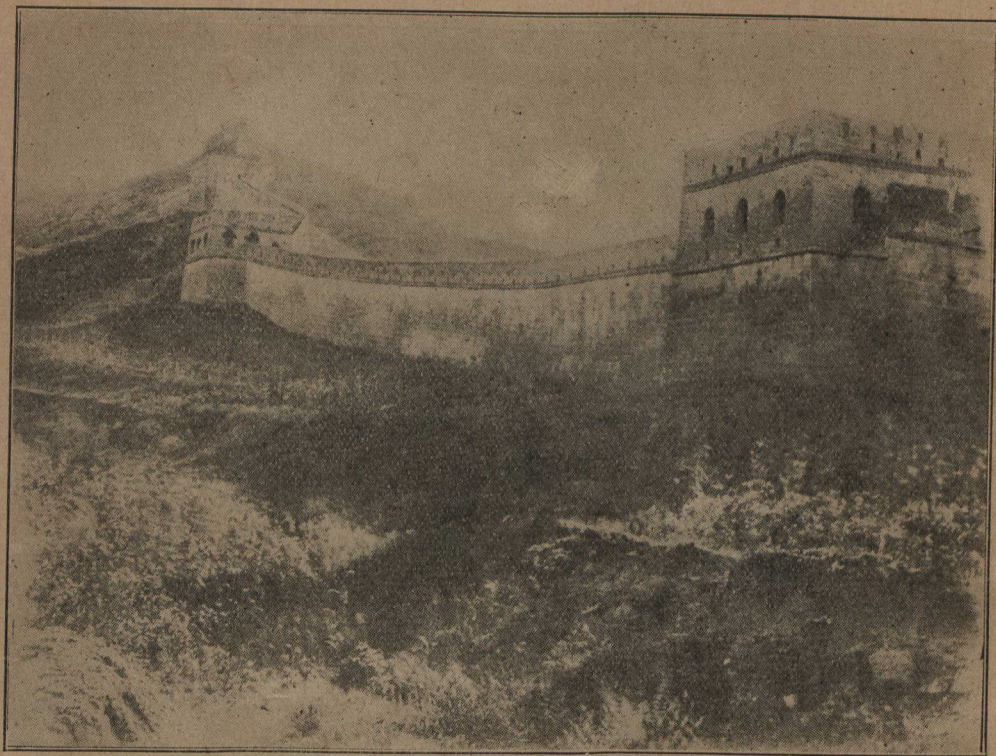
réuni les deux tiers de cette somme, travaillant souvent 12 et 15 heures par jour. C'est le seul écrivain qui ait gagné tant d'argent et aussi rapidement.

Le 21 septembre 1832, l'illustre romancier décédait, dans sa maison si chèrement acquise, entouré de sa famille et reçut le dernier baiser de son fils aîné qui lui ferma les yeux.

Quand, en 1822, le roi George alla visiter l'Ecosse, ce fut Walter Scott qui fut désigné pour recevoir le souverain.

Ses romans qui peuvent être lus par tout le monde évoquent, d'une manière très vivante, le passé et les temps chevaleresques.





### LA GRANDE MURAILLE DE CHINE

Parmi les travaux gigantesques entrepris par les hommes au cours des siècles, la grande Muraille de Chine mérite d'attirer l'attention.

Elle fut achevée, disent les documents, vers l'an 247 avant J. C. pour arrêter les invasions des Tartares Mandchoux.

Elle court au Nord de l'Empire chinois sur une longueur de près de 1500 milles, escaladant les montagnes, descendant les vallées, traversant les fleuves, formidable rempart de granit.

Sa hauteur varie de 15 à 30 pieds et sa largeur est telle que six cavaliers peuvent se promener de front à son sommet. D'intervalles en intervalles s'élèvent des tours hautes de 40 pieds où peuvent trouver place de nombreux guerriers.

Il a fallu près de 35 ans pour la construire et elle a maintenant 2160 ans d'existence.

Des milliers et des milliers d'hommes ont été employés à sa construction, et ce travail tel que celui des pyramides d'Égypte, ne pourrait probablement pas être refait aujourd'hui à cause du prix énorme qu'il coûterait.

Il a pourtant été effectué à une époque où l'on ne connaissait ni les moyens de transport ni les procédés en usage de nos jours et qui viennent tant en aide à la main d'œuvre.

(A suivre)

# NOTRE FEUILLETON.

ROMAN COMPLET

## LE TRESOR BLEU

Par PAUL MARROT



LUCIEN Dechevrelle venait de passer la soirée en compagnie joyeuse. Il rentrait dans son petit appartement de la rue Chaptal; il releva un télégramme, que l'on avait glissé sous la porte pendant son absence.

En ouvrant cette dépêche, en la lisant il pâlit.

Lucien Dechevrelle, tout à l'heure si insouciant et gai, devint anxieux. Il avait vingt-cinq ans; il menait à Paris la vie aisée d'un fils de famille; Les Dechevrelle habitaient, en Touraine, un délicieux domaine, les Elisiades, réputé dans la contrée. On y rappelait Lucien brusquement; son père était très malade.

Frappé de la mauvaise nouvelle, Lucien froissait lentement la dépêche, l'oeil sur la pendule. Il était une heure du matin; plus de train pour partir immédiatement. Et son père était perdu, peut-être.

Lucien l'avait quitté il y avait deux mois à peine, en bonne santé.

Cependant, M. Dechevrelle père avait toujours paru souffrir d'un malaise dont il ne parlait jamais. Et sa physionomie s'égayait rarement, comme s'il eut été persécuté par quelque souffrance intime. Lucien, ému, regretta beaucoup sa soirée; elle l'avait éloigné de chez lui. Il eut trou-

vé, sans cette absence, son télégramme plus tôt; il eut pu, sans retard, partir et arriver aux Elisiades avant le malheur qu'il craignait.

Lucien passa une nuit inquiète et n'attendit point le jour pour préparer sa valise. Il était à la gare d'Orléans au premier train.

Le château des Elisiades se trouve à une heure de la ville. A l'arrivée de la gare de Tours, la voiture attendait Lucien.

Il vit, à la portière, une tête blanche et anxieuse se pencher; il reconnut le vénérable M. Létang, son ancien précepteur, qui venait à sa rencontre. M. Létang semblait consterné. Il sauta sur le trottoir, lourdement, tremblant un peu. Il ouvrit ses bras à Lucien.

—Mon pauvre enfant!

Il ne dit rien de plus.

—Qu'y a-t-il? demanda le fils. Est-ce que...

—Il y avait un peu d'espoir encore quand j'ai quitté le château.

—Monsieur Létang, ne me cachez rien! reprit Lucien tout pâle, mon père est mort!

—Mon pauvre enfant, hâtons-nous, votre mère vous attend.

Quant Lucien arriva aux Elisiades, son père venait d'expirer.

A la première atteinte du mal qui le

frappa soudainement, M. Dechevrelle avait fait avertir son fils. Il l'avait attendu avec une anxiété, une angoisse remarquées par tous ceux qui s'étaient empressés autour de son lit aux derniers moments.

M. Létang avait observé, plus que tout autre ce douloureux détail. M. Dechevrelle le aurait évidemment voulu donner à son fils, avant la séparation, quelque avis important, touchant leurs intérêts, peut-être. M. Létang, d'ailleurs, n'élevait aucune autre supposition.

Après les obsèques, suivies par tout le pays, où M. Dechevrelle était fort aimé, et les premiers jours donnés aux regrets et au deuil, M. Létang communiqua à Lucien sa remarque.

Debout, près de lui, avec son grand front chauve et candide, il ne parla d'abord de l'inquiétude particulière de M. Dechevrelle que pour bien montrer à Lucien combien son père, en mourant, avait pensé à lui. Puis, délicatement, il éveilla l'attention du fils d'une façon plus pratique, l'instant venu où dûrent se régler les affaires de la succession.

Elles paraissaient, d'ailleurs, devoir être des plus simples. Lucien était fils unique, Mme Dechevrelle existait encore. La situation s'offrait, de prime abord, comme excellente, et la fortune bien assise.

Aucune hypothèque, nul contrat d'assurance, aucun acte où la mort de M. Dechevrelle déplaçât des intérêts et fit naître une obligation. Cependant...

Le vénérable M. Létang avait donné son avis; Mme Dechevrelle insista vaguement, ne voulant et ne pouvant s'occuper de ces choses, dont la seule idée assombrissait encore son veuvage. Lucien résolut de passer en revue, de classer les papiers de son père.

Il ne se fit aider par personne dans ce travail.

Lucien n'avait pas le soupçon de trouver au milieu de ses recherches quelque papier, quelque lettre qui ne pussent être avouée. Mais la mort avait si brusquement frappé M. Dechevrelle qu'il pouvait avoir laissé en suspens telles affaires exigeant de filiales discrétions. Il valait mieux que Lucien seul en eût connaissance.

Puis, en ouvrant les tiroirs du bureau et du secrétaire, Lucien était un peu sous le coup de l'avis donné par M. Létang. Suivant l'ancien précepteur, M. Dechevrelle avait paru très anxieux en attendant Lucien. Désirer son enfant aux dernières heures pour le voir, l'embrasser encore telle était sans doute la cause de cette impression douloureuse chez le mourant. Mais n'avait-il pas aussi voulu marquer un impérieux besoin de parler à l'héritier pour un conseil ou au fils pour une confidence.

Lucien, en classant les papiers, fut frappé par une lettre écrite à M. Dechevrelle et qui évidemment n'était point à sa place dans la liasse où il la trouvait. Elle paraissait égarée au fond du tiroir, entre un brouillon de contrat de vente et une quittance de date lointaine.

Comment cette lettre s'était-elle glissée là? Erreur de classement, sans doute.

Lucien commença à lire ce papier, mais d'abord il n'y comprit rien.

Des mots heurtaient ses yeux avec un sens qu'il ne saisissait pas. Des phrases énigmatiques s'alignaient. Il tourne la feuille, il va à la signature. Un papier se détache et s'abat sur le parquet. Lucien Dechevrelle se baisse: c'est un billet de banque.

Il le ramasse. C'est bien le papier bleu de la Banque de France, mais les dessins

en sont chargés d'indications faites à la plume.

Lucien retourne le billet, revient à la lettre, et tout à coup il pâlit, se lève, laissant le tiroir ouvert et tout en désordre.

Il croit avoir mal lu, mal compris. Il reprend ces papiers qui tremblent dans ses doigts. Il relit cette lettre oubliée, qui aurait dû être cent fois détruite, pièce à conviction terrible, égarée certainement et qui avait dû être recherchée bien des fois avec transes et jusqu'au dernier moment.

Encore une fois, Lucien Dechevrelle éprouvait le besoin de se convaincre avant d'élever des soupçons.

Il comprit bientôt qu'il n'y avait pas à douter; l'angoisse de son père, au moment de la mort, lui apparut avec son caractère véritable. Il s'agissait bien d'une confiance, d'un aveu que M. Dechevrelle avait voulu et n'avait pu faire en mourant.

Lucien ferma les tiroirs et le secrétaire, prit sur lui la lettre et le billet bleu aux accusations indicatives. Il donna un tour de clef au cabinet de son père, sortit du château. Il fut bientôt dans la campagne.

Il marchait au hasard, rapidement. Cela l'apaisait un peu.

Il essayait, en même temps, de mettre de l'ordre dans ses impressions. Une lumière affreuse le frappait; mais les résultats du fait qui se dénonçait à lui subitement—la faute de son père—ne se présentaient pas nettement à son esprit dans ce premier instant de douloureux émoi.

Que son père eût agi ainsi, que son père fut un faussaire, il ne pouvait encore l'accepter. Il se demandait comment M. Dechevrelle avait caché à tous son criminel secret; et combien il avait dû souffrir de ne pouvoir révéler à son fils ce qui pesait si lourdement sur sa conscience!

En ce moment, Lucien le revoyait: son

air grave, un peu triste même; son attitude, celle d'un homme chez qui la probité est plutôt un instinct de nature qu'un effort vers le bien. Dans les contestations surgissant parfois pour des mitoyennetés quelconques mal définies avec les voisins, nul n'était plus conciliant et M. Dechevrelle cédait toujours quand il sentait que le stricte droit n'était pas de son côté.

Lucien se souvenait de l'éducation parfaite qu'il en avait reçue, des principes rigides pour le fond — bien qu'adoucis dans la forme par le bon M. Létang—qui, de l'enfance à la jeunesse, avaient été la règle imposée. M. Dechevrelle père avait donc tenu à ce que son fils devint un honnête homme dans toute la valeur du mot. Comment expliquer que lui-même, Lucien s'y perdait.

Sa promenade au hasard l'amena près d'un petit bois taillis, il s'y enfonça comme avec la crainte d'être surpris. Il rouvrit la lettre et il la relut sous le rideau des feuillages.

Il remarqua alors, pour la première fois, qu'elle avait quinze ans de date.

Il y avait donc déjà quinze ans que les choses s'étaient passées. La lettre venait de Londres, Lucien reconstituait toute la secrète et frauduleuse manœuvre dont la Banque de France était victime, et il n'osait maintenant songer au faussaire: sa mère et lui-même le pleuraient.

Tout cependant était parfaitement clair: les billets, fabriqués ici, des complices les mettaient en circulation à Londres; la lettre, écrite par l'un d'eux, l'indiquait avec une cruelle précision.

On renvoyait, en effet, à M. Dechevrelle un essai de billet en lui signalant quelques défauts, des rectifications à l'une des figures symboliques, à deux mots incrits dans le cartouche où se trouve insérée la sanction pénale que les faussaires encourent. Et le billet, à côté, af-

firmait encore, appuyait ce fait déconcertant. N'était-ce point un mauvais rêve!

Lucien, en remontant à son enfance, se rappelait que son père se piquait d'avoir été graveur habile en son temps. Mais depuis bien des années, il semblait renoncer à un art qu'il avait pratiqué simplement pour son plaisir, car il était riche.

Riche! mais comment?—Lucien, à cette question surgissant du plus profond de sa conscience, ferma les yeux, comme pour ne pas voir se dérouler devant lui les ailes du château et tout le magnifique domaine des Elisiades.

Il était arrivé dans son besoin furieux de marcher jusqu'au plateau d'une petite colline d'où l'on apercevait la propriété dans son ensemble. Le vaste logis, intelligemment réparé par M. Dechevrelle père, apparut, avec sa tourelle quadrangulaire à gauche, ses toits pentifs d'un bleu sombre et mettant la grande note blanche de sa façade sur le fond de verdure des futaies et d'outremer d'un ciel tempéré.

Les vignes, les gracieux bouquets de bois, les champs en fleurs et, là-bas, les vastes servitudes qui appuyaient le château; le bétail, qui ressemblait au loin à des points remuants: tout cela tourna au regard de Lucien comme le décor changeant d'une pièce qui entre dans un acte sombre.

Tout cela était-il légitimement à lui? Lucien se le demanda en pâlisant.

## II

Lucien revint à pas lents vers le château et il sentait qu'à ce point où il était sa vie changeait, elle tournait et allait vers une transformation profonde, cette se-

cousse morale faisait de lui un autre homme.

Il avait pris pour revenir, par une des petites grilles du parc; en arrivant à l'entrée de la cour où un majestueux tulipier de Virginie étalait ses grandes feuilles et ses fleurs jaunes et rouges il s'arrêta. Il entendait s'élever une voix joyeuse.

Tournant la pelouse, deux femmes s'avancèrent vers le perron du logis.

Lucien reconnut Mme Maréchal et sa fille Berthe qui habitaient le voisinage. Elles venaient souvent aux Elisiades rendre visite à Mme Dechevrelle.

Berthe était la petite amie d'enfance de Lucien; plus jeune que lui de cinq ou six ans, on lui en eut donné quinze tant elle était insoucieuse et volontiers riieuse; et en ce moment même où elles entraient dans une maison encore attristée, Berthe avait peine à contenir sa vivacité habituelle. Elle flattait avec son ombrelle les chiens toujours pleins d'accueil et de bonnes caresses et elle leur parlait amicalement.

Lucien Dechevrelle recula, et contourna le tulipier pour ne point être aperçu de mesdames Maréchal. Ce mouvement était tout instinctif et il en fût lui-même étonné.

Jamais il n'avait obéi à un pareil sentiment qui ne concordait point avec sa nature franche et sociable; en toute autre circonstance il eut accueilli avec empressement les amis de sa famille; et Lucien songeait à les éviter. Il lui semblait qu'elles allaient lire sur son visage le douloureux secret qu'il venait de pénétrer.

Cependant il dut bientôt les rejoindre au salon.

Mais il était loin de leurs propos: Berthe toute décontenancée ne le reconnaissait plus. Il répondait à peine et mal. Il prétexta bientôt une affaire, s'esquiva, et

regagna le cabinet de travail de M. Dechevreille.

Tout frémissant il s'y renferma. Et son idée fut alors de brûler la lettre et le billet de banque. Ils existaient comme un témoignage de flétrissure sur le nom de son père et le sien.

Il revint à la porte. Oui, elle était bien close.

Il incinéra les papiers. La flamme les dévorait lentement laissant transparaître encore l'écriture en blanc sur la feuille calcinée, et le billet à son tour allait être atteint et consumé.—Lucien tout à coup éteignit la flamme.

Il réfléchit. Il avait tort peut-être de brûler la lettre.

Son père était coupable mais non jugé. Ces papiers appartenaient à la justice ; mais un fils ne devait point se laisser conduire par des considérations semblables. Il avait, lui—tel était son devoir, pensait-il—à couvrir la mémoire de son père, à jeter le manteau sur la faiblesse.

Pas un moment il ne pouvait hésiter. Un grave dommage cependant avait été causé par le coupable.

—C'est, pensait encore Lucien, le souci d'une réparation qui a troublé les dernières heures de mon père et ce qu'il voulait me confier en mourant.

Et Lucien se posait cette autre question :

—Est-ce que l'anéantissement de la preuve ne peut pas empêcher ou rendre plus difficile la réparation ?

L'idée ne se présenta point d'abord avec cette précision à son esprit trop ému mais il comprit vaguement qu'il ne devait pas détruire ces papiers si compromettants qu'ils fussent. Il ne suffisait point de brûler. Cela ne pouvait pas finir par une pincée de cendré et un peu de fumée.

Détruire une preuve d'ailleurs, n'est-ce

pas être complice ?

Lucien garda la lettre à moitié rongée par le feu et le billet de banque où se voyaient pointées les indications du complice.

La flamme mordant irrégulièrement le papier s'était arrêtée un peu au-dessus d'une phrase qui ainsi se trouva comme soulignée : Parlant de la mise en circulation des billets, l'homme de Londres écrivait à M. Dechevreille :

“L'affaire du malheureux F. nous arrête pour le moment...”

Quel était cette affaire F. ?

Ce nouveau détail au milieu des conséquences si graves de la découverte passa d'abord presque inaperçu aux yeux de Lucien, ou du moins il ne le frappa point autant qu'il l'aurait dû ; pour le moment, il songeait à la restitution ; il se confirmait dans cette idée que son père lui-même avait voulu la lui recommander avant les adieux. Lucien aimait à se persuader que réparer le préjudice, c'était obéir à la volonté de son père repentant.

Il ne s'arrêtait point à des distractions subtiles entre le vol fait à une Société puissante comme la Banque de France et le tort que l'on aurait causé à un particulier. Il y avait eu vol, il devait y avoir restitution.

Dans quelle mesure ? Il lui faudrait bien des calculs pour déterminer le “quentum”. Il chercherait, il tâcherait d'établir le chiffre de la fortune antérieure de son père à l'époque où avait commencé le criminel trafic, les dépenses annuelles additionnées pendant tant ou tant d'années, en se basant sur le train de la maison, il ferait enfin le possible.

Lucien se mit au travail tout aussitôt. Il inventoria avec le soin le plus minutieux tous les papiers de son père ; l'ordre n'en était point très rigoureux ; on sentait, dans le classement, des lacunes, de

certaines négligences voulues et qui se laissaient malaisément deviner, surtout dans les pièces remontant à quelques années avant la date de la lettre de Londres. Mais Lucien déployait une activité qui aiguïssait le désir de trouver des atténuations à la faute.

Il en trouva en effet par l'examen détaillé de la situation à cette époque, qu'il interrogeait de préférence. Toute la vie de son père, agitée par de perpétuels sursauts repassait ainsi sous ses yeux, dans ces papiers aux allures froides, aux formules compassées qui indiquaient les besoins d'argent, les menaces des créanciers, des acharnements qui avaient conduit M. Dechevrelle de la mauvaise pensée à l'acte coupable.

Bien des circonstances qui eussent non pas innocenté mais plaidé devant la conscience filiale de Lucien manquaient sans doute d'indices—et ces indices Lucien les cherchait avec un égarement de piété qui le rendait nerveux et le fatiguait.

Tous les soirs et fort avant dans la nuit, la lampe brillait aux vitres du cabinet de M. Dechevrelle comme au temps où il n'était pas mort.

Mme Dechevrelle s'inquiéta.

Une nuit qu'elle ne pouvait dormir, elle aperçut de la fenêtre de sa chambre la lueur qui brillait aux croisées de l'aile du château où M. Dechevrelle avait aménagé son cabinet de travail. Il était passé la mi-nuit et elle se demanda avec anxiété pourquoi Lucien prolongeait ainsi la veillée. Elle se leva.

Lucien, penché sur les écrits, était absorbé dans la paix silencieuse de la chambre où son père s'était retiré si souvent; ses mains se crispaient sur tel acte, feuilletaient tel dossier lentement; il n'entendit pas la porte s'ouvrir; il ne vit qu'à l'ombre projetée, sa mère qui était

entrée. Elle se tenait derrière lui un peu pâle.

—C'est vous? Qu'avez-vous, ma mère?

Il eut une appréhension brusque de voir surprendre par Mme Dechevrelle, ses recherches délicates. Il se reprit bien vite, comprenant que toutes les pièces qu'il compulsait étaient en réalité lettre morte pour Mme Dechevrelle, mais elle s'était assise et ne pouvait cacher son inquiétude.

—Tu te donnes bien du mal, mon enfant; Qu'y a-t-il donc? depuis la mort de ton pauvre père tu travailles toutes les nuits. Pourquoi?

Lucien remua du doigt l'amas des papiers sur le bureau.

—Une foule de comptes, dit-il avec négligence. Je veux en finir avant de retourner à Paris.

—M. Dechevrelle doit pourtant avoir laissé de bonnes affaires.

—Oh! d'excellentes. Je n'aurais pas à m'en occuper si la mort ne l'avait surpris.

—Il y a seize ou dix-sept ans, reprit Mme Dechevrelle. Il n'en était pas de même; ton père s'inquiétait; mais on ne sait comment, vers cette époque, la situation s'est raffermie et depuis, nous n'avons pas eu à nous plaindre.

—Je l'ai en effet constaté, ma mère, répondit Lucien à qui ces paroles faisaient mal.

—Va donc reposer, mon cher enfant, et prends un peu de loisir; Mmes Maréchal ont été fâchées de ton départ si brusque l'autre jour. Et Berthe elle-même a fait la moue... Et pour que Berthe, si gaie toujours, fasse la moue, il faut...

—Pauvre petite Berthe, reprit Lucien en haussant les épaules.

Et pendant que Mme Dechevrelle cher-

chait à pénétrer le sens de ces paroles et de ce mouvement, Lucien pensait à Berthe Maréchal, comme si tout à coup on lui apprenait qu'elle était absente, à mille lieues de lui. Il reconduisit Mme Dechevrelle dans son appartement et lui-même, il regagna lentement sa chambre.

Et ce n'était point le doux visage de Mlle Maréchal qui accompagnait sa pensée au moment de prendre du repos.

Il est fini, semblait-il se dire, le temps des gentils flirtages ! Il pressentait toute une série de luttes âpres et sourdes où il faudrait agir à couvert, toujours en présence d'un fait avec lequel il devrait compter dans toutes les circonstances de la vie. De son court entretien avec sa mère il retenait principalement ce nouveau témoignage : La situation intenable de M. Dechevrelle s'était brusquement améliorée, il y avait seize ou dix-sept ans. Donc tout ce qui avait été dépensé largement, avec la libéralité de l'aisance dans les seize dernières années aux *Elisiades*, devait être compté et faire une sorte de passif mystérieux, une dette secrète et im-prescriptible.

Après quelques autres journées passées au travail dans le cabinet de son père, Lucien parvint à établir approximativement la somme dont la Banque de France avait été frustrée par M. Dechevrelle.

Lucien avait totalisé les dépenses et paiements en déduisant les revenus légitimes de la dot de Mme Dechevrelle et ceux d'un bien propre, un legs à lui fait, lorsqu'il était enfant, par un ami de la famille. Tous ces calculs, sans doute, n'étaient point et ne pouvaient pas être rigoureusement exacts ; mais Lucien n'avait point dû se tromper en moins.

Le chiffre était considérable et une restitution immédiate et entière était impos-

sible. Cette restitution serait entière et Lucien n'eût pas hésité à la faire immédiate s'il eût été seul à en porter les conséquences.

Mais en songeant avec cette fièvre à la mémoire de son père, il ne pouvait oublier Mme Dechevrelle qui vivait dans l'ignorance de ce malheur.

Elle devait toujours l'ignorer ; une révélation l'eût tuée peut-être et Lucien ne pouvait rien tenter qui la fit souffrir. Comment aussi la priver tout-à-coup de l'aisance, de la fortune, de ce superflu devenu pour elle le nécessaire ?

Avait-il, d'ailleurs, le droit de disposer de tout ce que laissait M. Dechevrelle ?

Lucien, sans doute, aurait pu amener sa mère à consentir ces sacrifices sans savoir pourquoi dans son peu de connaissance des affaires ; mais c'eût été aussi mal que de ne point réparer ; et Lucien se trouvait dans cette alternative où la conscience sans hésiter, se trouve réduite à des attermoiemens.

Le difficile, a-t-on dit, n'est pas de faire son devoir, mais de savoir où il est.

Lucien devait-il ruiner sa mère en opérant immédiatement la restitution ?

Où devait-il s'acquitter par de successifs paiements, en remettant le règlement définitif à la mort de Mme Dechevrelle ?

A quel parti s'arrêter ? A qui demander conseil ? Lucien pensa à M. Létang.

Lucien Dechevrelle, nous l'avons dit, avait été élevé dans les plus rigoureux principes d'honnêteté. Ainsi l'avait voulu son père, et cela, tout illogique que ce fut de sa part, était à l'actif de sa mémoire. Le précepteur de Lucien M. Létang, était l'homme le plus désintéressé et le plus probe et il avait parfaitement réussi à inspirer à son élève les sentiments voulus et qui étaient les siens à lui-même.



M. Létang s'était montré pour l'enfant toujours si juste, si sincère, si paternel que l'instruction achevée on ne s'était point séparé du bonhomme; il continuait à vivre aux Elisiades, avec une petite pension de retraite que lui assurait la famille Dechevrelle; il était resté de la maison.

C'était une bonne et cordiale figure que M. Létang et il n'avait jamais eu au monde que deux passions: celle de son devoir à remplir et un goût très vif pour certain atelier de tour, où on le trouvait presque à toute heure du jour en train de confectonner quelques pièces dont il était charmé.

Cet atelier il l'avait aménagé lui-même dans les servitudes du château et il y passait sa vie que ne réclamait plus l'éducation de Lucien.

Le soir, il descendait au salon, où il était de toutes les parties de cartes; il jouait assez bien, petit jeu et gagnait avec des ravissements candides.

Tel était M. Létang; et le lendemain du jour où Lucien acheva ses calculs il alla le trouver à son atelier.

Mais il s'arrêta à la porte:

—Entrez donc, dit le bonhomme, voyant une ombre s'allonger vers le seuil. C'est vous, Lucien! Que me voulez-vous mon enfant?

M. Létang était très animé; il dégrossissait en ce moment une pièce de bois avec la gouge, et son front fumait légèrement.

Il suspendit le travail, déposa son outil, s'essuya le front. Ses yeux interrogeaient Lucien. Mais Lucien devant cet honnête visage ne trouva pas un mot pour s'expliquer. Il ne se sentait plus la force d'exposer son douloureux cas de conscience.

Lucien ne manquait point de bons motifs pour s'excuser lui-même de ne point s'être confié à M. Létang.

Il le trouvait un peu vieilli; serait-il à la hauteur des difficultés? Lucien pensa enfin que son père avait voulu se confier au fils à l'exclusion de tous. Il renferma donc en lui-même son secret et il s'affermi surtout dans cette idée que sa mère devait toujours l'ignorer.

Il ne s'acquitterait entièrement qu'en vendant les Elisiades: et il ne pouvait réaliser cette vente du vivant de Mme Dechevrelle. D'ici là, il restituerait péniblement, à plusieurs reprises, le plus possible chaque fois.

Il fit un dernier travail, échelonna d'après les prévisions les plus étroites, les paiements de ces sommes. Cela fait, il ne recouvra pas encore la paix.

Il n'en coûtait point à Lucien de changer son train, de renoncer à Paris, et de vivre aux Elisiades, en réduisant les dépenses de la maison, mais un élément nouveau vint compliquer sa situation de conscience.

Parmi les papiers de son père, il en était un que Lucien relisait presque malgré lui: la lettre dénonciatrice, détruite à moitié seulement. Un détail, négligé d'abord, une phrase que le feu avait laissé entière prit peu à peu à ses yeux une singulière importance.

Cette phrase avait trait à l'affaire d'un certain F... "du malheureux F..." écrivait en propres termes, on se le rappelle, le complice de M. Dechevrelle à Londres.

Quelle était cette affaire qui, au dire de la lettre, avait arrêté la diffusion des billets faux? Cette question vint se poser

tout naturellement à l'esprit inquiet de Lucien.

Si cette affaire avait gêné les faussaires, c'est qu'elle avait dû faire quelque bruit.

Lucien entreprit des recherches, en compulsant les journaux de l'époque, à la bibliothèque de Tours. Dans les feuillets qui dataient de quinze ans, il trouva le compte-rendu d'un douloureux procès devant la Cour d'assises de la Seine : une condamnation à dix ans de travaux forcés frappant un certain Feuillode, graveur, pour fabrication de faux billets de la Banque de France.

Lucien voyait dans ce compte-rendu judiciaire que Feuillode n'avait cessé, jusqu'au dernier moment, de protester de son innocence. Arrêté à Londres, puis extradé, il avait eu l'attitude la plus ferme devant les jurés ; des présomptions qui leur parurent suffisantes n'avaient pas eu pour le public la même évidence : Lucien l'apprenait par les commentaires des journaux sur ce procès.

A certains détails il ne put se tromper, il acquit la certitude, avec une profonde horreur, que l'affaire si funeste " au malheureux F. " était précisément celle où M. Dechevrelle, son père, eût dû figurer au banc, devant les juges.

En vain, Lucien essaya-t-il de lutter contre les concordances.

Les époques correspondaient, les affaires étaient du même genre : on eût encore pu s'y tromper, mais ce qui achevait la démonstration, c'était le détail même qui avait attiré l'attention sur les billets faux et mis en mouvement la police.

La description de ces billets, par l'acte d'accusation s'appliquait exactement au billet trouvé dans la lettre à M. Dechevrelle, et les indications se rapportaient

aux malfaçons signalées devant la cour d'assises.

Elles portaient sur l'une des figures symboliques et sur deux des mêmes mots inscrits dans le cartouche.

Ces concordances, aujourd'hui, accablaient Dechevrelle devant son fils, en possession d'un document, la lettre dont il ne pouvait écarter l'écrasante autorité. Oui, Feuillode avait été condamné pour un autre, il portait la peine du crime de M. Dechevrelle.

Lorsque Lucien fit cette découverte, il n'était pas remis encore de ses premières et douloureuses surprises.

Il acceptait le fait de la restitution et il en réglait courageusement les détails. Il ne supportait point avec la même vaillance l'affaire Feuillode.

Restituer : cela se pouvait sans crainte ni scandale, sans que l'honorabilité de feu M. Dechevrelle fut atteinte. Il pouvait employer la discrète entremise d'un notaire, et ni à la Banque, ni ailleurs, on ne connaîtrait jamais l'homme qui restituait. Mais comment réparer l'erreur de la justice ? Lucien n'y pourrait parvenir sans découvrir son père.

Lucien, bientôt, ne rêva plus qu'à ce malheureux qui avait payé pour le crime de M. Dechevrelle. Il ne pouvait y penser sans être ému d'une pitié vive, et sans se croire lui-même coupable.

D'un mot, en effet, il pouvait rendre l'honneur à Feuillode ; le procès, dont l'arrêt était acquis depuis quinze ans, eut été révisé ; l'homme, injustement frappé, reprenait son rang dans la vie sociale d'où le rejetait sa condamnation.

Feuillode ! Ce nom n'était pas complètement inconnu à Lucien. Où l'aurait-il donc entendu prononcer ?

Une similitude, une homonyme pouvait, d'ailleurs, l'abuser. Peut-être le Feuillode

du procès ne vivrait-il plus. Depuis quinze ans, il avait pu disparaître; mais cela même ne faisait, en un sens, qu'aggraver la faute du véritable faussaire, car qui pouvait dire si le désespoir n'avait point hâté la mort de Feuillode?

Si Feuillode vivait encore, où traînait-il sa vie lamentable?

Il devait avoir subi depuis cinq ans déjà sa peine; mais sa condamnation le suivait; elle le faisait partout mal accueillir. Lucien ne l'imaginait point autrement que pauvre, courbé, haletant sous sa misère imméritée, roulant son fardeau de porte en porte—de porte fermée en porte close. Aucune main pour le relever. Ce tableau, que l'imagination de Lucien assombrissait naturellement, ne s'effaçait pas volontiers de son esprit. Il y avait là encore une réparation qui s'imposait, plus urgente que l'autre et plus sacrée.

Oui, avant même d'opérer les restitutions obligées, Lucien devait essayer de retrouver Feuillode et de le soulager, au moins. La Banque de France avait été volée, mais elle ne souffrait pas. Elle était la puissance anonyme subissant un tort qui la lèse à peine, et dont nul n'est blessé personnellement. Mais ce malheureux endurait les rebuts et maigrissait des châmes. Il fallait courir à lui d'abord, parer premièrement à sa misère et le reconforter.

Cependant, la vie du château avait repris sa physionomie ordinaire aux Elisiades. Des familles voisines du logis, Mmes Maréchal notamment, que nous connaissons déjà, venaient comme autrefois avec fréquence. Elles apportaient sinon la gaieté au trop récent veuvage de Mme Dechevrelle, du moins quelque diversion.

M. Létang, de son côté, s'était remis complètement à ses chères études dans son atelier de tour, mais il faut dire aussi

qu'il avait son heure de classiques lectures, sous le grand tulipier de Virginie, et sa partie, le soir, toujours. Mlle Berthe Maréchal animait souvent de ses robes claires et de son entrain juvénile les grandes allées du parc; son babillage était cher à Mme Dechevrelle. Lucien ne sympathisait point avec ce mouvement de renaissance naturelle, et dans son entourage on était surpris de sa constante tristesse.

On remarquait combien la mort de son père l'avait changé, mais Mme Dechevrelle était bien loin de se douter des motifs de ce souci persistant.

Quelque affection que Lucien portât à son père, le temps aurait dû, surtout à cet âge, apporter à la peine l'affaiblissement des nécessaires oublis. La nature, mêlée de vie et de mort, ne durerait pas une heure si elle ne réparait sans cesse ses destructions, même les plus cruelles; l'univers n'est qu'une immense résurrection de toutes choses, et le cœur lui-même tend toujours à remplacer par des affections nouvelles les êtres que la mort élimine. Mme Dechevrelle pensa que son fils avait laissé à Paris quelque relation tendre et impérieuse, et qu'il languissait loin d'elle aux Elisiades.

Le brusque départ de Lucien pour Paris sembla donner raison à cette supposition de Mme Dechevrelle.

Lucien partait, car il se persuadait qu'à Paris seulement il aurait chance de retrouver Feuillode. C'était à Paris—il s'en souvenait maintenant—qu'il avait pour la première fois entendu prononcer ce nom ou un nom presque semblable par quelqu'un de ses amis. Il était prêt à toutes les recherches.

Mme Dechevrelle fut affectée de voir Lucien la quitter si rapidement, et ce départ fortifia ses suppositions; ce n'était donc point qu'elle doutât du sentiment

filial de Lucien, mais elle craignait quelque femme, là-bas, et des complications pour bientôt. Or, elle avait ses idées sur Berthe Maréchal. Au fond du coeur, elle la choisissait pour Lucien.

Ce choix était approuvé avec force par Mme Maréchal, sa vieille amie. Mais Berthe elle-même, la plus intéressée, ne s'en inquiétait pas encore. Bien qu'elle fut d'âge maintenant à songer au mariage, elle ne semblait point penser, avec sa tête insoucieuse, que la chose dût se réaliser bientôt. Son coeur était comme un grand enfant, à peine sorti du pensionnat. Elle se plaisait à courir sous les arbres; elle aimait à jouer, à plaisanter gentiment les manies de M. Létang, qui acceptait ce passe-temps, d'ailleurs, avec une exquise bonhomie.

Les visées de Mme Dechevrelle, celles non moins sérieuses de sa mère, ne paraissent donc point l'inquiéter.

—Précisément en ce moment, pensait Mme Dechevrelle, ce mariage viendrait à point; me voilà veuve, et mon fils pourrait se fixer avec cette enfant aux Elisiades. Le voilà encore parti pour Paris avec cette peine qui m'inquiète.

—Madame Dechevrelle, lui disait M. Létang, ne soyez donc pas triste comme cela. Lucien se conduit bien; c'est, je puis le dire avec orgueil, le coeur le plus droit que j'aie jamais formé (il n'en avait guère formé d'autres). Je réponds de lui; je connais bien les jeunes gens, mais Lucien n'est pas comme les autres. Il fera, vous le verrez, la consolation de votre vieillesse.

—La consolation de ma vieillesse! C'est là une bonne phrase de précepteur à la retraite, pensait Mme Dechevrelle, et mon fils, en attendant, me cause un souci sans que pourtant je puisse lui en vouloir positivement.

Lucien avait, à Paris, un ami très dévoué, René Dorban; esprit ouvert, ingénieux, René était répandu dans le monde des arts et il savait tout ce qui s'y dit couramment, aussi bien que ce qui s'y conte à l'oreille.

Lucien lui rendait service souvent, et il n'avait jamais trouvé en ce camarade un ami oublieux. Malgré tout, cependant, il ne pouvait confier à René ce qui lui pesait: le secret était celui de son père, non le sien.

A la première visite que Lucien lui rendit, René s'aperçut de la tristesse de son ami. Il essaya de le relever.

—Reprends ton visage d'autrefois, mon cher Lucien. Il ne faut pas que ta mère te voie si faible; c'est à elle maintenant que tu dois songer.

René Durban voyait bien que ses consolations amicales portaient à côté. Il ne s'imaginait point que le deuil de Lucien fut le seul motif de sa peine; il se souvenait, dans un séjour aux Elisiades, de la toute gracieuse Berthe Maréchal, et il crut que la tristesse de Lucien venait d'elle, surtout, de quelque sympathie contrariée. Il fit des allusions en ce sens.

Lucien haussa les épaules, se récria négligemment.

—Tu te trompes, René.

Mme Dechevrelle, aussi, se trompait; mais elle était sûre, elle, et à sa grande contariété, que ce n'était pas Berthe Maréchal qui occupait la pensée de son fils.

—Si tu n'es pas en veine de confidences, viens te distraire, dit alors René. Voyons, où pouvons-nous aller aujourd'hui?

Et il jeta les yeux sur un journal.

—Un autre jour, mon ami, répondit Lucien Dechevrelle.

Rien ne semblait l'intéresser. Il était assis près d'un guéridon; il feuilletait avec inattention de magnifiques eaux fortes.

Ce n'était pas cependant sans motif qu'il avait pris cet album, et, en tournant lentement les pages, il se disait que René, avec sa connaissance des artistes et ses fréquentations, pouvait lui apprendre si tel graveur du nom de Feuillode vivait encore. Il préparait sa question, tout en la jugeant presque inutile, car qui s'inquiétait aujourd'hui du malheureux! Où s'était-il caché, quel masque avait-il pris, quel nom? car il avait sans doute rejeté le sien après sa condamnation, comme un vêtement souillé.

Lucien, sans avoir l'air d'attacher une grande importance à ce qu'il demandait:

—Ne m'as-tu pas parlé, René, il y a longtemps, d'un habile graveur... Feuillade... Cueillode... Je ne sais plus au juste?

—Je crois bien!... Feuillode, et non Cueillode ou Feuillade, est un de nos meilleurs artistes... Mais, j'y songe. Allons à "Blanc et Noir". Précisément, Feuillode a une exposition remarquable rue de Sèze. Si tu t'intéresses à lui...

—Moi, non! Pourquoi veux-tu que je m'intéresse particulièrement à Feuillode!

Il tressaillit en répondant cela. Et c'est ainsi qu'il recueillit le renseignement, mais il avait peine à croire que ce Feuillode, dont René lui parlait, fut celui-là même qu'il cherchait.

Cependant, ils se rendirent à l'exposition de la rue de Sèze.

Et comme ils allaient:

—Tu ne connais pas ton monde, mon cher Lucien. Ce Feuillode dont tu me parles, n'est pas seulement un graveur très habile, c'est aussi et surtout un dessinateur, artiste d'un talent personnel. On m'a

dit que son exposition d'aujourd'hui le classait définitivement parmi les maîtres. J'en suis heureux pour lui, car...

Ils arrivaient aux portes de la galerie de la rue de Sèze.

—...Car il n'a pas toujours été heureux, il y a même dans sa vie une aventure affreuse... Mais je te conterai cela tout à l'heure.

Lucien pâlit. Il ne répondit rien; il suivit son ami dans la salle où les oeuvres étaient exposées.

Ils s'arrêtèrent bientôt devant une étude d'un dessin puissant: une tête de vieux vagabond aux ombres heurtées, au hâle avivé, et qui, dans les rides du front, portait une féroce énergie de souffrance.

Il allait, bâton et bissac se grappant, le dos tordu comme sous le faix d'un mauvais sort, et la nudité des entours faisait ressortir les qualités de vigueur de cette figure âpre, quelque symbole d'une destinée acceptée avec une résignation de fauve tombé au piège.

—Comme c'est rendu! Feuillode est décidément maître!

Lucien suivait des yeux les gestes de René, qui semblaient encore accentuer les lignes robustes de cette création de l'artiste.

Mais il y voyait autre chose qu'une habileté de main et son souci était en ce moment trop humain pour uniquement se complaire dans un raffinement de patientes études.

Pour Lucien Feuillode s'était peint lui-même dans ce vieux sur qui semblait peser une destinée implacable et irrémédiable. Le bourreau de ce malheureux était son père, le vrai coupable, qui n'avouant rien, avait laissé souffrir à sa place, accuser et condamner l'autre, cet artiste, qui maintenant poussait un aussi déchirant cri de douleur.

Lucien Dechevrelle détourna les yeux, mais, à partir de ce moment, il ne vit plus dans les dessins qui le sollicitaient que des linéaments vaguement ombrés, et pendant que René, plein de verve, commentait, expliquait, Lucien, le suivait, muet, presque tremblant de se trouver face à face avec un autre reproche sanglant de Feuillode.

Il se laissait conduire, mal à l'aise de plus en plus. Cependant, il voulait douter encore de l'identité de l'artiste.

Ils repassèrent devant le dessin, que René Dorban voulait admirer encore. D'autres visiteurs étaient là, causant : des jaloux, des confrères mal intentionnés, et Lucien entendit :

—Oui, Feuillode ne fait pas mal dans une exposition de blanc et noir ; il réussit moins bien dans le bleu.

Lucien n'eut pas besoin d'explications. Mais René, haussant les épaules :

—Toujours la malheureuse affaire des billets de Banque ! C'est ce que je voulais te conter tout à l'heure en entrant. Quel rapport y a-t-il entre la faute de Feuillode et son talent ?... Tu as entendu, Lucien ?

—Quoi, demanda Dechevrelle anxieux.

—Eh bien ces gens, ces envieux ! ce malheureux a fait sa peine, à expié sa faute, en admettant qu'il fut coupable ; il a payé sa dette, que lui réclame-t-on encore ?

Et voyant que Lucien paraissait ne pas comprendre.

—Tu ne connais donc pas l'affaire Feuillode ? Au fait, il vaudrait mieux que tout le monde l'ignorât ; mais puisque tu t'intéresses à l'artiste, la voici :

René raconta alors l'affaire, que Lucien connaissait, hélas, mieux que lui, puis il ajouta :

—Son procès a été mal instruit, tout le

donne à croire. Feuillode, d'ailleurs, n'a point accepté l'arrêt. Il n'a point cédé. Il n'a pas voulu se cacher sous un autre nom, mais relever ce nom et tous les jours il y travaille avec une admirable vaillance.

Comme si l'on craignait d'avoir à son égard commis une injustice en le condamnant, on a fait remise à Feuillode de la moitié de sa peine ; et il y a dix ans qu'il est rentré dans la vie, le front haut avec l'idée de se reconquérir. Ce pauvre obscur graveur, que la justice avait saisi à Londres, mourant de faim, est aujourd'hui des plus estimés et dans une situation enviable et enviée comme tu as pu le voir.

Sa condamnation le suit partout, mais à vrai dire les choses sont telles en nos temps de réclame que cela même qui lui a nuï le met en évidence ; et si tu demandais à tel artiste ce qu'il pense de Feuillode, il te répondrait non sans quelque raison : "s'il n'avait pas fabriqué de faux billets de banque on ne s'arrêterait point tant devant ses dessins."

Et cela est exact en un sens. Le talent de Feuillode est pour ainsi dire souligné par son malheur ou son crime. Il faut bien accrocher la critique quelque part : avec Feuillode on l'accroche à côté, au porte manteau des juges. Mais tu ne m'écoutes pas.

Lucien, en effet, ne suivait pas les considérations de René, mais il avait bien entendu tout ce qui se rapportait personnellement à Feuillode ; il ne pouvait plus douter. Tout en parlant ils s'étaient assis sur un canapé. Ils se levèrent pour terminer leur visite.

Lucien était de plus en plus détaché et songeur, et son oeil errait sans voir, le long de la cimaise.

Bien que René Dorban fut beaucoup

plus attentif, il n'était cependant pas à ce point absorbé qu'il ne remarquât, à quelques pas de lui, un homme qui portait bien cinquante ans, accompagné d'une jeune fille. Ils échangeaient entre eux des réflexions sur les oeuvres exposées.

René poussa du coude son ami Dechevrelle, et ils marchèrent un peu.

—C'est lui, dit René, c'est Feuillode.

Lucien se retourna.

Une tête presque blanche, une barbe grise et soignée, les épaules voutées un peu, malgré la vigueur d'un visage qui ne paraissait pas vieux encore, une tristesse sur les traits qui se trahissait par une crispation de la paupière: tel était Feuillode et à côté de lui toute fraîche et toute blonde, une apparition!

—Mlle Claire Feuillode sa fille; vois comme elle est jolie.

Lucien se sentait glisser dans un inexprimable malaise; il se trouvait en face de la victime de son père, des victimes pour mieux dire, car l'enfant avait déjà dû souffrir, souffrait peut-être et souffrirait encore de la situation créée par l'arrêt menteur.

Il n'osait les regarder, mais un seul coup d'oeil avait suffi à graver leurs traits dans sa mémoire tant la surprise avait été brusque, et le coup violent quand René les lui avait montrés et désignés.

Les deux jeunes gens sortirent bientôt et quand ils se retrouvèrent sur le trottoir de la rue de Sèze, Lucien prit congé. Il prétextait une affaire, il avait besoin d'être seul.

René pensait:

—Lucien paraît tout ému. Curieux garçon! on dirait que l'affaire Feuillode l'a impressionné.

Mais René Dorban ne poussa pas ses réflexions.

En le quittant, Lucien ne savait où al-

ler. Il marcha au hasard, très accablé. Et la nuit vint sans qu'il eût pensé à entrer dans un restaurant.

Il s'assit à la terrasse d'un grand café du boulevard, il songeait à s'étourdir dans le bruit continu des voitures; le gaz s'allumait, l'électricité projetait sa lueur métallique. Il était l'heure où la grande ville ouvre ses féeries, offre ses diversions séductrices. Mais—comme en traits d'eau forte aussi—le mendiant du dessin de Feuillode, restait gravé dans le cerveau de Lucien, et il lui semblait voir passer cette navrante figure, chassée de refuge en refuge, au milieu de l'animation grandissante du boulevard.

Cette image poursuivait Lucien Dechevrelle et il songeait, en même temps que les diversions pressenties, ne lui appartenaient point. Son argent n'était pas son argent.

D'un brusque mouvement, il s'arracha aux tentations possibles, il rentra rue Chaptal. Très las de ces émotions, il se jeta tout habillé sur son lit.

Le sommeil vint, mais un sommeil fiévreux, plein d'incohérences et de formes hallucinatoires; il revit dans un rêve encore le mendiant de Feuillode.

Avec ce mendiant, des jupes en robes rouges; et ils parcouraient le parc des Elisiades et sondaient le sol avec de longues cannes.

Il se voyait lui-même cherchant partout son père que que l'on disait disparu.

Plusieurs mois se passaient—car dans le rêve une seconde peut tenir une année.—En soulevant le plancher dans le cabinet de M. Dechevrelle on le trouvait.

Son corps était étendu sur un lit de billets de banque.

Lucien dans ce songe affreux, constatait que son père était mort, mais qu'il ouvrait les lèvres sans pouvoir parler, et

le fils avait la connaissance que ce mouvement des lèvres inutile durait depuis quinze ans.

Mme Dechevrelle voyant cela devenait folle et on l'avait enfermée au bout du parc dans une tour en bois.

D'autres tableaux, sans suite, flottèrent dans le rêve de Lucien, mais ce qui en fit la continuité, ce fut un immense trésor bleu qui s'étendait devant lui, des flots de billets de banque qui allaient et venaient avec un mouvement douxereux ; et ils emplissaient les chambres.

Au dehors la cour en était pleine. Ils pleuvaient sur les toits.

Des figures amaigrées apparaissaient aux lucarnes et un homme se trouva là et lui dit :

—Je suis l'homme de Londres, celui qui a écrit la lettre.

Il disparut en entraînant Lucien dans la futaie des Elisiades ; Lucien vit que toutes les feuilles des arbres étaient des billets de banque.

Et elles tombaient comme en automne ; seulement elles lui faisaient du mal en tombant.

Il voulut fuir, mais ses jambes se mouvaient avec peine. Sur la lisière de la futaie, il fut arrêté par un grand mendiant.

C'était toujours l'homme du dessin de Feuillode, et ce traîne besace était Feuillode lui-même qui, de son bâton, empêchait Lucien de sortir du bois.

Les feuilles bleues tombaient et renaissaient. Lucien sentit sa poitrine prise ; puis il ne put qu'agiter ses bras, et ses lèvres remuaient comme celles de son père, sans pouvoir proférer un mot.

Il se sentit bientôt mourir étouffé. Il n'était plus qu'une chose sans nom, perdu dans des profondeurs, immobile comme les pierres et conservait seulement la conscience qu'il y avait dix mètres de ces

lourdes feuilles bleues, au-dessus de sa tête, qu'il y en aurait bientôt vingt, puis cent, et qu'il en tomberait toujours et que cela durerait à l'infini.

A ce moment de son rêve, Lucien se réveilla—mais cependant entre son cauchemar d'ensevelissement et ce réveil, dans une courte perception de lueurs, comme un feu follet, blanche, un lis à la main, une apparition !

Claire Feuillode, lui, avait souri aux vitraux du château, à travers les branches des arbres.

Mais le songe étant terminé, Lucien ne pouvait savoir si Claire n'avait point été étouffée comme lui dans ce mauvais rêve, et l'impression qu'il en conservait était sombre et douloureuse.

V

A peine éveillé, Lucien alluma sa lampe et tout en sueur, il pensa que les jeux du cerveau débridé dans le sommeil, n'étaient rien auprès des faits de la réalité. Il ne périssait pas étouffé par les feuilles fabuleuses de la futaie des Elisiades ; il ne mourait pas du triste trésor bleu, il en vivait : il y puisait à tous moments.

Il savait aussi maintenant qu'un homme existait souffrant à cause du forfait de M. Dechevrelle et de son silence à lui.

Sans doute, l'âpre figure de mendiant qui le poursuivait jusque dans son sommeil, représentait un Feuillode malheureux au moral et non dénué de tout : cependant, la réputation n'est pas la fortune, ni même toujours l'aisance.

Lucien ne tarda point à savoir où demeurerait Feuillode.

Il n'avait pas l'intention d'aller le voir, de lui parler ; il voulait se rendre compte par lui-même de la situation de l'artiste. Quand Lucien se trouva avenue de Vil-



liers, où Feuillode occupait un petit hôtel, il fut surpris.

Aux renseignements de René Dorban, vinrent s'en joindre d'autres. Lucien n'en pouvait douter : Feuillode était riche. A son renom, il ajoutait une fortune que l'on exagérait peut-être, mais qui n'en était pas moins réelle.

Tout autre que Lucien eût été soulagé en apprenant ainsi que le malheur de la victime de M. Dechevelle n'était point complet ; mais il aurait voulu apporter à Feuillode, au moins des soulagements pécuniaires ; ils auraient eu un caractère de réparation.

Lucien Dechevelle ne pouvait, sans accuser son propre père, rendre l'honneur à Feuillode, insupportable alternative, où il se voyait sans cesse flotter et meurtrir ; il devait se reconnaître, aujourd'hui, entièrement impuissant, même pour une compensation insuffisante.

Lucien eut donné la moitié de sa vie pour Feuillode ; mais ce sentiment, si sincère qu'il fût, était vain.

Puis, il savait que Feuillode n'était pas seul à souffrir ; et ce n'était peut-être pas la situation de l'artiste que Lucien plaignait le plus. Un homme peut supporter bien des peines ; mais il y avait une jeune fille—celle qu'il avait vue rue du Sèze. Elle se trouvait entraînée dans le sort du père, fatalement.

Comment jusqu'à présent Mlle Feuillode, aussi accomplie qu'elle semblait l'être, ne s'était-elle point mariée, sinon à cause de la condamnation de Feuillode ? Trouverait-elle, malgré sa fortune et son charme, une famille honnête pour l'accueillir ?

Lucien pensait de bonne foi qu'un tel obstacle la rejetterait dans une union mal assortie, à moins qu'elle renongât et préférât s'enliser peu à peu dans la mélancolique solitude des vieilles filles.

colique solitude des vieilles filles.

Il la voyait la proie des coureurs de dots, pour qui la grosse somme efface si rapidement les tares des familles, les plus voyantes et les mieux constatées.

Il la plaignait.

Il éprouvait pour elle une pitié profonde, et ce n'était pas elle, sans doute, qu'il cherchait à revoir, en se dirigeant fréquemment du côté de l'hôtel de Feuillode. Sa promenade agitée l'y ramenait toujours comme instinctivement.

Il l'aperçut un jour ; elle sortait, accompagnée d'une personne ; il les suivit.

Il admirait malgré lui la taille souple et les moindres mouvements de tête et cette harmonieuse démarche de la Parisienne ; mais l'admirait-il ? Se disait-il que le malheur était bien grand qu'elle tombât entre les mains de quelque spéculateur matrimonial, de tel homme indigne d'elle ? N'était-ce pas plutôt le regret, le remords, qui le conduisaient si souvent sur le chemin où elle passait ?

Cette nouvelle impression n'empêchait point Lucien, de songer à la restitution dont il avait réglé les détails aux Elisia-des, avec un soin si scrupuleux. Encore sous le coup du rêve où il s'était vu comme enlisé et étouffé sous le mortel trésor bleu, il s'occupa de réunir plusieurs milliers de francs, afin de donner un premier gage et alléger d'autant sa conscience inquiète.

Il choisit, pour transmettre ces sommes, M. Descourreaux, un des notaires de Paris, les plus estimés.

Ce ne fut point sans émotion que Lucien pénétra dans l'étude et dans le cabinet du notaire. Mais il s'était préparé à cette entrevue ; il avait composé son personnage ; il se présenta comme un intermédiaire officieux, et Me Descourreaux ne pouvait élever aucun soupçon ; il était

tenu, d'ailleurs, par toutes les réserves professionnelles.

En acceptant le rôle honorable et délicat que Lucien lui confiait, M Descourreaux s'interdisait de rechercher quel pouvait être celui qui restituait et quelles circonstances donnaient lieu à cette restitution. La première somme apportée, d'ailleurs, était relativement trop faible, pour fixer l'attention d'un notaire très occupé.

Ce commencement d'exécution de son projet aurait dû relever un peu Lucien; mais son inquiétude et sa peine s'étaient comme déplacées; jamais il ne s'était senti plus malheureux que lorsqu'il avait vu Mlle Feuillode pour la première fois.

Maintenant qu'il savait à quels moments il pouvait se trouver sur son passage, d'affreux combats se livraient en lui. Il maudissait dans le secret du cœur le crime de son père, il fallait l'énergique rappel du devoir filial pour qu'il n'envelopât point le coupable dans le même élan de réprobation.

Elle ne semblait pas triste pourtant; sans doute elle ignorait ce que tout le monde savait autour d'elle. Mais un jour, elle apprendrait nécessairement le malheur, quelque soin que l'on mit à le lui cacher, et, devant cette perspective, il souffrirait par avance de la même souffrance qu'elle, il connaissait déjà, d'ailleurs, ce genre de souffrance.

Et sa sympathie pour elle, allait toujours croissant. Mon Dieu, peut-être, aime-t-elle en secret un honnête homme, qui ne peut vouloir de Mlle Feuillode, dont le père fût condamné aux travaux forcés!

Et Lucien pensait que si peu qu'elle l'eût remarqué lui, il n'hésiterait pas. Il la demanderait, malgré sa mère, malgré le monde.

Lucien ne confiait point toutes ses pen-

sées à René Dorban; cependant un jour, ramenant la conversation sur Feuillode, il parla d'elle et des relations restreintes qu'elle devait avoir. Discrètement, adroitement, il connut les maisons qu'elle fréquentait, celles où malgré la faute du père, elle pouvait être reçue.

Lucien Déchevrelle sentait bien que ces maisons ne devaient pas être de celles qui reçoivent la pure élite, cependant les mœurs sous ce rapport ont changé depuis bien des années et ce qui aurait pu effrayer Mme Déchevrelle et le bon M. Letang ne pouvait l'arrêter, lui; il y avait des raisons, une surtout qui l'empêchait d'avoir en ce point d'étroites susceptibilités de convenances.

Il éprouvait le besoin de se rapprocher d'elle; le marqua-t-il à son insu par quelque expression trop vive, René le regarda en souriant.

—Mais en effet tu dois en tenir pour Mlle Feuillode! Je me rappelle rue de Sèze quand tu m'as quitté si brusquement; cela m'a frappé; tu as dû opérer une fausse sortie. Je parie que tu seras rentré après mon départ pour voir de plus près les dessins et la fille de Feuillode.

—Tu te trompes, je l'ai rencontrée ailleurs.

—Alors, tu l'as cherchée.

—Non, le hasard.

—Le hasard a bon dos. Enfin si tu es amoureux tout va bien. Après un stage de mélancolie tu revivras. Tu redeviendras le gai compagnon que nous connaissons.

Lucien faillit répondre:

—Je ne suis pas amoureux, où vois-tu que je le sois?

Mais il se contenta, pensant qu'il fallait le laisser croire à René pour qu'il ne se mit pas à chercher d'autres motifs; Lucien craignait toujours.

—Tu sais, reprit Dorban, avec Mlle Feuillode ce sera sérieux. Vois où tu vas. Rien n'est plus facile d'ailleurs, que de te faire inviter à des soirées où tu la trouveras : chez Mme Decroyes, par exemple. La maison est accessible. Tu y rencontreras tes amours... et je vous souhaite...

Il allait ajouter des souhaits excessifs, bien qu'heureux, il s'interrompit devant l'émotion de Lucien.

Lucien se disait :

—Est-ce René que je trompe, est-ce moi-même ? Est-ce que la pitié, le regret d'une peine dont on est cause peuvent mener à l'amour ? René a raison, il faut que je sache où je vais.

Quelques semaines après, Lucien Dechevrelle rencontrait Mlle Feuillode aux soirées de Mme Decroyes. Il put voir de près Claire Feuillode ; il lui parla.

A force d'occuper sa pensée d'elle pour la plaindre, Lucien sentait qu'elle avait pris sur lui un empire certain.

Elle était devenue son unique préoccupation. Il passait son temps dans les regrets du tort qu'il lui causait. C'était par sa faute à lui, à cause du secret gardé, qu'elle souffrirait un jour. Pouvait-il donc hésiter ? Et comment hésitait-il ?

—En effet, que puis-je faire pour Feuillode ? Je suis bien sur que sa plus cruelle souffrance est de voir sa fille réduite à des partis peu honorables. Eh bien ! je dois, moi, effacer cette injustice. Voilà une réparation qui s'impose et celle-là du moins n'est pas impossible.

Il reprenait, comme effrayé de son idée.

—On pensera ce que l'on voudra en me voyant entrer dans la famille Feuillode. Bien des maisons me seront fermées, des visages jadis accueillants se détourneront de moi ; mais n'est-ce point là une nécessité qui s'impose et la seule chose

que je puisse tenter ?

Je me solidarise ainsi avec Feuillode, je deviens presque son fils, sa caution d'honneur et surtout j'empêche un autre, indigne peut-être, d'abuser, d'obtenir Claire Feuillode pour le malheur. Je suis bien sur, moi, de ne jamais lui causer de peine, je lui ferai la vie très douce, je l'aimerai facilement. Je l'aime déjà, je le sens bien ; et comment ne pas l'aimer ?

## VI

Mme Dechevrelle, on le sait, avait pour son fils des vues de mariage et elle songeait pour lui à Berthe Maréchal. Les deux familles avaient entretenu de tous temps de bonnes relations de voisinage ; elles avaient vécu pour ainsi dire côte à côte.

Du plus loin que Lucien se souvint de son enfance, il se voyait jouant avec Berthe Maréchal dans les allées du pare et sur la verte pelouse de la cour, et entre eux existait le charmant cousinage des jeunes années ; ils s'étaient traités de petit mari et de petite femme ; si ce sont là des souvenirs qui persistent parfois jusque dans l'âge mûr, rarement, ces témoignages d'affection enfantins se changent en solides amours ; et ces frères mariages par jeu restent à l'état fabuleux comme dans une féerie liliputienne.

Pourtant Mme Dechevrelle avait rêvé de donner Berthe Maréchal pour femme à son fils ; elle y tenait ; et dans tout le pays où l'on marie souvent les gens, sans leur aveu, on donnait généralement pour mari à Mlle Berthe Maréchal, M. Lucien Dechevrelle. La voix publique appuyait aussi les vœux maternels et les fortifiait.

Mais le cœur des jeunes gens en avait décidé autrement ; ils ne pensaient ni comme la mère ni comme les gens du pays.

Berthe Maréchal ne ressentait pour Lucien qu'une amitié fraternelle, une sympathie franche, mais qui ne l'entraînait pas, et ne l'avait jamais rendue un seul instant rêveuse. De son côté, Lucien pensait ailleurs de plus en plus.

Lucien redoutait le moment où il déclarerait à sa mère qu'il désirait épouser Mlle Claire Feuillode, et dans le train qui l'amenait à Tours, dans la voiture qui le conduisait aux Elisiades, il sentait que l'entretien n'allait pas aller de soi; il craignait d'abord de contrister Mme Dechevrelle, il connaissait bien les sentiments et les désirs de la digne femme.

Il se demandait aussi comment elle accueillerait le choix qu'il faisait.

—Mlle Claire Feuillode! Quelle est cette famille Feuillode?

Il voyait déjà sa mère se récriant, elle lui apparaissait par avance surprise et mécontente, renversant sur le dossier du fauteuil sa tête blanche, pendant que lui, ému, continuerait, les yeux un peu baissés, à exprimer sa résolution.

Lucien n'osait pas aller plus loin dans ses prévisions sur l'attitude de Mme Dechevrelle; il résolut d'en parler d'abord à M. Létang, qui préparerait les voies. Le bonhomme, avec ses formes conciliantes, excellait à préparer les voies.

A peine arrivé aux Elisiades, Lucien alla le trouver dans les servitudes du château, où il avait établi son atelier.

Avec sa calotte plantée en arrière et découvrant une vénérable calvitie, entouré de ses outils et des bois propres à ses oeuvres, M. Létang paraissait s'être retiré des bruits du monde et n'entendre que le ronflement de son tour.

Il venait d'achever un jeu de quilles dont il était tout entier et la sérénité de sa physionomie faisait envie à Lucien, qu'un si grave souci agitait depuis si longtemps.

Rien n'avait troublé M. Létang, rien ne déconcertait ce sage.

Il reçut son ancien élève avec beaucoup de joie; il lui fit tout aussitôt admirer son ouvrage, les ciseures un peu bien grosses qui étaient, comme il disait, le fruit de ses labeurs, mille objets parfaitement inutiles dont il était profondément satisfait.

—Ah! le joli métier! si j'avais à recommencer ma vie, je n'en prendrais pas d'autres. J'aime bibelotter, creuser, voir le bois céder sous le ciseau. Le fer c'est trop dur. Mais le bois! cela se façonne doucement, comme un aimable caractère d'enfant que l'on conduit peu à peu à des formes parfaites.

Ainsi pensait et disait avec son lent parler l'ancien précepteur devant son ancien élève, qui ne l'écoutait pas.

M. Létang, au sortir de son admiration candide, lut bientôt sur le visage de Lucien un embarras, une tristesse.

Aussitôt, il laissa tout le reste qui l'intéressait tant, pour ne plus penser qu'au souci de Lucien.

—Mais qu'avez-vous, mon enfant?

—Mon cher monsieur Létang, reprit le jeune homme, je ne suis pas heureux!

—Eh mon Dieu, que vous manque-t-il donc?

Il ne manquait rien à M. Létang, qui jeta autour de lui un regard optimiste.

—Ce qui me manque, reprit Lucien, c'est d'abord du courage...

—Du courage! Et pourquoi du courage? Vous n'avez qu'à vous laisser vivre.

—Vivre n'est rien, si l'on n'a pas... Mais voici: Je viens vous parler; je viens vous demander un service.

Le bon M. Létang étendit les bras et les laissa retomber avec un geste qui voulait dire:

—Mais je suis à vous corps et âme ici,

là-bas, aujourd'hui, demain, partout et toujours.

Lucien exposa ses résolutions, ses appréhensions à l'égard de sa mère, dont M. Létang connaissait, du reste, les intentions, sa crainte d'aborder le sujet du mariage.

Le nom de Claire Feuillode que Lucien prononça ne disait rien à M. Létang et il le laissa passer sans réflexion; il vit seulement que son élève, son enfant était fort épris et qu'il lui demandait de préparer Mme Dechevrelle à une déclaration que Lucien ne voulait plus retarder.

—C'est convenu Lucien, je préparerai Mme Dechevrelle dès ce soir. Que vous préféreriez Mlle Feuillode à Mlle Berthe Maréchal cela n'a rien qui puisse m'étonner. On n'est point maître de son cœur. J'en connais qui adorent l'ébénisterie, c'est un goût évidemment singulier, mais enfin je le supporte chez les autres. Mme Dechevrelle devrait m'emprunter ma philosophie; elle l'aura, mon enfant. Au cours de notre piquet ce soir je parlerai tout doucement et j'agirai si bien qu'avant d'avoir jeté sa dernière carte, votre mère se doutera de quelque chose.

Quand le soir le père Létang alla faire le piquet de Mme Dechevrelle, il accomplit sa mission, et, afin qu'elle fut mieux reçue, il s'arrangea pour perdre; cela disposait toujours bien Mme Dechevrelle. Les soirs où elle gagnait elle était enchantée de son vieil adversaire et ami.

Le vénérable M. Létang, toutefois, n'avait pas pu être explicite; aussi, bien qu'un peu préparée, Mme Dechevrelle montra un vif mécontentement quand Lucien lui annonça sa résolution.

—Mlle Feuillode! Mlle Feuillode!

—Mlle Claire Feuillode est d'une éducation parfaite; je ne puis vous en dire,

ma mère, tout le bien que j'en pense puisque je l'aime. La situation de fortune de la famille est excellente...

Lucien savait bien qu'il toucherait sa mère en parlant de la situation de fortune et qu'il flatterait chez elle le désir de tous les parents d'assurer à leurs enfants plus que le présent bonheur, et surtout l'avenir; c'est chez eux le besoin qui ressort d'une longue pratique de la vie, la preuve d'une affection clairvoyante.

—Excellente je veux bien le croire, reprit Mme Dechevrelle. Mais enfin j'avais mes espérances. Je croyais, Lucien, que tu n'irais pas chercher si loin ta femme, Berthe, la petite amie d'enfance, que tu connais—vous étiez comme frère et soeur—me semblait tout naturellement ma fille. Comme cela nous ne nous serions pas quittés et les deux familles n'en auraient fait qu'une. Enfin, voilà un des arrangements que j'avais imaginé pour mon vieil âge et dont je me flattais; tu viens de l'anéantir et pour quel caprice!

—Ce n'est pas un caprice, reprit Lucien, je sens bien que ce n'est pas un caprice.

—Mais enfin comment t'est venue l'idée...

Elle n'acheva pas. Elle ne pouvait ne pas connaître le hasard des complaisances du cœur: et bien que toute la vie de Mme Dechevrelle se fut passée le plus régulièrement possible elle sentait instinctivement que les sympathies défient les raisons; elle était toute soucieuse de voir son fils dans des dispositions pareilles.

—Nous en reparlerons Lucien; attends un peu; ce que l'on prend parfois pour une affection solide et sérieuse n'est que feu de paille. Réfléchis bien auparavant: tu ne peux pas me refuser de réfléchir un peu.

Lucien promit à sa mère avec d'autant plus de facilité que plus il réfléchissait plus il sentait croître son désir de n'avoir pas d'autre femme que Claire Feuillode.

Dès qu'il s'isolait un instant des choses environnantes et des personnes qui l'approchaient il pensait à elle.

C'est toujours Claire qu'il voyait et son cher visage; tantôt telle qu'elle lui avait apparu au bras de Feuillode dans la galerie de la rue de Sèze, tantôt vivifiant rayon d'espoir, séraphin de vitrail ainsi que dans son triste rêve du trésor bleu.

Il la voyait surtout comme lorsqu'il lui avait parlé la première fois chez Mme Deceyres, délicate, avec la légère ondulation des cheveux d'un blond enfantin, très peu sur le front et divisés en fines palmes. Il ne savait point trop ce qu'elle lui avait répondu dans la délicate odeur du lilas blanc; mais elle avait un esprit charmant et des yeux charmeurs sous les longs cils. Il pensait avec une tenacité croissante que c'était pour lui un devoir de la demander, de la prendre, de l'aimer—mais un désir si doux que c'était bien plutôt un plaisir.

Après sa conversation avec Mme Dechevrelle il alla trouver M. Létang dans son atelier.

—Vous me coûtez cinquante centimes, lui dit le brave homme, je les ai perdus hier soir pour bien disposer Mme Dechevrelle, mais je donnerais de bon coeur cent francs pour avoir réussi.

Lucien lui serra la main, le remerciant beaucoup. Il s'était attendu à une bien plus vive opposition de la part de sa mère, dont les projets d'avenir étaient depuis longtemps enracinés dans l'esprit. Or au lieu de dire brusquement: Non, de lui opposer quelque refus un peu vif, elle avait simplement prié Lucien d'attendre.

Mais quoi! ce n'était là rien, et Lucien

essayait sans doute de se faire illusion; un détail, un seul changerait ces dispositions un peu molles. Pourrait-il vaincre les résistances de Mme Dechevrelle quand elle apprendrait ce qu'était la famille Feuillode.

—Ah! ça, M. Létang, dit Mme Dechevrelle le soir, quand ils furent installés les cartes en main autour du guéridon, que m'avez-vous donc raconté hier soir? J'ai retourné vos paroles et mon fils m'a fait seul comprendre ce que vous me vouliez; je ne suis pas satisfaite; du tout, M. Létang!

—Madame c'est que...

Et le bonhomme fut encore ce soir là obligé de perdre cinquante centimes pour désarmer Mme Dechevrelle.

—Ça fait un franc, mais j'en donnerais bien deux cents pour voir Lucien heureux.

## VII

Mme Dechevrelle n'était pas la seule à désirer le mariage de Lucien avec Berthe. Mme Maréchal, surtout, l'espérait et y travaillait. Aussi fut-elle fort désappointée quand Mme Dechevrelle lui fit part de son entrevue avec Lucien. Mme Maréchal se demandait comment il avait pu s'éprendre d'une jeune fille que la veille encore il ne connaissait pas; Mme Maréchal ne pouvait l'admettre, et dans sa jalousie maternelle elle était bien portée à mal penser de Mlle Claire Feuillode qu'elle n'avait cependant jamais vue et dont elle n'avait jamais ouï parler.

En attendant que Lucien vint porter à sa mère les résultats de ses réflexions, Mme Dechevrelle et Mme Maréchal tenaient de fréquentes conversations, et toujours sur ce sujet, elles craignaient que Lucien après avoir réfléchi ne revint que

plus déterminé.

Il fallait d'abord connaître cette famille Feuillode et cette demoiselle Feuillode...

Mme Maréchal avait à Paris une amie fort remuante qui parviendrait sans doute à leur donner les premiers renseignements. Les deux femmes s'animaient l'une à l'autre en agissant ainsi, croyaient-elles pour le bien de Lucien et de Berthe, leurs enfants.

Lucien, cependant, était retourné à Paris; il se sentait de plus en plus épris, et maintenant, du premier sentiment qui avait entraîné l'autre, de cette pitié qu'il avait eu d'abord en songeant à la situation de famille de Claire Feuillode que restait-il? Il était tout entier emporté vers elle dans un essor de tendresse.

C'est bien par la pitié qu'il avait commencé, par une douloureuse sympathie pour la jeune fille condamnée à quelque mariage équivoque ou aux solitudes du coeur. Mais aujourd'hui il l'aimait pour elle même sans autre raison que de l'aimer.

Lucien, maintenant, éprouvait l'impérieux besoin de voir Claire Feuillode tous les jours.

Il parlait d'elle combien souvent avec René Dorban! il en parlait comme de quelque Isis longuement voilée qu'on adore; il en rêvait pour ainsi dire tout haut devant son ami.

Il ne perdait aucune des occasions qu'il avait de la rencontrer chez Mme Decroyes, et Claire avait bien compris, car elle-même ne manquait pas une de ces réunions.

Elle ignorait sans doute les autres endroits où l'on pouvait voir Lucien en passant. Mais Lucien les connaissait pour elle; ils se croisaient dans l'avenue de Villiers plusieurs fois la semaine non loin du

délicieux Parc Monceaux.

—Eh bien, demanda un jour René Dorban, à Lucien, où en es-tu?

—Je crois que j'aurai à te demander un service avant peu.

—Tout à toi.

—De plus en plus, j'aime Mlle Feuillode, tu l'avais bien deviné. Tu connais Feuillode, je t'en reparlerai.

—Quand tu voudras.

Et Lucien:

—Elle est adorable. Elle n'est point même tu le crois; c'est ainsi que tu m'en Il allait ajouter:

—Si son père a commis une faute...

Il se retint, il rougit, hésita, puis avec effort:

—D'ailleurs son père est innocent, toi accusée d'ailleurs si son père...

as parlé la première fois. La justice se trompe souvent et frappe à côté. Enfin, mon idée à moi aussi est que Feuillode n'est pas coupable, qu'il est une victime comme bien d'autres d'un douloureux hasard.

—Oh prodige de l'amour! s'écria Dorban. Tu vois évidemment Feuillode à travers sa fille. Et c'est un prisme qui l'embellit. N'importe, tu as raison.

—Si tu savais!

—Oui, je sais, tu l'aimes.

Lucien revint aux Elisiades, un mois s'était passé depuis la conversation qu'il avait eue avec Mme Dechevrelles; il jugeait les réflexions assez approfondies maintenant, d'autant qu'elles ne faisaient que l'ancrer plus profondément tous les jours dans sa résolution.

En entrant au château il aperçut le bon M. Létang qui traversait paisiblement la cour. A la vue de Lucien il s'arrêta avec des gestes démonstratifs.

—Mon cher Lucien, vous êtes attendu avec une vive impatience.

—Ah! fit Lucien.

Et inquiet :

—Que se passe-t-il ?

—Rien, rien, tout est à sa place exactement et nul événement n'a troublé la vie du château et la preuve c'est que vous me voyez tranquille.

—Mais pourquoi alors suis-je attendu, avec cette impatience, car vous m'avez bien dit tout à l'heure, M. Létang...

—Mais là! allez-vous avoir de l'inquiétude pour un mot. Pesez-le d'ailleurs. J'ai dit "impatience", non "inquiétude" ou "anxiété".

"Distinguo" du précepteur!

—Non, monsieur Létang, vous avez autre chose à me dire.

—Mais n'en concevez pas d'humeur mon cher enfant. La petite mission dont vous me chargeâtes un jour auprès de Mme Dechevrelle avait paru porter ses fruits (il disait cela avec pondération). Mais depuis votre départ pour Paris, votre mère s'est entretenue maintes fois avec Mme Maréchal et le soir à la partie, je m'aperçois d'une certaine inquiétude...

—C'est de l'inquiétude maintenant ?

—Je dois vous aviser. Car vous allez parler sans doute; je le répète: vous êtes attendu.

—Je vais immédiatement me déclarer.

—Mon Dieu tout cela est bien fâcheux, murmura M. Létang en se retirant; il serait si facile de vivre paisible en s'occupant chacun de ses petites affaires!

Lucien avait gravi en hâte l'escalier du perron.

Mme Dechevrelle l'avait aperçu dans la cour, elle vint au-devant de lui, on s'embrassa, ils entrèrent dans le salon.

—Eh bien ?

Et d'un regard clairvoyant, car il s'agissait de son fils, Mme Dechevrelle enveloppa Lucien; elle remarqua sur son visa-

ge un peu de pâleur, aux coins des yeux une fine crispation de fatigue ou de souci.

—Tu me reviens toujours le même, demanda-t-elle lentement sans le quitter des yeux.

—Oui, ma mère.

—Je le craignais. Viens ici que je te confesse.

Ils entrèrent dans le salon, Lucien tout nerveux, sa mère fâchée et ne cachant point qu'elle l'était; ils s'assirent et restèrent après cela un bon moment sans parler.

Enfin Lucien :

—Comme vous me l'avez demandé ma mère, j'ai réfléchi et c'est bien décidé, je ne puis vouloir d'autre femme que Mlle Feuillode.

—Mon enfant, reprit Mme Dechevrelle, très triste, tu ne sais pas où tu t'engages. Il est bien heureux que je sois là pour t'empêcher de t'égarer.

—M'égarer !

—Oui; ne prend pas ce mot dans un mauvais sens à l'égard de Mlle Feuillode, elle est digne personnellement je le sais, d'être aimée par un honnête homme, car si tu as réfléchi pendant ce mois, j'ai mieux fait, moi, que de réfléchir, je me suis enquis sérieusement.

Je sais bien ce que vous avez découvert, ce n'est pas un secret pour moi.

—Il ne s'agit point je te le répète de Mlle Feuillode personnellement.

—Il s'agit du père.

—Tu sais donc ?

—Oui, et cela ne m'a pas arrêté. En quoi Mlle Claire Feuillode est-elle diminuée, par le fait que son père a eu, il y a quinze à vingt ans, des démêlés avec la Justice.

—Il faut que tu sois bien aveuglé, bien pris, mon cher fils, pour te poser une pa-



reille question. Nous t'avons pourtant fait élever, ton père et moi, dans des sentiments qui jurent avec tes propos et ton désir. Je suis, je te l'avoue, surprise et peinée.

—Mlle Claire Feuillode aussi a été bien élevée, ma mère. Il ne faut pas lui parler longtemps pour le voir, cela rayonne sur le visage, dans les yeux surtout.

—Si elle est ainsi, reprit Mme Dechevrelle, non sans quelque vivacité, c'est que son père ne l'a pas élevée d'après ses propres principes.

—Eh, vous ne savez pas! riposta Lucien en pâissant, M. Feuillode a subi une condamnation, mais vous ignorez comment l'affaire a été menée. Moi, j'ai lu les débats, j'ai saisi, compris, je suis enfin... je suis sûr que M. Feuillode n'est point coupable; c'est sa condamnation qui est un crime! Et voilà pourtant qu'un malheur frappant cet honnête homme, doit rejaillir sur sa fille! Mais c'est inique, odieux.

—Je ne sais pas, en effet, si M. Feuillode a été simplement malheureux: il y a un jugement, une tare, et si ton père vivait il te parlerait comme je te parle, plus énergiquement même.

—Ma mère ne parlez plus ainsi. N'insistez pas.

—Mais...

—Non, je vous en prie, vous ne savez pas ce que je ressens à vous entendre, vous ne pouvez le savoir. Vous ne le saurez jamais.

Et Lucien qui s'était levé aux premiers mots de la conversation et qui depuis un moment, parlait debout, très ému, se dirigea vers la porte. Sa mère courut après lui, le ramena.

—Voyons, voyons, tu n'es plus à toi! Que me dis-tu? Apaise toi mon pauvre enfant, tu le comprends bien; je ne veux pas

te contrister, pourtant il me paraît difficile de nous accorder sur ce que tu désires. Tu n'as pas réfléchi suffisamment, c'est trop certain. Puisque tu connais si bien les affaires de M. Feuillode, tu n'ignores point qu'il est riche; veux-tu que l'on dise que cette fortune t'a tenté. A tort ou à raison on lui attribue tu sais quelle origine. Comment tu irais chercher là ta femme, toi dont la familiarité n'a rien à se reprocher!

Lucien s'était arraché du canapé où l'avait entraîné Mme Dechevrelle.

Il se tenait devant sa mère, il la regardait presque avec commisération prononcer de telles paroles dans l'honnêteté de son ignorance, et il ne pouvait lui crier: "Mais c'est notre fortune à nous qui est mal acquise, c'est à nous de baisser le front." Il avait le coeur gros de protestations et il était réduit au silence, la langue enchaînée. Mme Dechevrelle lui faisait l'effet d'une personne atteinte d'une maladie mortelle dont elle n'a pas conscience et qui pourrait mourir de saisissement si on la lui révélait tout-à-coup. C'était surtout à cause d'elle qu'il retenait son secret, pour lui conserver cette fortune et ce manteau d'honorabilité dont elle se drapait avec cette complaisance cruelle.

Il détourna les yeux sans répondre; il s'enfuit; puis à deux pas de la porte, irrité de cette ironie d'injustice, il se retourna, et d'une voix décidée.

—J'aime Mlle Feuillode, je me marierai avec elle ma mère.

Mme Dechevrelle ne crut pas d'abord que son fils allait exécuter sa résolution, mais bientôt, elle le craignit et son coeur se serra, lorsqu'elle vit Lucien rester un grand mois à Paris.

Il lui écrivait toutes les semaines, comme il en avait l'habitude, mais sans repar-

der de l'incident ou faire allusion dans ses lettres à Mlle Claire Feuillade ni au mariage.

Aussi, son humeur toujours un peu variable,—sa santé n'était point très bonne—se ressentait-elle de la conduite de son fils. Elle avait vu ses conseils mal reçus par lui.

On la voyait toujours chagrine et M. Létang s'employait en vain à ramener chez elle un peu de contentement et de sérénité.

—Mais, mon cher monsieur Létang, vous perdez toujours!

—Ce n'est pas ma faute, chère madame, mais celle du valet de trèfle; le coquin s'est trouvé dans votre jeu, au lieu d'être dans le mien.

—Il y a quelque chose, monsieur Létang, qui vous fait tourner la tête.

—Moi, chère madame!

—Enfin n'importe, j'ai gagné.

—Parfaitement.

Ces bouts de dialogue devinrent de plus en plus fréquents entre Mme Dechevrelle et son vieil ami M. Létang. Plus, il la voyait fâchée et mal contente pour la cause qu'il savait bien plus l'excellent homme, essayait d'apporter quelques petites diversions à cette peine. Cela lui coûtait en moyenne cinquante centimes par soirée; mais il aurait bien donné trois cents francs pour voir dans la maison tout le monde tranquille et heureux. Il n'avait pas à les donner, c'est au contraire lui qui les reçut.

En effet, quand il se présenta à la fin du mois de décembre pour toucher les appointements de ce mois, le régisseur lui remit une gratification.

Le bonhomme voulut refuser,

—J'ai des ordres, reprit le régisseur.

M. Létang comprit la délicatesse de Mme Dechevrelle, et il fit immédiatement

en imagination l'application de cette excellente aubaine à d'importantes améliorations mécaniques dans son atelier; elles allaient doubler le prix qu'il attachait à l'existence.

Mais comment maintenant oserait-il perdre, tous les soirs, à la partie de piquet de Mme Dechevrelle!

—M. Létang, dit-elle un soir, en laissant tomber les cartes, je suis bien attristée; Lucien me fait beaucoup de peine.

—Mais non, madame, il est impossible que Lucien vous afflige; vous vous trompez.

—Si, M. Létang, et j'ai grand'peur qu'il devienne mauvais fils.

—Vous ne le croyez pas!

—Il veut se marier.

—On pourrait observer qu'il est en âge.

—Vous ne savez pas du tout, M. Létang!

—Mme Dechevrelle, que faut-il que je fasse? Je suis prêt à lui donner les plus sages conseils. Je n'ai pas, je pense, perdu sur lui toute autorité. Il m'écouterà.

Mme Dechevrelle haussa les épaules; elle semblait dire: Mais aujourd'hui, il aime, et les conseils n'y peuvent rien; et elle fit ses confidences à M. Létang.

## VIII

Lucien entra un matin, plus animé que de coutume, chez René Dorban.

—Voici le moment de me rendre le service dont je t'ai parlé. Il faut que tu ailles trouver M. Feuillade.

—Tout à toi, mon ami; ne vois-tu personne plus en situation que moi de faire cette démarche?

—Personne.

Alors, tout d'un trait, Lucien Dechevrelle confia à son ami les résistances qu'il éprouvait du côté de sa mère, sa

conversation avec elle. Rien de plus, toutefois.

René Dorban alla trouver Feuillode dans son petit hôtel de l'avenue de Villiers; et, pendant l'absence de son ami, Lucien Dechevrelle fut véritablement dans les transes.

Il ne devait point douter cependant de l'issue de la démarche de son ami. Pourquoi Feuillode refuserait-il? Lucien était riche et d'une famille honorable, tandis que Feuillode était riche seulement.

Mais lorsque René Dorban revint, Lucien tressaillit au coup de sonnette, malgré toutes les pensées d'espoir et les raisons qu'il venait de se développer.

—Eh bien?

—Il faut que tu ailles toi-même le voir, dit René.

—Que j'aille voir moi-même M. Feuillode!

—Oui.

—Mais, a-t-il refusé!

—Non. Il a paru hésitant. Comme je parlais, il se promenait à grands pas dans le salon, les mains derrière le dos, et il semblait l'homme qui oscille entre deux résolutions. Tu auras sa fille, je l'espère et je le souhaite vivement; mais sans vouloir te décourager, il me semble que, de ce côté non plus, les choses n'iront pas de soi.

Lucien écoutait son ami.

Un soupçon, comme une lueur rapidement éteinte, vint à sa pensée.

—Quand tu as prononcé mon nom devant Feuillode, il n'a rien dit, pas marqué d'étonnement?

—Non, reprit René.

—Au fait, il ne doit pas me connaître.

—Il semblait entendre prononcer ton nom pour la première fois.

Le lendemain, Lucien Dechevrelle se rendit chez Feuillode; l'artiste était ab-

sent, mais il allait rentrer, et Lucien dut revenir.

En attendant, très nerveux, il se promena dans les environs.

Lucien, tout à coup, tressaillit.

Quelque secret espoir qui l'eut attiré dans les verdoyantes sinuosités du parc, il eut un mouvement d'émoi en voyant Claire Feuillode assise sous les arbres avec son institutrice. Il se demandait déjà le cœur tremblant, s'il l'aborderait, ou si, feignant de ne l'avoir pas vue, il se dirigerait de l'autre côté du jardin pour la perdre derrière les massifs.

Elle l'aperçut bientôt.

Il y eut un mouvement spontané de l'un vers l'autre; il s'approcha, ils se dirent quelques mots, mais jamais, par la suite, Lucien ne se souvint de ce qu'ils se dirent alors; les mots n'avaient pas de sens, les riens qu'ils échangeaient empruntaient tout leur charme au son de leur voix.

Leurs paroles de l'un à l'autre furent brèves; ce n'était presque que des formules banales, des bonjours. Mais elles donnèrent à Lucien un grand espoir; elles le relevèrent tout à coup; et quand il sortit du jardin et qu'il se présenta de nouveau chez M. Feuillode, il se sentait plus de fermeté et de courage.

Feuillode l'attendait dans le salon; à la première vue Lucien ne lui déplut pas.

Cependant, devant le visage attristé du graveur, Lucien Dechevrelle craignit de détourner les yeux. Il se sentit subitement pris d'une honte et remué profondément.

Pendant un court instant, il oublia ce qui l'amenait; les remords que lui avait légués M. Dechevrelle se ravivèrent devant cet honnête homme qui avait payé la dette et traîné depuis si longtemps dans sa vie une faute dont il était innocent et qui l'avait enrichi, lui, Lucien De-

chevreille.

Mais Lucien ne venait-il point ici précisément pour réparer autant qu'il le pouvait cette noire méprise de la justice en couvrant de son nom honorable celui que portait Mlle Feuillode.

Feuillode aborda la question sans tergiverser.

—M. René Dorban, votre ami, est venu faire une démarche auprès de moi, monsieur, mais je voulais vous voir pour couper court à toutes visées de votre part, s'il y a lieu. Quoi qu'il arrive, en effet, les négociations ne seront pas longues.

Feuillode parlait avec un accent de franchise qui frappa Lucien, mais qui ne le déconcerta pas. Il préférait ce ton à tout autre.

René, d'ailleurs, l'avait averti et Lucien Dechevreille ne se troubla point. Il répondit :

—C'est aussi mon désir, monsieur, que les choses ne languissent point, et je suis prêt à toutes les explications.

— Dites-moi d'abord, monsieur, pour quoi vous désirez ma fille ?

Cette demande eut parti naïve dans toute autre bouche que celle de Feuillode, mais il y avait dans la voix de l'artiste un frémissement singulier contenu. Cette question directe et inattendue ainsi faite, devait être embarrassante pour les soupirants peu sincères. Mais Lucien répondit sans hésiter :

—Parce que je l'aime.

Feuillode regarda le jeune homme bien en face et cette fois avec une sorte d'ironie.

—Vous n'avez pas d'autres motifs ? Cherchez bien.

Lucien se sentit mal à l'aise sous ce regard. Il y avait en effet à sa démarche un autre motif que son amour pourtant chaleureux et sincère, mais il était impos-

sible que Feuillode le connût, qu'il sût par quelle série de sentiments Lucien Dechevreille avait passé avant d'en venir à aimer Claire. La conscience tremblante de Lucien s'émut pourtant, et d'une voix qu'il essayait vainement de rendre ferme.

—Aucune autre, monsieur.

Feuillode haussa les épaules.

—Où avez-vous pu connaître ma fille assez pour la demander en mariage ?

—J'ai eu l'occasion de voir Mlle Claire Feuillode à la galerie de la rue de Sèze où vous l'avez menée vous même, puis chez Mme Decroyes, plusieurs fois, j'ai pu admirer sa grâce, sa réserve et je serais heureux, si je pouvais me faire bien venir d'elle et de vous.

—Vous l'aimez ! vous seriez heureux de vous faire bien venir. Tous me disent cela.

—Tous ?

—Sans doute, Mlle Feuillode est beaucoup demandée...

Et, péniblement, avec amertume :

—...Et peu obtenue.

Lucien Dechevreille se sentait de plus en plus à la gêne ; malgré son appréhension, en se déterminant à la démarche, il n'avait pu prévoir que le premier entretien avec Feuillode prit cette allure, il dit :

—Et c'est un bonheur qu'elle n'ait pas été obtenue, monsieur, car j'espère, moi, l'obtenir.

Feuillode rapprocha brusquement sa chaise du fauteuil de Lucien :

—Vous pouvez être étonné, monsieur, de la façon dont je reçois vos avances ; tout autre que moi, après la visite de votre ami M. Dorban, eût pris ses renseignements. J'ignore tout de vous et de votre famille ; mais, moi ! Les renseignements sont parfois bien trompeurs, le plus documentés même trahissent la réalité ; je le sais par expérience, malheureusement. J'i-

gnore donc qui vous êtes. Je l'ignoreraï peut-être toujours.

—Je le saurai, si vous n'êtes pas comme les autres. Mais vous vous méprenez en venant ici.

—Je ne me méprends pas; j'aime Mlle Feuillode, et je vous la demande.

—Mlle Feuillode, monsieur, n'aura aucune dot; et elle n'a point non plus ce que l'on appelle délicatement des espérances; mais à ma mort, on ne récoltera ici que des dettes.

—Je les payerai.

En ce moment, Lucien oubliait que la fortune qu'on lui connaissait ne lui appartenait point. Il était amoureux, et tout lui paraissait possible.

Feuillode gardait un moment le silence; il considérait Lucien Dechevrelle. Aucun de ceux qui avaient demandé la main de Mlle Feuillode n'avait sans doute parlé ainsi. Mais sans savoir combien profondément ce qu'il allait répondre atteignait Lucien, le graveur dit, avec le ton d'ironie dont s'aiguisaient la plupart de ses paroles :

Mes dettes seront donc payées, et voilà de ce côté ma mémoire en règle. C'est une maigre compensation cependant à ce qu'on lui devra.

—M. Feuillode, reprit Lucien avec émotion, justice un jour vous sera rendue.

—Jamais, monsieur, et d'ailleurs à quoi sert? Voilà quinze ans que je porte ce dur faix; la vie n'est qu'une grande promenade à travers l'injustice, et quand on l'a finie, tout le monde se repose côte à côte, les malins, les heureux, les ingrats et les mauvais comme les autres. Que me fait qu'on me croie faussaire, sur la foi d'un arrêt rendu en dépit du bon sens et de la vérité. Est-ce que j'en souffre par hasard? Est-ce que cela nuit à mes affaires, à l'établissement de ma fille? Mais

elle est plus recherchée peut-être que la fille du président qui a prononcé la condamnation, s'il n'a pour tout bien que ses appointements. C'est que l'on me croit riche. Et vous-même, monsieur...

Feuillode, qui s'était levé et qui jetait avec des gestes ses phrases amères, s'arrêta juste-en face de Lucien :

—... Vous-même, monsieur, vous ne seriez pas ici, si vous ne vous imaginiez que je vous cache la vérité sur ma fortune, pour tenter une épreuve. Vous me croyez, vous me savez riche et vous vous mourrez d'amour pour Mlle Feuillode, dont on dit couramment que la dot a été faite il y a quinze ans, par un emprunt forcé à la Banque de France. Ne suis-je pas payé pour connaître l'humanité!

La scène était douloureuse; Lucien Dechevrelle voyait devant lui palpiter et saigner la victime de son père; et, d'un mot, il pouvait rendre Feuillode à la paix de la vie; mais un sceau infrangible tenait closes les lèvres de Lucien, et il ne pouvait pas s'écrier :

—Mais non, le coupable, ce n'est pas vous; je connais le coupable, je tiens la preuve.

Lucien baissait la tête; loin de s'offenser des suppositions de Feuillode, qui le croyait amené par le désir d'un riche et équivoque mariage, il supportait ce doute insultant. Ne méritait-il pas davantage? L'homme qui était devant lui n'avait-il pas le droit de tout lui dire, sans qu'il eût à protester?

—M. Feuillode, je comprends toute l'amertume de vos paroles; j'en souffre, oh! mais plus que je ne puis le montrer! Ne me prenez pas pour un de ces partis ordinaires qui ne voient qu'une situation dans un mariage avec Mlle Feuillode. Vous ne pouvez savoir encore par quels sentiments tout à votre honneur à vous,

j'ai été poussé à l'aimer, à la vouloir pour femme. Aujourd'hui, c'est elle seul que je veux. Votre fortune m'est indifférente; je prendrai de vos mains Mlle Feuillode comme elle est; riche ou non, cela m'importe peu. Vous lui donneriez une dot que je refuserais la dot.

—Et pourquoi cela?

—Parce que je ne viens pas ici pour l'argent, mais pour la femme; je vous le prouve.

—Alors c'est mieux! Vous refusez la dot parce que vous croyez ma fortune mal acquise. Vous ajoutez foi, aussi, vous, aux bruits. Vous ne pouvez point imaginer que j'étais riche avant le malheur ou que je le suis devenu depuis par un testament, par mon travail, par des moyens, honnêtes enfin et acceptés. Non, je suis arrivé pour vous comme pour tous par la fraude et le vol, et vous refusez la dot, noblement; c'est fort bien, c'est mieux que les autres; je suis sensible à votre délicat procédé, mais pas de la façon, monsieur, que vous pourriez croire. Brisons là, je vous prie.

Et comme Lucien Dechevrelle, debout, ne paraissait point saisir qu'il devait prendre congé, Feuillode lui dit encore:

—Tant que l'injustice pèsera sur moi, sur mon nom, je ne pourrai me résoudre, monsieur. Ma fille ne se mariera que lorsqu'un honnête homme pourra l'épouser sans rougir de moi.

Et il eut un geste signifiant que l'entretien était fini.

## IX

Lucien descendit l'escalier de l'hôtel et se trouva sur le pas de la porte comme poursuivi par la déclaration de Feuillode. D'un coup son espoir était ruiné et Lucien se croisa avec Claire qui revenait du parc

Monceau; il ne la vit point, tant sa préoccupation était profonde, mais elle le remarqua.

Ils venaient d'échanger quelques mots sous les arbres et il passait près d'elle maintenant sans la regarder; Lucien lui paraissait ému violemment; elle le voyait sortir de chez elle! Mlle Lacant, l'institutrice de Claire, fut également frappée, et malgré sa discrétion, elle ne put s'empêcher de se retourner, de suivre Lucien Dechevrelle qui s'en allait d'un pas nerveux.

Claire n'était pas au courant des choses; elle ignorait que René Dorban eût fait de la part de Lucien une démarche auprès de son père; elle ne savait pas non plus que Lucien lui-même était venu pour le mariage; elle était fort surprise de le voir sortir de l'hôtel visiblement peiné.

Son cœur se serra sans qu'elle pût savoir à quelle cause attribuer son émotion. Mais elle sentait bien qu'il s'agissait d'elle et qu'elle était le motif des chagrins de Lucien Dechevrelle.

Ce n'était point la première fois qu'on la demandait en mariage. Pour les premières demandes, M. Feuillode avait beaucoup plus réfléchi que pour celle de Lucien. Nullement irrité tout d'abord par les motifs réels de ces démarches, il ne les avait pénétrés que peu à peu, et il avait dans les premiers temps, exposé à sa fille les demandes dont elle était l'objet.

Claire jusqu'ici lui avait répondu qu'elle ne voulait point encore le quitter.

Il voyait avec peine le moment où il serait obligé de se séparer d'elle pour la jeter aux bras d'un de ces faux soupirants avides.

Feuillode avait été probablement frappé par l'insistance de Lucien Dechevrelle.

Il sentait bien vaguement que celui-là

n'était pas absolument comme les autres. Pourtant sous le coup de la rancune et de l'iniquité qui l'avaient blessé, il venait de répondre à Lucien Dechevreille comme aux autres plus brutalement, peut-être qu'aux autres.

Claire, cependant, rentra à l'hôtel tout émue très intriguée, pressentant des choses graves et fâcheuses.

Son père la fit appeler.

Il était dans le grand salon; elle alla vers lui l'embrassa.

—Qu'avez-vous donc, père?

—Rien, fit-il d'abord.

Et à son tour, ayant regardé sa fille et saisissant son trouble:

—Et toi?

—Moi, rien, non plus, rien.

Ils restèrent un instant en face l'un de l'autre, sans dire un mot, tous deux confus.

—Si, dit Feuillode si, tu as quelque chose une peine un ennui, que tu me caches.

—Non je vous assure; mais, vous, bon père, je vois bien à votre air qu'on vous a fâché.

—C'est vrai, fit-il enfin.

Elle n'osa point pousser plus loin, demander la cause.

Il reprit:

—Tu n'as vu personne, tout à l'heure?

—Moi? Que voulez-vous dire? Je n'ai vu personne.

—Oui, je parle de quelqu'un que tu peux connaître; un invité de Mme De-croyes, par exemple.

—Un invité... attendez donc. Oui, en effet, comme je rentrais avec Mlle Lacant, j'ai croisé, pas loin de l'hôtel, un des habitués des soirées de Mme De-croyes. Mais je n'ai pas fait attention.

—Il sort d'ici.

—Ah!

Elle essayait de répondre négligemment, mais son cœur battait fort.

—Et tu ne sais pas son nom?

—Son nom... attendez... Il s'appelle, je crois, M. Dechevreille, il me semble l'avoir attendu appeler de ce nom-là.

—Sais-tu pourquoi il venait ici?

—Non, par exemple! Comment voulez-vous que je sache ce que M. Lucien Dechevreille, que je ne connais point, qui ne m'a jamais adressé que deux ou trois mots insignifiants, de pure politesse, soit venu vous demander? C'est un artiste, sans doute, comme il en vient tous les jours. Les connaissances ne vous manquent pas, Dieu merci!

—Rien de plus? Alors j'ai bien fait de lui répondre ce que je lui ai répondu. A revoir, mignonne.

Et il l'embrassa et la renvoya d'un geste caressant.

Mais ils furent de nouveau seuls, chacun de son côté elle et lui, ils réfléchirent.

En fait cette conversation entre le père et la fille, loin d'apaiser tout, les avait intrigués vivement tous les deux et troublés.

Le soir à table ils se retrouvèrent. Pendant le dîner il ne fit aucune allusion à l'entretien de l'après-midi, ou à la visite de M. Lucien Dechevreille.

Feuillode inquiet, lisait sur le visage de Claire, un chagrin qu'elle ne pouvait cacher, et elle voyait bien que son père avait une préoccupation.

Claire, le repas fini alla au jardin, et comme dans le jour tombant, elle se promenait seulette, sous les arbres, elle aperçut à l'autre bout de l'allée Feuillode qui ne put l'éviter. Il avait le cœur trop gros. Il sentait que son enfant n'était pas contente de lui, il s'approcha et affectueusement:

— Mignonne, viens causer. Oui, j'ai quel

que chose à te dire mais quand je me serai expliqué je suis sûr que tu seras de mon avis. J'ai bien fait je crois tantôt encore, de répondre comme j'ai répondu à M. Lucien Dechevrelle.

Elle ne disait rien.

— Toutes les fois qu'on est venu te demander en mariage et que je t'en ai parlé...

Elle ne respirait plus.

—...tu m'as loué de ma réserve, tu ne croyais pas le moment venu et c'est aussi mon opinion. Enfin, il y a des choses que tu ne peux encore savoir et qui t'éclaireront plus tard. Tu ne m'en voudras pas alors, j'en suis certain; car ton père n'a pas toujours été heureux ma fille J'ai traversé des luttes bien mauvaises. Mignonne, si tu n'étais pas là pour me consoler un peu, la vie ne me serait plus de rien. Je la quitterais si volontiers! Oh! mais, ne pleure pas ne pleure pas ainsi!

Elle s'était penchée sur la poitrine de Feuillode et elle éclatait en sanglots.

— Voilà que je fais pleurer ma fille maintenant! Voyons, console toi; sèche tes pleurs. Qu'as-tu? Mais qu'as-tu donc?

Il la ramena à la maison, il appela Mlle Lacant il la lui remit entre les mains, et affolé, désertant la maison il sortit et il se dirigea vers les grands boulevards pour voir des amis, s'étourdir.

Lucien Dechevrelle était rentré chez lui. Les paroles de Feuillode bourdonnaient encore à ses oreilles, les derniers mots, surtout:

—Ma fille ne se mariera que lorsqu'un honnête homme pourra l'épouser sans avoir à rougir de moi.

Dans un premier mouvement bien humain, il trouva cette déclaration cruelle pour Claire de la part de M. Feuillode. Il y voyait un égoïsme féroce. L'artiste enveloppait ainsi son enfant dans son mal-

heur à lui et cela paraissait odieux à Lucien, quelque supplicié que le père de Claire eût été par l'injustice et l'erreur.

En même temps Lucien s'étonnait de l'enchaînement des choses qui le mettaient lui, en face de cet homme en un pareil moment; c'était pour avoir voulu réparer autant qu'il le pouvait que d'abord il avait songé à Claire, et précisément Feuillode repoussait ce moyen de réparation.

Le soir de cette mauvaise journée Lucien alla trouver René Dorban, il lui raconta le peu de succès de sa démarche; la façon singulière dont ses avances avaient été reçues par Feuillode.

Il avait de grands besoins de confidences, mais il eut été si dur pour lui de révéler l'affreux secret, qu'il aimait mieux souffrir en silence. Il ressentait un vif besoin de mouvement; il rêvait de voyages lointains, et il ne pouvait supporter la pensée de changer de place; surtout, pour aller aux Elisiades. En ce moment, il n'aurait su comment parler à sa mère, dont les lettres l'attristaient et tout, dans ce domaine condamné à passer dans d'autres mains lui eût semblé un reproche.

Le souvenir de sa scène avec Mme Dechevrelle lui pesait encore: il ne songeait pas même sans amertume ni révolte à ce bon M. Létang, avec son visage doucement éclairé et calme comme la fin d'un beau jour.

Lucien se demandait parfois s'il ne pourrait point éviter la cruelle alternative où il se débattait. Ne serait-il pas possible de faire reviser le procès de Feuillode sans toucher à la mémoire de son père? Il s'était déjà posé cette question plusieurs fois, mais jamais avec autant de poignante netteté.

Il prenait la lettre écrite par l'homme de Londres, il la tournait et la retournait et l'étudiait.



Les termes étaient bien précis. La produire, c'était certainement sauver Feuillode, mais en même temps donner comme véritable auteur M. Dechevrelle. L'enveloppe où s'écrivait l'adresse avait en vain disparu. Mille traits désignaient le coupable à une flétrissure posthume. Lucien eut un frisson en songeant à l'imprudencé qu'il commettait en gardant cette lettre le billet.

Il était bien certain lui, de ne la jamais communiquer aux juges; mais si malgré les précautions, il la perdait, s'il mourait, presque subitement comme son père et qu'on trouvât cette accusation dans ses papiers, serait-ce point comme s'il eût lui-même dénoncé. Il déshonorerait son père par imprudence.

— Puisque, dit-il, j'ai la ferme volonté de ne jamais me servir de ces papiers, pourquoi les garder!

Alors, fièvreusement, et comme s'il eut en peur de lui-même, il les brûla.

Cette fois, Le feu acheva son oeuvre; mais quels tremblements et quelle angoisse pendant l'incinération!

Quand Lucien eut détruit cette preuve, il se sentit meilleur fils, mais plus coupable; et sa souffrance morale augmenta.

Cependant Claire ne pouvait pénétrer les motifs de l'étrange conduite de son père. Il était riche, presque célèbre: elle ne croyait avoir aucune raison pour être dédaignée ou délaissée. Pourquoi faisait-il la solitude autour d'elle?

Bientôt, Claire cessa d'aller voir ses amies, elle n'assista plus à aucune réunion, elle se cloitra pour ainsi dire dans le petit hôtel de la rue de Villiers, ne sortant guère que pour aller au Parc Monceau où elle avait un jour rencontré Lucien Dechevrelle.

— Mais enfin pourquoi me fuit-on? Demandait Claire un jour à Mlle Lacant.

dans un moment d'épanchement douloureux.

— Pourquoi mon père a-t-il écarté M. Lucien Dechevrelle comme les autres?

Claire n'avait que cette pensée qu'elle roulait toujours en son esprit; mais Mlle Lacant qui craignait perpétuellement comme Feuillode de voir la triste vérité se découvrir à Claire, donna à ces paroles l'interprétation que Feuillode leur aurait lui-même donnée, elle lui fit part de ses craintes; Feuillode ne douta plus.

— Ma fille me soupçonne! Ma fille sait peut-être... Mon Dieu!

Il résolut d'aller au devant; la confession serait pénible — si pénible que sa fille pardonnerait.

Confession! Pardon! Était-ce là des mots qui auraient dû s'appliquer à la cruelle circonstance!

Il n'y en avait pas d'autres, cependant, Feuillode espérait que sa franchise, l'énergie de sa protestation seraient comprises et qu'elle considérerait la condamnation comme ce qu'elle était réellement un malheur.

Tant que Feuillode avait pu croire la tristesse de sa fille inspirée par un vague caprice du cœur pour M. Lucien Dechevrelle, il ne s'était pas trop ému. Cela passe, songeait-il.

— Mais évidemment, aujourd'hui, ce n'est pas cela et c'est à cause de moi qu'elle se voit malheureuse!

Cette pensée chez Feuillode ne fit que grandir, et bientôt il en souffrit plus que tous les mépris qui l'avaient suivi dans sa carrière.

Il s'accusait amèrement d'avoir manqué de courage, le jour où la première fois, on était venu demander Claire en mariage; il aurait dû s'expliquer avec elle. Mais elle était si jeune encore et la confiance était si douloureuse qu'il avait reculé.

Elle lui semblait plus lourde encore aujourd'hui, cette confiance! Non certainement, sa fille ne le croirait pas coupable; mais si seulement elle doutait un instant! Feuillode remettait de jour en jour à exécuter sa résolution.

Enfin une après-midi, il appela Claire dans son cabinet.

Elle vint, lente, les yeux un peu rougis. Feuillode de son côté avait un visage las battu d'insomnie et les traits tirés.

Il ne savait par quelles paroles ouvrir l'entretien.

On est méchant parfois Claire, il y a des jaloux, des envieux qui ne peuvent voir ma fortune et mes succès sans essayer de me noircir. Si tu avais entendu par hasard, de mauvaises paroles sur ton père, il faudrait ne point me les cacher, parce que ... Enfin parle!

Elle écoutait toute surprise; le seul reproche qu'elle eût à adresser à son père était le refus à Lucien; elle en ignorait les causes; et elle ne pouvait se décider à avouer ce que l'intime pudeur de son cœur gardait depuis tant de jours avec souffrance. Mais certainement son père ne la devinait pas; de son côté elle ne comprenait point son père.

Feuillode regretta en ce moment d'avoir amené cet entretien, mais il ne pouvait plus maintenant laisser partir sa fille sans achever l'explication.

— Parle, mais parle donc!!

Alors brusquée pour la première fois par son père. Claire Feuillode couvrit son visage de ses mains et pleura.

— Ma petite Claire, ne pleure pas, surtout ne me crois pas coupable: si tu savais combien j'ai souffert...

Mais elle n'écoutait point et ne comprenait encore pas; elle tomba tout dans les bras de Feuillode et sans pouvoir se contenir plus longtemps, elle avoua la cause

de ses tristesses.

Cet aveu à peine fait, elle recula effrayée de n'avoir pu garder son secret; elle n'osait lever les yeux car elle s'imaginait trouver devant elle un regard de reproche.

Mais Feuillode au contraire souriait maintenant et il respirait comme soulagé et délivré.

— Eh quoi, c'est cela, mon enfant!

Tu as autant tardé à me le confier! tu as autant souffert quand un mot pouvait tout arranger. Tu n'as rien de plus à me reprocher? bien vrai?

Feuillode respirait, soulagé.

Son front sévère s'illuminait, Feuillode était presque joyeux; cette confiance de son enfant lui évitait la sienne; il s'était trompé sur la cause des mélancolies de Claires et il voyait avec bonheur que cette peine là, qu'il lui avait causée pouvait être guérie.

— Bien vrai? répéta-t-il. Alors tu vas m'aimer toujours.

Il se voyait en effet encore digne d'être aimé par sa fille; et se levant prestement comme un jeune homme courant où l'appelle le caprice d'un être aimé qu'il faut au plus tôt satisfaire, Feuillode prit son chapeau et sortit. Il avait l'intention d'aller trouver M. René Dorban.

Il voulait lui parler de Lucien Dechevelle, renouer ce qui avait été rompu. Feuillode ne pouvait pas plus longtemps contrister sa fille. Ses pas se ralentissaient cependant à mesure qu'il s'approchait de la maison de René Dorban.

Mais ne sentait-il pas qu'il devait un jour ou l'autre se séparer de Claire.

Aucun de ceux qui s'étaient jusqu'ici présentés pour la demander en mariage ne lui avaient fait meilleure impression que Lucien Dechevelle.

— Pourquoi alors avoir refusé celui-ci pensa Feuillode en soupirant puisqu'enfin

elle veut se marier et que M. Lucien Dechevrelle lui plait.

Il entra chez René dans les dispositions que son brusque départ de l'hôtel avait annoncé à sa fille.

## XI

René Dorban ne fut pas peu étonné de voir Feuillode. Il le fut non moins de l'entendre s'expliquer et il promit de s'entretenir — il le faisait avec plaisir — pour la mission délicate que Feuillode sollicitait de lui confier.

— Il faut se disait René Dorban que Mlle Claire Feuillode en tienne bien sincèrement pour Lucien. Faire cette démarche, et annoncer qu'il cède! cela est surprenant!

Feuillode, d'ailleurs, s'y prit avec tact. il sut concilier sa dignité avec ce singulier retour. On sentait à peine qu'il venait ici guidé par sa fille, en même temps il savait ménager son propre orgueil; il ne négligeait rien de ce qui pouvait donner à sa démarche un caractère honorable à la fois pour lui et pour M. Lucien Dechevrelle.

Feuillode, cependant, revint triste et d'un pas alourdi vers son domicile. Il n'y était point rendu que René Dorban frappait à la porte de Lucien.

Lucien n'était pas chez lui, mais on dit à René qu'à cette heure il ne devait point tarder à être de retour. René Dorban entra familièrement et attendit.

En ce moment même, Lucien désespérait; il ne pouvait rester dans la solitude de sa chambre. Il allait le plus souvent sans but dans Paris, toujours chargé de son mauvais destin et laciné par l'implacable dilemme: ou dénoncer le vrai coupable,

ou perdre à jamais Claire Feuillode.

Il s'égarait parfois loin de l'hôtel de l'avenue de Villiers comme par une réaction toute naturelle.

Il ne se rendait pas compte du but de ses promenades; d'ailleurs, et c'est ainsi que ce jour-là il se trouva longeant la Seine suivant les quais. L'animation si pittoresque et si vivante du fleuve aux rives bordées de palais ne lui disait rien.

Il allait toujours, vite, au hasard; il butta contre un marche, et se trouva devant l'escalier monumental du Palais-de-Justice.

Lucien eut un frisson et ses mains devinrent glacées.

Par quelle mystérieuse impulsion de son être se trouvait il là, au pied de ce monument où des magistrats délibéraient, jugeaient, donnaient des peines? Quels fils obscurs de son cerveau l'avaient attiré, dans l'abandon de sa songerie sombre, vers ce palais où se trouvait aussi un procureur, prêt toujours à recevoir les dénonciations importantes? Lucien Dechevrelle, en frémissait de ce mouvement inconscient put juger combien il appartenait à Claire Feuillode.

Moins que jamais, il pouvait dire à la justice qui s'était trompée: "Je sais, moi, quel est le coupable. J'ai détruit la preuve et je m'en repens. Aussi, je suis à votre disposition pour fournir tous les éléments de présomptions possibles et vous convaincre que mon père est bien un faussaire; celui que laissa échapper la justice aveugle, c'est M. Dechevrelle, mon père!"

Lucien, tournant le dos avec effroi au Palais-de-Justice, repassa le pont, tout accablé, affreusement las.

Place du Châtelet, il prit un fiacre et donna son adresse au cocher.

La solitude de sa chambre lui apparut alors par avance. Il n'allait qu'entrer et

sortir, mais pour où aller encore? Il se fuyait lui-même et ne pouvait se fuir, Le fiacre s'engagea rue Chaptal.

Avec, lenteur. Lucien Dechevrelle mit pied à terre. Il entre dans sa maison, il monte, il ouvre.

Il a un mouvement de vive surprise, René Dorban fumait une cigarette, l'air souriant, assis dans un fauteuil. Il feuilletait un album, et précisément il s'étonnait de n'y pas rencontrer un seul dessin de Feuillode.

— Mon cher Lucien je t'apporte une bonne nouvelle.

— Tu as vu Mlle Feuillode?

— Non, mais écoute; il n'est plus vrai de prétendre que la fortune vient en dormant; elle vient en se promenant. Car tu promenais — sans indiscretion — côté de l'avenue de Villiers?

— Non, non... au contraire!

— Au contraire est singulier. Je ne saisis point; au contraire.

— Voyons, que veux-tu?

— Comme tu es nerveux! Je viens te trouver de la part de Feuillode.

— De Feuillode! Ah! au sujet de...

— Mais au sujet de ton futur mariage. Nous renouons les négociations...

Lucien Dechevrelle, tout à l'heure désespéré, s'assit, et il sentait à peine sa joie, tant elle était mêlée d'étonnement. Il fit répéter à René ses derniers mots.

Lucien ne comprenait pas bien pourquoi Feuillode revenait sur sa décision; mais il faisait remonter jusqu'à Claire la cause de ce changement, et, dans sa prescience amoureuse, on sait qu'il ne se trompait pas.

Après la communication de René Dorban, Lucien semblait un tout autre homme. C'était vraiment le reconfort que son ami lui apportait. Aussi Lucien ne savait comment le remercier et il ne trouvait point

de termes pour exprimer combien il lui était reconnaissant.

— Mon cher Lucien tu ne me dois à moi ni remerciement ni gratitude, mais à Feuillode que tu iras revoir...

— Dès demain.

— Et que tu trouveras comme tu peux l'apprécier dans des dispositions nouvelles.

Le lendemain Lucien Dechevrelle alla chez Feuillode et l'entrevue fut toute différente de la première.

Lucien Dechevrelle lui plut décidément et c'est avec un regret fort adouci qu'il lui accorda l'entrée de la maison.

Mais la joie de Lucien ne devait jamais être complète, et pour ce mariage, un obstacle restait du côté de Mme Dechevrelle.

Lucien, dans sa hâte d'être heureux et craignant toujours des complications, pressa les choses; il retourna aux Elisiades peu de jours après la demande acceptée par Feuillode.

Il fut éloquent auprès de sa mère, chaleureux, emporté même. Mais il ne put vaincre la résistance morale.

Mme Dechevrelle dût bien consentir après un nouvelle scène attristante; elle ne trouvait point digne de se faire contraindre. Elle fit des dernières représentations puis céda, mais de mauvaise grâce.

Elle donna son consentement avec l'assurance que Mlle Feuillode ne serait jamais une fille pour elle; elle ne désirait pas voir cette demoiselle.

— Moi vivante, elle ne mettra pas les pieds aux Elisiades!

Tel avait été le propos, les termes mêmes, devant Mme Maréchal aigrement satisfaite, et devant le bon M Létang sincèrement navré.

Le mariage de Lucien Dechevrelle et de Claire Feuillode eût lieu avec une gran-

simplicité .

Le soir de la cérémonie les deux nouveaux époux prirent le train pour le voyage et jamais Lucien jamais Claire n'avaient goûté pareille pénitence de bonheur. Elle surtout, sentait dans tout son être s'élever une joie épanouie que disaient ses yeux profonds et que sa voix charmante ne pouvait taire.

Elle ne se souvenait plus que leur amour avait éprouvé des traverses; mais Lucien après les premiers moments d'oubli heureux y songea.

## XI.

Suivant sa promesse Mme Dechevelle n'assista point au mariage de son fils.

Quelques semaines après, un autre sujet de peine vint se joindre à l'amertume d'avoir vu passer outre par Lucien à ses projets et à ses sentiments; elle apprit qu'il avait hypothéqué les terres qui lui venaient de l'héritage d'un ami de la famille.

Lucien, par là ne menaçait aucunement les intérêts propres de sa mère, mais pourquoi agissait-il ainsi? Son mariage pensait Mme Dechevelle avait donc été plus malencontreux encore qu'elle ne pensait. Que deviendraient dans la vie ces deux jeunes gens qui semblaient débiter par des folies?

Ils voulaient sans doute mener à Paris un train luxueux au dessus de leurs moyens, nouveau sujet d'inquiétude pour la mère.

Elle sut également bientôt que son fils avait pris un emploi. Cette nouvelle était meilleure que l'autre, mais elle n'annonçait point non plus que les choses se passaient régulièrement.

Mme Dechevelle suivait ainsi de loin le jeune ménage, et tout ce qu'elle en appre-

nait par des amies de Mme Maréchal, redoublait ses appréhensions et donnait raison à son chagrin.

Les faits qui inquiétaient Mme Dechevelle étaient exacts. Après les premières semaines du mariage, Lucien avait encore porté une somme à Me Descourreaux.

Ce sacrifice lui avait pesé plus que le premier, à cause de son jeune ménage, et il était loin encore du chiffre qu'il s'était fixé après des calculs approfondis il continuerait, et en attendant il s'était procuré un emploi.

Sa chère petite femme l'aidait comme si elle connaissait le secret de son mari, elle accepterait avec joie le genre de vie le train modeste qu'il avait réglés. Ils habitaient rue de Douai, un appartement qui tout en étant fort convenable eût fait regretter le petit hôtel de l'avenue de Villiers, à toute autre qu'à la confiante Claire. Mais vivre là ou ailleurs, peu lui importait, elle ne voyait que Lucien. Feuillade venait souvent chez eux: il y dînait toutes les semaines.

Ils accueillait sa visite avec plaisir; ils auraient aussi voulu recevoir celle de Mme Dechevelle; Lucien eût été heureux de mener sa femme aux Elisiades.

Mais Mme Dechevelle ne paraissait pas près de désarmer. Elle s'attristait outre mesure et bientôt elle tomba dans une sorte de langueur à laquelle ses émotions et le souci n'étaient pas étrangers.

Tous les jours elle avait raccourci de quelques pas sa promenade quotidienne dans le Parc, et lorsque septembre avec son soleil médiocre vint luire dans les feuilles roussies des arbres, elle ne sortit plus que de loin en loin.

Il y avait aujourd'hui une si grande différence avec la vie d'autrefois! Lucien, sans doute, alors comme maintenant, habitait presque constamment Paris ce qui é-

taut naturel chez un jeune homme à qui la vie inoccupée et un peu trop paisible des Elisiades, ne pouvait convenir; Mme Dechevrelle, le voyait souvent; toutefois; il restait près d'elle, une quinzaine, un mois, deux mois dans la belle saison. Il n'avait rien à Paris qui l'attirât trop particulièrement et le retint; l'absence était aujourd'hui devenue définitive.

La maison de son fils, sa place n'était plus auprès d'elle, aux Elisiades, mais là-bas loin d'elle près de sa jeune femme.

Mme Dechevrelle pensait qu'il faut bien s'attendre à ces changements: ils sont apportés par l'âge et les nécessités de la vie, mais ils n'en étaient pas moins durs pour elle, et jamais elle ne se serait imaginée, bien qu'elle aimât profondément son fils, que son fils lui manquerait autant.

Elle regrettait aussi...

Oui, elle n'était point sans s'adresser des reproches à elle-même; son attitude à l'égard de la femme de Lucien n'avait point été ce qu'elle aurait dû être; elle le reconnaissait parfois. Si Lucien aimait Claire Feuillode avec cette persistance, il fallait bien en somme qu'elle fût digne d'être aimée.

Et toutes les raisons que son fils lui avait données à l'époque où il lui annonçait ses intentions de mariage, lui revenaient en foule avec force... A certains moments elle était prête à les goûter et à se donner tort à elle-même.

— Ah! vous avez bien raison, disait Mme Maréchal, de ne plus penser à ces enfants ingrats. Je vous approuve surtout de ne pas recevoir cette demoiselle Feuillode, fille d'un...

— C'est la femme de mon fils, mon amie.

— Il vous fait souffrir, votre fils!

— Mais, puisqu'il l'aime. Oh! il a tort; mais, que voulez-vous.

— Ah ça, ma chère amie, je ne comprends plus. Vous dites aujourd'hui le contraire d'hier.

— Ne parlons plus de cela. Je sens croire ma peine toutes les fois que j'en parle.

Une demi heure après, elle en parlait encore, et quand Mme Maréchal était partie, elle appelait M. Létang pour en parler de nouveau.

Depuis six mois que Lucien était marié, il n'avait paru qu'une seule fois aux Elisiades.

Il était venu comme par devoir; Mme Dechevrelle, dans son amertume, eût presque dit; par convenance, et la visite ne s'était guère prolongée. Non point que Lucien se fût désaffectionné, mais une plus forte affection l'appelait à Paris, vers le délicieux petit intérieur qu'il s'était fait dans la joie des premières semaines, près de Claire, adorable toujours.

Pourquoi Mme Dechevrelle ne voulait-elle point la recevoir?

Une après-midi, on vint avertir Lucien qu'un monsieur demandait à lui parler.

— Qui est-ce?

— Un monsieur, âgé, avec une valise. Il n'a pas de carte de visite... Lataut... Lutant...

— C'est le bon M. Létang!

Lucien se leva. Il était dans son cabinet, écrivant quelques lettres avant de sortir; il courut vers la porte. M. Létang était là, vénérable toujours, malgré la valise qu'il avait portée lui-même du fiacre jusqu'au premier qu'habitait Lucien. Son front fumait. Ses cheveux, tout autour du chef brusquement décoiffé, faisaient comme une auréole inachevée et lui donnaient l'air d'un de ces vieillards naïvement sculptés dans les bas reliefs, figures candides.

Lucien le débarrassa lui-même de sa valise, de son parapluie, de son chapeau un peu déprimé par un mouvement maladroit

il l'entraîna jusqu'à un fauteuil.

— Et ma mère?

— Je venais pour cela, répondit l'honnête M. Létang.

Il respira, s'épongea le front.

— Serait elle plus mal?

— Non... c'est-à-dire si... Je disais bien; non, Enfin elle n'est pas bien, sans être toutefois dans un état à causer de l'inquiétude.

— Vous m'avez fait peur!

— Je n'aurais pas attendu jusqu'au moment où l'on peut concevoir des craintes, et ma visite, qu'elle ignore, n'est pas pour vous effrayer, au contraire...

— Vous êtes toujours excellent, monsieur Létang.

— Ma soeur est encore meilleure que moi, répliqua le digne homme en souriant, et elle me pardonnera d'avoir brûlé Orléans au lieu d'aller la voir. J'avais d'ailleurs à vous parler, et sérieusement.

Lucien redevint grave tout à coup, et à une certaine gêne de son ancien précepteur. Il sentait vaguement que M. Létang ne lui parlait pas avec sa vérocité ordinaire. Une escapade, M. Létang! Cependant Lucien attendit, mais ses yeux restaient fixés sur le bonhomme qu'ils gênaient.

— Voici, reprit M. Létang, ce que je me suis proposé. Je vois une chose qui me navre, et je la vois tous les jours. Mme Dechevrelle, votre mère, aurait le plus grand désir de vous embrasser plus souvent elle ne me l'avoue pas; je n'ai reçu d'elle aucune confiance, mais je crois bien qu'elle vous verrait avec plaisir installée aux Elisiades pour quelque temps, et non pas seul...

— Je lui amènerais ma femme!

— Oui... mais attendez... Elle ne m'en a point manifesté le désir. C'est moi qui viens, de moi-même; je brûle Orléans pour

vous exprimer l'idée que j'ai conçue. Si vous faisiez quelques avances à Mme Dechevrelle, je suis sûr qu'elle vous recevrait à bras ouverts, vous et Mme Lucien Dechevrelle.

— Je le crois aussi M. Létang. Seulement vous ne savez pas mentir. C'est ma mère qui vous envoie.

— Je ne l'ai pas dit.

— Eh bien! avouez-le, je comprends bien que ma mère ne puisse faire les premières avances, vous avez imaginé ensemble un petit plan; j'en suis ravi. M. Létang, j'irai aux Elisiades dès demain, j'amènerai ma femme à ma mère, et je demanderai pardon s'il le faut à ma mère car enfin elle aurait tous les torts et moi aucun que je n'en devrais pas moins agir à son égard comme s'ils étaient tous de mon côté.

— Quel élève j'ai fait, mon Dieu! s'écria M. Létang, surpris de son oeuvre propre. Il a des mots qui partent du coeur et comme j'ai été bien deviné. On ne le trompe pas; on ne vous trompe pas, mon enfant, parce que vous avez une nature droite.

— Il faut que vous jugiez vous-même, mon cher monsieur Létang, de l'objet du litige, de la bouderie avec ma mère. Je vais vous présenter ma femme, vous ne la connaissez pas?

— Non, mais elle est charmante!

— Vous êtes des nôtres pour deux jours, c'est entendu. D'ailleurs Mme Lucien Dechevrelle ne voudra pas vous laisser partir. Vous sentez bien M. Létang que je lui ai souvent parlé de vous.

— Ce n'était vraiment pas la peine.

— Elle a le désir de vous connaître.

— Vous êtes trop bons, tous, mille fois trop bons pour moi.

Claire bientôt arriva, et quand elle passa dans le plein jour de la fenêtre avec sa

radiouse tête blonde, le père Létang ne put s'empêcher de murmurer :

— Si je n'avais pas l'âge que j'ai, ce serait mon premier amour.

Il y avait tant de candeur dans cette exclamation que Lucien et Claire rirent un peu. Au moins M. Létang ne mettait pas de fadeur dans ses compliments. Lucien poussa légèrement vers lui Claire qui tendit le front.

M. Létang l'embrassa maladroitement ; de sa vie il n'avait eu pareille aubaine.

Mme Dechevrelle, la mère de Lucien, pensa-t-il, ne pourra pas résister à tant de charme, elle aimera sa bru, c'est certain.

Et M. Létang s'imaginait déjà Claire dans le parc, passant en légère toilette d'été, animant la maison, versant un rayon de gaieté sur la tristesse du château.

Il se demandait déjà en lui-même quel objet il pourrait tourner très particulièrement pour elle, à l'effet d'un cadeau qu'elle accepterait en bon souvenir de son séjour aux Elisiades. Cet objet serait ciselé comme pas un. Ce serait le chef-d'œuvre de M. Létang !

Lucien, comme on l'a vu, s'était prêté de bonne grâce aux susceptibilités de sa mère ; et Claire, quand elle apprit le but de la commission de M. Létang, loin de ressentir quelque amertume de la façon dé tournée dont Mme Dechevrelle mère avait tenté d'agir, se sentit toute joyeuse, Claire ignorait le principal motif de l'éloignement de Mme Dechevrelle, elle croyait seulement que la mère de Lucien était piquée de ce qu'il n'eût pas préféré Mlle Maréchal. Elle se prépara à plaire là-bas.

Ils partirent le lendemain, laissant M. Létang ravi au buffet des Aubrayes, d'où il regagnerait Orléans pour s'arrêter chez sa sœur.

Lucien avait résolu ceci : loin de laisser les choses languir, il croyait qu'il valait

mieux les brusquer. Sans se faire annoncer, il arriverait avec sa femme aux Elisiades, comme s'il venait demander grâce de lui-même, sans être pressenti ni incité ; sa mère d'ailleurs l'attendait peut-être. Il lui dirait :

— Ma mère, voilà ma femme, elle veut vous connaître et elle veut que vous la connaissiez ; je ne puis résister au désir de l'amener. Chasserez-vous vos enfants !

Elle ouvrirait les bras, se disait Lucien, et dans le train, il regardait Claire un peu songeuse ; elle se laissait emmener par lui avec un entier abandon. Il sentait en ce moment qu'il le suivrait partout ; il était heureux de penser pour les épreuves futures, elle serait courageuse et aussi confiante, qu'elle se montrait toujours sans vanité, ni rancune et l'aimant bien.

Lucien n'avait pas trop présumé du changement qui s'était opéré chez sa mère.

Elle attendait.

Létang qui ne s'était jamais trouvé dans de pareilles intrigues, lui avait envoyé une dépêche d'Orléans. Aussi le cœur de Mme Dechevrelle battait il bien fort. Des fenêtres du petit salon où elle se tenait, elle pouvait voir toutes les personnes qui entraient au château.

Lorsqu'elle aperçut Lucien elle sentit en elle un grand trouble, mais ne put s'empêcher d'être charmée de l'air modeste et des bonnes façons de Claire Feuillode.

Elle ouvrit les bras, elle embrassa son fils avec des pleurs, et ne put pas s'empêcher d'embrasser aussi la jeune femme.

Claire était enchantée de cette réception que malgré ses dispositions affectueuses, elle n'avait point prévu si cordiale ; elle ne croyait pas exciter un vif contentement. Elle trouva ravissant le domaine des Elisiades. Avec sa grâce de Parisienne qui prend sa volée dans le grand air, elle ani-



mait tout le château des éclats d'une gaieté presque enfantine.

Il était triste ce grand logis depuis la mort de M. Dechevrelle, il semblait revivre en ce moment; M. Létang avec ses respectables mèches qui se dressaient sur un front luisant, traversait la cour plus souvent que de coutume pour aller contempler le bon lutin qui animait aujourd'hui les grandes pièces du château.

Mais on ne peut contenter tout le monde et les voisins; et de cet épilogue de la maladie ou plutôt de la langueur malalive de Mme Dechevrelle, Mme Maréchal fut loin d'être contente.

Quant à Berthe, sa fille, elle n'était ni jalouse ni méchante, elle avait vu Lucien se marier sans en concevoir de dépit. Elle eut bien voulu connaître la femme de son ancien petit mari, mais uniquement parce qu'on la disait gaie comme elle; Berthe n'eut pas le moyen de le savoir, car Mme Méréchal ni sa fille ne mirent le pied aux Elisiades.

Depuis le jour où Mme Dechevrelle reçut sa belle-fille, Mme Maréchal tint le château en quarantaines.

Elle ne cacha point ses sentiments amers à M. Létang un jour qu'elle le rencontra sur la route des Elisiades à Tours où il se rendait pour quelques modestes achats.

— Non pas, voyez-vous. M. Létang lui avait dit la dame toute pincée, je veux plus amener Berthe chez Mme Dechevrelle, Berthe n'aura pas de peine à se marier; elle a une dot et des avantages et cette dot ne doit rien à personne.

— Mon Dieu chère madame...

— Laissez-moi parler M. Létang. Ma fille ni moi n'iront aux Elisiades, non point parce que nous sommes piquées. Je ne connais pas de semblables sentiments. Mais parce que...

Mon Dieu se disait ce bon M. Létang

elle ne finira pas de causer!

Et pour se distraire, il pensa à toute autre chose en souriant; mais si bénévolement que Mme Maréchal se crut approuvée et continua et recommença et en ajouta:

— Aujourd'hui c'est la fille qu'ils reçoivent demain ce sera le père. Me voyez-vous face à face, là-bas, à table avec un faussaire; c'est ce qui vous arrivera à tous. Je vous plains beaucoup.

Bien entendu M. Létang garda pour lui toute cette conversation ou plutôt ce monologue de Mme Maréchal; il l'avait à peine interrompue,

Lucien était satisfait des nouvelles dispositions de sa mère; mais il ne pouvait jouir comme tout le monde au château des Elisiades d'un contentement parfait. Ce domaine qui lui plaisait tant, où sa femme était si joyeuse — ce qui le lui rendait encore plus cher — il devait le sacrifier un jour pour alimenter la secrète et pesante restitution.

En se promenant dans le parc ombreux dans les champs, dans les vignes, dans le bois, par le logis il se souvenait de cette autre promenade fiévreuse le jour où il avait découvert le crime de son père. Non rien de tout cela ne lui appartenait réellement. Et ce qui ajoutait encore à l'opprobre mystérieux qui enchainait sa conscience, c'est que de ce domaine précisément, M. Feuillode était banni comme indigne.

Il savait, bien qu'en pensât Mme Maréchal, que Feuillode ne serait jamais reçu par sa mère; sur ce point toute tentative échouerait.

### XIII

Mme Dechevrelle s'était remise. Cependant tous ces événements n'avaient point

été sans porter un coup à sa santé trop frêle ou plutôt peut-être ses dispositions maladives l'avaient rendue plus sensible aux émotions. Elle paraissait ne plus se souvenir de ses souffrances; Claire venait souvent aux Elisiades; elle y était reçue et s'y comportait en fille dévouée; le malheur qui survint et qu'on pouvait prévoir depuis quelque temps l'attrista profondément: Mme Dechevrelle en effet s'alita un jour et Claire la soigna comme elle n'eût pas soigné sa propre mère. Mais tous les remèdes furent inutiles et Mme Dechevrelle mourut.

Combien Lucien la regretta! elle n'avait jamais eu une pensée qui ne fut pour son fils. Elle avait pu se tromper un instant dans l'application du bien qu'elle lui voulait, mais on ne pouvait imputer aucune défaillance à son âme maternelle.

Elle fut pleurée aussi beaucoup par M. Létang qui ne pouvait s'imaginer qu'il allait être privé de la société de sa vieille amie.

Cette disparition allait transformer la vie de Lucien et de Claire.

Lucien Dechevrelle entra en possession de toute la fortune de ses parents, et le souci de troubler les habitudes d'existence de sa mère ne pouvait plus l'arrêter dans l'achèvement de ses projets de restitution.

Bien qu'il vécut ainsi que nous l'avons dit d'une façon relativement modeste, il regrettait souvent de ne pas en avoir fini avec son mystérieux créancier et de puiser encore un peu dans le fameux "trésor bleu" de son mauvais frère. Il souffrait de sa situation équivoque et il y songeait toujours: l'amour de sa chère femme n'en pouvait détourner sa pensée inquiète.

Maintenant il allait pouvoir entièrement liquider cet arriéré pesant.

Il n'hésita point dans ce but à mettre

en vente les Elisiades.

Ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur qu'il s'y résolut. Il le fallait; mais ce beau domaine de Touraine lui tenait au cœur de tant de façons qu'il tombait en tristesse en se décidant à ce sacrifice.

Et le sympathique M. Létang? Tout étranger qu'il fût aux événements, il devenait aussi une des victimes et la plus à plaindre peut-être de cette vente qui allait assurément surprendre beaucoup les gens du pays.

M. Létang avait innocemment vécu lui aussi — comme Mme Dechevrelle — sur le "Trésor bleu", Lucien sans doute lui continuerait sa pension: mais rien ne remplacerait le séjour aux Elisiades; et pour lui Horatius Flaccus qui fit de si beaux vers et de même Ovidius Naso demandaient à être lus sous le grand tulipier de Virginie, à l'entrée du Parc après déjeuner. Et tant d'autres douces habitudes qu'il faudrait perdre!

Un soir Feuillode était venu dîner rue de Douai, Lucien crût devoir lui annoncer sa résolution:

— Vous savez, père, dit-il, nous allons cette semaine passer quelques jours en Touraine.

Le vieil artiste ne prêta pas attention à ces paroles; ces petits voyages de ses enfants à leur belle propriété n'étaient point rares, Lucien ajouta:

— J'ai des vues; il me faut régler là-bas sur place différentes affaires.

— Quoi donc?

— C'est que... je vends le domaine.

— Vous vendez! demanda Feuillode surpris.

— Oui!

Claire ne montrait de son côté aucun étonnement, car elle voulait tout ce que son mari voulait. Aussi ne répondit-elle

par aucun signe de mécontentement ou de surprise au regard interrogateur que lui jeta son père.

— Oui, reprit Lucien, les Elisiades, sont trop loin : nous n'en pouvons jouir aussi souvent que nous le voudrions à cause de mon emploi.

— Franchement, reprit Feuillode, je ne comprends guère cet arrangement. Je n'ai jamais visité votre propriété...

Il allait ajouter : "Je n'ai jamais eu l'honneur d'y être reçu." Et en effet, il ne pouvait songer sans quelque amertume qu'on l'en avait tenu à l'écart à cause de Mme Dechevelle.

La résolution de Lucien le surprenait vraiment ; ce n'était point du reste la première fois qu'il était frappé de certaines particularités dans les façons de vivre de son gendre.

Pourquoi, se demandait toujours Feuillode, avait-il prié un emploi aussitôt marié. Est-ce que la situation de fortune de M. Lucien Dechevelle lorsqu'il lui avait accordé sa fille était bien telle qu'on l'avait pu croire ?

De cela, Feuillode n'eut pas trop voulu à Lucien : Claire avait désiré le mariage ; et un père n'a plus rien à reprendre où l'amour légitime a passé. Cependant cette vente de terres importante et d'un logis presque seigneurial le frappait beaucoup. Il tournait et retournait le fait en lui-même. Il s'ingéniait à remettre en sa mémoire les différents détails que Lucien lui avait donné sur sa fortune. Lors de la demande en mariage, et il ne trouvait rien qui put nécessiter le sacrifice du domaine patrimonial.

Il ne trouvait rien surtout dans leur train de vie qui eut mis ses enfants dans cette nécessité que Lucien masquait mal assurément en la lui présentant sous les couleurs d'un caprice.

Feuillode revint le lendemain rue de Douai, de bon matin.

— Vous allez partir pour Tours Lucien, je crois devoir vous parler avant votre départ. Voyons : qu'y a-t-il ?

Lucien tout surpris, pâlit un peu, parut embrassé.

— Rien, rien autre chose que ce que je vous ai expliqué hier à table.

— Il y a autre chose. Vous n'allez pas vous gêner avec moi.

— Je n'ai pas à me gêner avec vous en effet. Par mon mariage avec Claire, nos intérêts sont pour ainsi dire les mêmes. Cependant je ne comprends pas l'émoi où vous semblez être. Nous vendons une propriété lointaine pour en acheter une auprès de Paris.

Il y eut un moment de silence, Feuillode étudiait Lucien.

— Rien de plus ! soit mon ami et je suis bien content que rien ne vous contraigne à vous séparer des Elisiades. Claire paraissait y tenir.

— Claire, j'en suis certain n'y tient pas autant que vous le pensez.

— Je vous demande pardon, je l'ai bien remarqué, c'est pourquoi j'insiste.

Et comme Lucien se taisait maudissant au fond du cœur l'intervention de Feuillode, l'artiste s'assit, et familièrement :

— Voyons Lucien il ne faut pas faire l'enfant avec moi. Si le gentil ménage se trouve dans l'embarras, je suis là, moi le père et vous ne me ferez pas l'injure de refuser une aide qui d'ailleurs vous est dû ; ce ne sera qu'une avance sur ce qui doit vous revenir un jour. Je n'ai que vous. Si vous n'étiez pas absolument dans la situation que vous m'avez annoncé en vous mariant, je ne puis vous en garder rancune ; je ne vous pardonnerais pas au contraire de priver Claire d'un domaine où elle doit être heureuse — je la connais

bien — de jouer à la petite châtelaine, l'été venu. Elle est exquise dans ce rôle; je le sais par ouïdire; et il n'y a point autour de Paris, de villa coûteuse qui lui agréera autant. Interrogez-là bien, et vous verrez.

Et Feuillode, comme s'il était chez lui et qu'il eût encore la direction de sa fille, se leva et l'appela.

Claire n'était pas loin; elle accourut et, du premier coup d'oeil, elle vit à l'air gêné de son mari et au visage chagrin de son père qu'une contestation était sur le point de s'élever entre les deux hommes, ou tout au moins qu'une question avait surgi sur laquelle ils ne se mettaient point d'accord.

— Viens ici, petite dit Feuillode. Dis-moi franchement, mais bien franchement. Ne tourne pas ainsi les yeux du côté de Lucien... réponds-moi. Ne m'as-tu pas dit cent fois que tu trouvais adorable votre petit château de Tourraine?

— Mais interrompit Lucien, puisqu'il faut...

— Lucien a raison, bon père; nous ne pouvons pas garder une propriété tout là-bas. Il faut être raisonnable.

— Mais, petite malheureuse....

Et Claire embrassa Lucien.

— Il n'y a rien à faire, pensa Feuillode. Et il resta avec son inquiétude pour compte.

— Non, rien à faire en ce moment, reprenait-il en regagnant son hôtel: ils sont encore dans cette phase où la pensée de l'un est comme le miroir du désir de l'autre.

Il ne pouvait, semble-t-il, que se réjouir de ce bon accord et souhaiter qu'il se continuât longtemps toujours pour le bonheur de sa fille.

— Mais où la conduit-il avec cela? Et surtout pourquoi agit-il ainsi? Quelles

pertes, quelle faiblesse quelle erreur cache cette vente! Une fantaisie? C'est peu probable.

Il se promit de surveiller et, en attendant, il fit, lui aussi, le rêve d'une fantaisie qui de toute façon, ne pourrait pas déplaire à ses enfants.

## XIX

M. Létang était morose; il allait être obligé d'abandonner les Elisiades. Plus que morose, c'était le crève-cœur! Car, depuis vingt ans, il y coulait ses jours, comme on disait si bien autrefois. Et il n'y avait pas à revenir sur une chose faite: le château et le domaine étaient vendus.

Mme Maréchal, on le pense, n'avait pas perdu l'occasion.

— Eh bien! monsieur, Létang, que vous avais-je dit? Cela a-t-il bien tourné? Ils vendent. Voyez vous! Si j'avais donné Berthe à M. Lucien Dechevrelle, quelle imprudence quel malheur! Ma pauvre enfant! Je ne me serais jamais consolée! Elle se marie, vous savez. Oui, elle a trouvé un parti un peu plus solide que M. Dechevrelle.

— Tant mieux, tant mieux, répondait M. Létang.

Et avec volubilité:

— Mais vous, cher monsieur, qu'allez-vous devenir? Ils sont bien ingrats pour vous, aussi!

— Vous vous trompez, madame, ma pension m'est continuée et je suis toujours reconnaissant.

Et c'était la vérité. Cependant, pour quoi cette vente? Pourquoi cet abandon de tant de bons souvenirs. Il allait être obligé de déménager son atelier, M. Létang! Et sur le seuil il se tenait, congeant à l'ordi-

naire misère des affaires humaines que son optimisme confiant avait toujours niée. Il ne s'attendait à rien de pareil. Quelle aventure!

— Voilà donc, pensait-il, que je suis obligé de quitter les Elisiades où j'ai vieilli.

Il se rappelait le jour de son arrivée: M. Dechevrelle l'accueillant, Mme Dechevrelle, son excellente amie, avec ses parties de cartes qui auraient certainement prolongé sa vieillesse si le ciel n'en avait disposé autrement et Lucien si gentil, si éveillé avec ses yeux bien ouverts! Il songeait plein d'attendrissement que tout le monde avait été bon pour lui dans cette maison. Il se retourna.

Cette fenêtre que le soleil incendiait, c'était le cabinet de travail de M. Dechevrelle: Voilà plus loin les croisés du petit salon, où tant de cartes furent battues, pour le piquet du soir, où il excellait avec Mme Dechevrelle. Tous les deux sont morts. Adieu, adieu.

M. Létang essuya ses yeux, et sa poitrine se soulevait avec de gros soupirs.

Deux hommes sous les arbres s'avançaient vers le château. M. Létang reconnut l'un d'eux le nouveau propriétaire des Elisiades, un marchand de biens qui devait, croyait-on, revendre le domaine par lots.

Un inconnu l'accompagnait M. Létang prit du courage pour ne pas laisser voir sur son visage la douleur qu'il éprouvait. Ils se rejoignirent bientôt.

Le marchand de bien dit au déménageur.

— Qu'emportez-vous là, brave homme? Et celui qui accompagnait le marchand, ajouta:

— Ce n'est point M. Dechevrelle qui vous à prié d'emporter ses meubles du château?

— Excusez-moi, Monsieur, fit Létang, en s'adressant au marchand de bien, c'est

moi; je pars avec ce qui m'appartient. J'étais ici en qualité de précepteur, d'ancien précepteur si vous préférez; j'ai élevé M. Lucien, et puisque...

Il continua ses explications d'une voix émue, et il les aurait étendues encore s'il n'eût été interrompu.

— M. Létang je désirerais vous parler.

M. Létang leva les yeux sur l'inconnu qui accompagnait le marchand de biens et qui l'appelait par son nom! Comment ce monsieur, qu'il ne connaissait pas, le connaissait-il, lui? Il fit arrêter la charrette.

— On vous a sans doute, reprit l'étranger, parlé de M. Feuillode?

— C'est vous! Monsieur, je suis bien votre serviteur. Je voudrais que les Elisiades appartinsent encre à M. Dechevrelle; j'aurais le plaisir de vous y recevoir. Mais, hélas! c'est fini.

— Ce n'est pas fini, monsieur Létang; vous voyez que je sais votre nom, et l'élève que vous avez formé m'a parlé de vous en de tels termes que je n'ai point hésité à vous aborder. Excusez-moi. Mais je vous saurais gré de commander volte-face au déménageur et de reconstituer votre installation comme auparavant, car tout est comme auparavant.

M. Létang écoutait M. Feuillode avec surprise. Le marchand de biens, qui suivait la conversation à quelques pas de là, souriait dans sa barbe.

L'ancien précepteur le regarda comme s'il attendait de lui le mot du problème.

— Monsieur n'est plus propriétaire depuis ce matin, reprit Feuillode.

— Oh! fit l'autre, je ne l'ai jamais été bien sérieusement.

M. Létang, frappé d'une idée subite:

— Je comprends. C'est vous, monsieur Feuillode, qui avez acheté les Elisiades pour les conserver à vos enfants.

Et joyeux, il se retourna tout d'une pièce.

ce et cria au charretier :

—Retourne mon ami.

Feuillode ne put se garder de sourire; le bonhomme pivota.

—Monsieur Feuillodé, nous allons visiter le château et ses dépendances, car vous avez acheté sans voir. Moi, j'y suis depuis vingt ans, et je le connais sur le bout du doigt. Allons retourne, mon ami, retourne.

Nous allons voir le parc monsieur Feuillode, et ensemble parcourir les vignes, dont le vin est aussi friand qu'à Vouvray ou à Chédigny, car on est ici tout voisin des bons crûs; et vous l'apprécierez en entrant dans nos chais, creusées en plein roc le long du côteau. C'est dire monsieur Feuillode, qu'il n'y a rien de mieux dans tout le pays La Touraine est le jardin de la France et les Elisiades sont le jardin de la Touraine.

Le bon M. Létang n'en finissait point de s'extasier. Il pivota de nouveau pour faire face au démenageur :

— Allons, toi, que fais-tu? Retourne, mon garçon retourne.

Le chartier, gagné par cette exubérance, fit allègrement claquer son fouet.

La charrette vira à son tour plus lourdement que M. Létang, et tout le monde se dirigea vers le château. Positivement, M. Létang n'en revenait pas. Ce coup de théâtre tenait pour lui de la féerie et Feuillode goûtait par avance, en présence de cette surprise joyeuse, celle de ses enfants quand à leur tour, ils apprendraient la bonne nouvelle. Cela ne devait pas tarder.

Cependant Lucien était fort embarrassé. Il ne s'agissait pas seulement de l'application du prix de la vente; il n'en connaissait que trop la destination nécessaire; mais certains détails qui accompagnaient

l'acte lui-même le mettaient en embarras.

Que faire de tous les meubles qui encombraient certaines chambres du château. Quelques-uns dataient de ses grands-pères, d'autres étaient tout modernes et témoignaient du goût de Mme Dechevrelle qui aimait un peu le bibelot et le changement autour d'elle dans l'ameublement. Elle ne se, défaisait point des meubles anciens malgré ses achats nouveaux; il s'était produit un entassement dans certaines pièces, peu à peu; mais le château était assez vaste pour que ce surcroît ne parût pas gênant.

Fallait-il vendre aussi tout cela? Une partie au moins pouvait être sacrifiée. Il était nécessaire pourtant que Lucien fit croire qu'on en conserverait le plus possible pour meubler la nouvelle maison de campagne que l'on devait acheter auprès de Paris, suivant le projet annoncé à Feuillode.

Lucien trouverait bien des moyens dilatoires pour ne pas s'embarrasser d'une villa, les Elisiades vendues. Mais les meubles, comment les employer, et en attendant où les mettre? Lucien avait demandé un peu de temps au marchand de biens, qu'il croyait le véritable acquéreur du château, et il étudiait encore un moyen de résoudre ces difficultés sans que sa conduite autour de lui parut singulière.

En attendant il alla trouver le notaire, par l'entremise duquel il avait opéré, à plusieurs reprises déjà, des restitutions; jamais il ne lui avait encore remis une aussi forte somme. Lucien calculait qu'après la réalisation complète de la succession de sa mère, la vente de quelques autres biens, il en aurait fini, et il lui resterait de quoi vivre honorablement.

Au sortir de l'étude, où Me Descourreaux l'avait reçu avec discrétion, comme

toujours, Lucien se sentait allégé, véritablement. Cette fois, la grosse somme était versée.

Me Descourreaux tout en remplissant en conscience son devoir, et en conservant strictement les réserves professionnelles, n'avait pu se garder d'être un peu intrigué.

Cette fois, Me Descourreaux réfléchit davantage; et quand il sut que M. Lucien Dechevrelle était le gendre de Feuillode, il n'hésita pas à croire que l'artiste restituait ainsi pour arriver à obtenir sa réhabilitation. Il trouva cette conduite honorable, régulière; rien de plus. Cependant s'il avait pu comme d'autres concevoir des doutes sur le bien fondé de la condamnation de Feuillode, ses doutes aujourd'hui auraient cessé devant une restitution qui était un aveu de culpabilité.

Ainsi Lucien nuisait à Feuillode sans le vouloir; et tout ce qu'il avait tenté jusqu'ici ne faisait qu'aggraver la faute de son père et charger Feuillode; son mariage avec Claire, ses successives restitutions tout se tournait contre le malheureux.

Cette réflexion ne vint pas en ce moment à la pensée de Lucien trop occupé à chercher des prétextes pour colorer la vente des *Elisiades*, procéder à celles des meubles, dissimuler la situation à ce même Feuillode, dont les yeux paternels sans ces se ouverts sur son ménage le gênaient.

Puis une crainte, très vague d'abord, qui s'affirma bientôt pour disparaître à demi dans un haussement d'épaule s'était glissée dans la conscience de Lucien :

— Non, cela est impossible, je ne dois pas m'y arrêter. Et quoi, le nouveau propriétaire des *Elisiades* pourrait trouver fouiller les moindres coins, pour qu'un modèle, une pierre oubliée ne vint trahir mon père! Dans ces nombreux meubles, cepen-

dant... j'ai tort peut être de vendre ces meubles.

Et l'hésitation reprit Lucien et s'accrut.

— Mais songea-t-il encore, en admettant que le nouveau propriétaire du château ou l'acheteur des meubles fasse une trouvaille de ce genre, il ne comprendra pas. A moins d'être au courant comme moi hélas! qui peut s'appliquer à reconstruire cette vieille affaire? Plus de quinze ans ont passé sur cet arrêt, et il n'a aucun lien avec un procès ou un incident qui ait laissé un souvenir dans la contrée.

Feuillode, cependant, avait recommandé le secret à M. Létang; il se réservait de surprendre lui-même ses enfants en leur annonçant qu'il était devenu le propriétaire des *Elisiades*.

Il vint un soir, rue de Douai; on était en juin; l'époque des villégiatures s'ouvrait; il dit: ,

— Eh bien, où allez-vous passer la belle saison maintenant?

Lucien voulait détourner la conversation, il se rejeta sur son emploi qui ne permettait pas de longs congés; puis il prétendit avoir en vue quelque chose; un adorable cottage du côté de la Malmaison, avec des arbres centenaires comme on n'en voit de plus beaux aux environs de Paris que dans la réserve artistique de la forêt de Fontainebleau. Mais Fontainebleau c'est déjà un peu loin...

Il essayait de masquer son embarras par de légères considérations que Feuillode interrompit avec son parler brusque.

— J'ai mieux à vous offrir, si vous voulez accepter l'hospitalité chez moi.

— Chez vous?

— Oui, Pourquoi n'aurais-je pas, aussi moi, une maison de campagne?

— En effet, reprit Lucien que cela arrangeait (cela lui donnait du temps), nous pourrions, Claire... Mais au fait,

père, pourquoi ne nous avez vous point parlé de cette acquisition. Elle est récente?

— Toute récente. Eh dame, moi aussi, j'ai des caprices.

Lucien ressentit un vague malaise et il ne demanda plus d'explications. Mais Claire :

— Où cela? où avez-vous acheté, bon père?

— En Touraine.

— Le joli pays!

— Et la belle propriété! oui, mes enfants, je vous invite à venir passer l'été chez moi aux Elisiades. Je les ai achetées.

Feuillode avait prononcé ces mots en riche personnage de comédie, en prenant des temps pour produire un plus joyeux effet de surprise.

Il réussit, auprès de Claire du moins, car elle se jeta dans ses bras; et d'une voix attendrie :

— Père vous êtes toujours bon! comme vous êtes bon!

Feuillode se désenlaga vivement de son étreinte et il la regarda :

— Tu vois bien que tu y tenais Claire? Pourquoi m'as tu caché la vérité.

La jeune femme ne sut que répondre. Et tous les trois ils demeurèrent muets en face l'un de l'autre. Aucun d'eux ne trouvait un mot pour rompre un silence pesant.

Avec la promptitude nerveuse d'un esprit habitué à trembler, Lucien se demanda quel résultat pouvait avoir ce nouvel incident. Le château où les faux avaient été fabriqués passait entre les mains de Feuillode; sans doute il n'y trouverait rien après quinze ans et plus écoulés qui lui rappelât le souvenir de son affaire. Cependant, qui peut savoir! Et une horrible crainte lui serra le coeur. En vain se disait-il que ses appréhensions étaient mal

fondées. La surprise avait été si vive à l'annonce de Feuillode que Lucien ne fut pas capable de lui dissimuler son émotion.

Feuillode de son côté était douloureusement étonné de l'effet qu'il venait de produire, Il s'attendait à moins.

Quel secret couvrait donc la vente des Elisiades? Lucien paraissait frappé de stupeur et seulement parce que Feuillode avait découvert que sa fille, au fond, n'approuvait pas la vente! Assurément, il ne s'agissait pas d'une simple fantaisie, d'un capricieux changement. Lucien avait eu besoin d'argent. Et pourquoi? Feuillode regarda sa fille.

Elle aussi, après son mouvement de joie avait pâli en voyant le visage de son mari et son attitude douloureusement embarrassée; elle ne savait que penser et que croire.

## XV

Dans les circonstances Feuillode et Claire pouvaient tout imaginer excepté la réalité; Feuillode surtout qui n'avait plus cette confiance candide qu'émoussent l'observation et le soupçon cherchait, et il ne savait à quelle idée s'arrêter à l'égard de Lucien.

Oui. Lucien avait vendu sa propriété par besoin d'argent. Dépensait-il hors du ménage des sommes qui n'étaient pas en proportion avec ses ressources; il fallait bien le croire: Lucien était-il joueur? Rien jamais n'avait pu le donner à supposer à Feuillode. Tout au contraire, avait marqué jusqu'ici chez Lucien son éloignement pour les façons hasardeuses de traiter sa fortune.

Feuillode résolut de prendre ses mesures



pour le savoir.

Cela était délicat ; mais le bonheur de sa fille en dépendait, croyait-il.

Il y a à Paris des agences de renseignements qui font une lutte active pour le compte des particuliers. Mais Feuillode ne voulait point employer leur office, le procédé lui semblait vilain avec raison.

Feuillode se serait bien gardé de laisser supposer quoi que ce fut à Claire. Mais elle-même aujourd'hui était inquiète.

Tout en conservant la confiance à l'égard de son mari, elle était étonnée des inquiétudes qu'il montrait à tous moments et de ses façons d'agir mystérieuses.

Elle n'en était pas encore arrivée à ce point où une femme craint pour la paix de son avenir, mais peu à peu le bon astre des premiers jours pâlisait. Un nuage sur le cœur, un pli sur la lèvre. Elle se sentait à certains moments toute fiévreuse malgré les prévenances de son mari.

Dans ses prévenances, Lucien était aussi sincère que le premier jour, mais il paraissait parfois absent de lui-même. Elle devint quelque peu languissante et sans trop savoir jusqu'à quel point le souci qui lui venait de Lucien était cause de son malaise, elle eut le vif désir de changer d'air ; elle lui demanda d'aller passer ensemble quelques semaines aux Elisiades.

Lucien ne pouvait refuser ; mais il lui était difficile à cause de son emploi de faire une absence de plusieurs semaines. Il résolut de passer quelques jours dans son ancienne propriété et l'on convint que Feuillode y resterait un partie de la saison avec sa fille, tandis que Lucien reviendrait à Paris.

Cet arrangement semblait les satisfaire tous les trois. Lucien comptait sur l'éloignement de Feuillode pour en finir avec sa restitution. Il pourrait prendre à l'ai

se, sans être gêné les dernières mesures.

Il n'aurait point à, subir les questions, les objections, le silence, les regards de Feuillode et même aussi maintenant. L'inquiétude de sa femme qu'il remarquait.

Il pourrait vendre encore loin des yeux de son beau père ce qu'il avait besoin de réaliser pour parfaire l'acte nécessaire. Feuillode parti, Lucien se débarrasserait du dernier poids. En attendant il prit avec Claire le train pour la Touraine.

Ce petit voyage donnait un peu de gaieté à la jeune femme. L'air vif qui bat les stores mouvants des voitures filant comme l'éclair animait son délicat visage et les lèvres avivées souriaient. Elle était heureuse de s'emmener Lucien loin de Paris ; de l'avoir tout entier à elle pendant quelques bonnes journées. Elle pensait que son mari serait bien aise de revoir le domaine qu'il avait vu perdu pour lui, et elle ne se trompait point.

À l'arrivée à Tours, le bon M. Létang les attendait avec la voiture ; car ainsi que le lui avait déclaré Feuillode, tout était comme auparavant ; il n'y aurait parfois qu'un hôte de plus. Mêmes propriétaires en somme.

Ce furent à la sortie de la gare, de grandes embrassades avec M. Létang.

Quand Lucien aperçut le château, il eut un vif mouvement de joie. Il croyait ne jamais plus le revoir. Et c'était grâce à Feuillode qu'il le revoyait. Il pouvait l'en remercier d'un cœur trop sincère, et il sentait qu'il ne saurait jamais acquitter cette dette nouvelle ni l'ancienne non plus ; car l'homme qui agissait ainsi comme un père dévoué lui avait donné Claire, lui rendait la fortune et plus que cela à son insu, en portant la faute de M. Dechevelle, il maintenait le nom hors de la honte : Lucien lui devait tout.

Que lui rendait-il ?

Lucien n'osait y songer. Il maudissait le silence gardé, toutes les précautions prises. Lucien était obligé de reconnaître avec horreur que depuis la mort de son père il travaillait malgré lui sans doute et par la fatalité de sa situation à replonger plus profondément Feuillode dans la peine qu'il trainait. Seul Lucien eut pu la dissiper d'un mot.

— Ne fais donc plus ce visage, ne sois pas triste comme cela lui dit Claire.

Et elle l'embrassa.

Le premier soin de Lucien en revenant dans sa propriété fut de la parcourir comme s'il venait d'en être éloigné pendant des années. Il l'avait quitté le mois passé, mais les événements et l'idée d'une déposition allongeaient la durée du temps.

M. Létang, bavardait à ses côtés le long des massifs du parc, Lucien écoutait à peine ses explications copieuses, sur la façon dont M. Feuillode avait fait son entrée. La propriété avait beaucoup plu à M. Feuillode...

— Il paraissait content ?

— Tout à fait heureux.

Cela mit quelque baume sur la blessure secrète de Lucien.

Puis il haussa les épaules car un peu de contentement ne pouvait remplacer pour Feuillode toute une vie cruellement perdue. Il rentra au château. Et pendant que M. Létang poursuivait le cours de ses propos expansifs avec la jeune dame Dechevrelle, il se promenait dans les appartements, ouvrant toutes les portes jetant un regard sur l'aménagement de chaque pièce. Rien n'avait été dérangé ; aucun meuble touché pendant sa courte absence.

Pauvre bon Feuillode ! — Mais tout en le plaignant, en se répandant en sentiment d'intime reconnaissance, Lucien cherchait sa trace ici et là, Il le suivait pour

ainsi dire pas à pas, tirait un tiroir, levait un couvercle de coffret, inventoriait, d'un oeil aux paupières un peu frissonnantes, chaque coin.

Il n'errait point sans une sourde épouvante dans les chambres du château encombrées de vieux meubles parmi lesquels Feuillode s'était également promené. Ce rapprochement seul le faisait pâlir. Et dans ce milieu Feuillode reviendrait ! Il y passerait de longs jours, s'il voulait ! Partout il irait et viendrait ; et peut-être au moment où l'on s'y attendrait le moins, il se heurterait à quelque objet oublié par M. Dechevrelle, et alors dans son esprit éclaterait une affreuse lumière.

— Comme je suis lâche ! Je suis un lâche, pensa Lucien. Tout ici m'est un témoignage de la bonté de Feuillode ; et je redoute sa présence comme celle d'un ennemi. Voilà le prix que je lui donne de sa bienveillance pour nous.

Et pénétré de reconnaissance, irrité contre l'injustice, il songea à accomplir un acte évidemment héroïque : Aller trouver Feuillode, lui avouer tout.

Il entra dans la pièce qui servait de cabinet de travail à son père.

Il était bien sûr que dans ces cartonniers dans ce bureau ou dans ce secrétaire, il n'avait rien laissé qui pût trahir. Pourtant quel ironique et cruel tableau : se figurer Feuillode assis dans le fauteuil de M. Dechevrelle et se disant :

— Qu'il était heureux, celui qui a pu vivre ici comme un châtelain honoré du pays entier pour sa fortune bien acquise et sa probité parfaite.

Lucien Dechevrelle se rappela ses propres luttes dans cet endroit même, quand il essayait de maintenir l'apparence d'intégrité de son père et de son nom. Il n'avait pourtant bien fait que son devoir. Aujourd'hui irait-il donc compromettre tant

de soins âpres et de secrets labeurs, en livrant son propre père à Feuillode! Irrité par de longues années d'injustice, le malheureux ne se jetterait-il point sur ce nom et ce souvenir comme un affamé d'honneur, pour le déchirer!

Lucien, accablé par ces réflexions, renonça à la cruelle confiance.

On l'appela en ce moment on le cherchait, il entendit dans les couloirs, le pas affairé de M. Létang.

— Que veut-on?

C'est Mme Dechevrelle: elle vous demande. La fatigue du voyage, la chaleur l'ont indisposée. Ce n'est rien...

Lucien accourut auprès de sa femme; elle venait, en effet, d'éprouver une faiblesse, et elle était encore toute languissante; elle se jeta dans les bras de Lucien comme un enfant qui a besoin de se faire plaindre et rassurer.

M. Létang avait à peine attendu qu'on parlât du médecin. Il fit atteler en hâte et retourna à la ville lui-même pour chercher le docteur Cordier, médecin de la famille.

Quelques heures après le docteur était aux Elisiades, et il arriva, comme Claire toute remise; à l'entrée du parc, mangeait, en riant, des cerises que M. Létang détachait de l'arbre avec une vieille ombrelle.

— Voilà notre malade? s'écria le docteur Cordier. Je vois d'ici que ce n'est pas grave.

Cependant il la confessa Lucien, revenu de son alerte, complétait les explications que donnait Claire d'une voix quelque peu languissante.

La chose est très simple; fit le docteur, et il n'y a guère qu'à attendre et à souhaiter un garçon; car, d'après moi, il est bon que, dans une famille, l'ainé soit toujours un garçon.

M. Létang sut bientôt la nouvelle, et dans sa joie de voir les choses si bien s'arranger, il remerciait tout le monde: le médecin, Claire, et Lucien, son élève.

#### XIV

Feuillode se préparait, à son tour, à partir pour sa propriété des Elisiades. Mais avant le départ il fixerait ses irrésolutions il arrêta un projet. Il se disait:

— J'arrive là-bas, j'y reste quelques semaines pendant que Lucien revient à Paris. Il va sans doute profiter de notre absence. Ce serait le moment de le surveiller.

Cela coûtait beaucoup à Feuillode. Mais il craignait la ruine pour ses enfants. Il devait se décider en voyant pâlir de plus en plus sa chère fille; il notait d'un oeil inquiet un état de santé qu'il attribuait à la peine causée par la singulière conduite des affaires de son mari et ses façons irrégulières. Feuillode trouvait donc nécessaire d'agir, il crut honorable de se confier à un ami de Lucien: René Dornan.

Il alla le trouver; René tout honoré de recevoir chez lui un artiste à qui il portait une si vive estime, fut bien étonné de l'entendre lui parler de Lucien avec tristesse.

— C'est vous qui me l'avez présenté, lui dit Feuillode; je vous sais son ami sincère, peut-être pourriez-vous par un conseil avisé — sans trahir mon intervention toutefois — lui ouvrir les yeux sur ses intérêts et s'il y a lieu sur son devoir. Je ne dis point qu'il y ait failli, mais, n'auriez-vous pas à ma place quelques craintes? Je l'aime beaucoup, autant que vous-même pouvez l'aimer et plus peut-être,

car il a été choisi entre tous par mon enfant. A nous deux. M. Dorban, ne pourrions nous retenir la paix dans ce ménage. Je ne pouvais m'adresser qu'à vous. Je vais tout vous confier et vous me rendrez le service que je demande; vous serez utile à votre ami Lucien en même temps.

Et Feuillode exposa les faits que nous connaissons: La vente des Elisiades, les tristesses de Claire: il exprima fortement ses craintes sur l'emploi de tant de sommes détournées sans but apparent d'un patrimoine qui semblait des mieux établi. Est-ce le jeu, une ancienne relation?

René savait Feuillode un peu ombrageux. Après avoir essayé de dissiper ses soupçons il promit de voir Lucien dès son retour à Paris.

Feuillode partit sur ces assurances; Il comptait rester un bon mois aux Elisiades auprès de Claire et il n'était point fâché de profiter de ce séjour là-bas pour faire plus ample connaissance avec son nouveau domaine.

Il apprit en arrivant la visite du docteur Cordier et la nouvelle qui l'enchanta.

Il s'expliqua ainsi la nervosité de Claire et il vit que du moins on ne pouvait l'attribuer toute entière à quelque discord secret du ménage. Cependant Feuillode ne regretta point de s'être confié à René Dorban.

Un enfant, un petit fils a lui viendrait bientôt le réjouir, n'était-ce pas une raison de plus pour conserver avec soin la fortune de la famille. Plus que jamais on devrait y veiller.

Feuillode était depuis peu aux Elisiades quand Lucien repartit pour Paris suivant qu'il avait été convenu. Mais il ne resterait pas huit jours sans revenir voir sa chère femme. Tours est à trois heures et demie de Paris, Lucien passerait les diman-

ches aux Elisiades.

Feuillode de son côté, était heureux d'être avec sa fille, comme autrefois, seul avec elle, son protecteur de tous les moments et de nouveau véritablement son père. Il était charmé d'avoir du bien au soleil comme un bon bourgeois, lui artiste, du bien en pleine campagne, car un hôtel ne donne pas la même illusion de puissance et de stabilité que des terres autour d'un château dominant tout un pays.

Il voyait là un peu comme une revanche. Il visita le château une deuxième fois en détail:

— C'est ici qu'on hésitait à me recevoir!

Dans le cabinet de M. Dechevrelle, il s'assit sur le fauteuil. Il rêva l'illusion de s'installer dans l'honorabilité des situations que nul ne peut effleurer d'un soupçon. Mais au fond de cette satisfaction, comme Lucien l'avait bien pensé, s'épanchait un peu d'amertume.

Lorsque le dimanche suivant Lucien revint aux Elisiades, son premier regard fut pour Feuillode.

Le visage de l'artiste souriait.

— Rien! il n'avait rien trouvé!

Et intérieurement. Lucien se blâma de ses folles craintes. Elles l'avaient repris par instants pendant ces derniers huit jours qu'il venait de passer à Paris en laissant Feuillode au château. Parfois, son esprit suivant Feuillode l'avait mené jusqu'à des cachettes, où il retrouvait entassés d'équivoques trésors bleus. Mais Lucien, coupant court à ces ingrates images qui le désolaient, se demandait si une telle découverte de la part de Feuillode et sans sa participation à lui ne serait pas bien, en somme. Cette conclusion. Lucien ne l'aurait pas volontairement préparée. L'honneur de son père y pouvait sombrer mais sans qu'un reproche pût être adressé

au fils; et Feuillode, reprenait son rang. Cependant. Lucien respira en constatant que Feuillode n'avait rien découvert.

Vers la fin du repas. Claire se sentit lasse et se retira. Feuillode resta avec Lucien et d'un ton communicatif, presque gai.

— Si nous avons un garçon, Lucien, je sais bien ce que nous en ferons.

Et comme Lucien souriant, l'interrogeait du regard.

— Un artiste!

— C'est s'y prendre un peu tôt, beau-père et conjecturer de loin.

— Mais non. Je serai là, moi, pour l'aider. Dans cette carrière, les premiers pas sont les plus durs; j'aplanirai pour lui l'entrée. Suivez-moi: Il commence à quatorze, quinze ans. A cette époque, j'aurai moi... fichtre! les dictionnaires me donnent cinquante-quatre ans, mais ils ne m'ont pas bien traité au rebours de ce qui arrive généralement. Ils donnent toujours deux ans de moins; ils m'en ont à moi servi deux de plus. Cinquante-deux et quatorze font soixante six; mettons soixante-cinq pour arrondir les angles; ce n'est pas la vieillesse. Je serai son maître et son guide à l'Ecole. et pourquoi n'atteindra-t-il pas l'âge où il prendra vingt et même vingt-cinq ans! Je pourrais ainsi lui ouvrir bien des portes; il n'aura pas à lutter comme moi contre la misère ni surtout contre."

Feuillode s'assombrit et Lucien souffrait plus que jamais de l'impuissance à le soulager. En parlant ainsi de l'enfant futur de Lucien. Feuillode ne se montrait-il point aussi paternel que M. Dechevrelle l'eût été? Et Lucien se demandait s'il n'était pas vraiment plus coupable de trahir l'un, qui était honnête homme, que de ne pas dénoncer l'autre.

Non, Lucien, maintenant n'eût pas eu

la force de maudire une circonstance malheureuse qui eût fait la lumière malgré lui. Ainsi, se fut trouvé résolu son cas de conscience comme par une de ses opérations redoutables auxquelles le malade ne songe qu'en tremblant et qui le guérissent.

Lucien avait changé la conversation. On vint à parler de Dorban; les deux hommes ne tarissaient point sur ses mérites et son amabilité.

Et il regardait Lucien d'une façon significative.

— Il y a quelques jours; nous avons causé: il m'a même félicité de ma conduite; je ne sais pas pourquoi, par exemple! Il se moque toujours!

Feuillode crut remarquer que Lucien était gêné en répondant ainsi; il songea à prétexter une affaire pour retourner le lendemain à Paris et voir Dorban.

A peine y fut-il arrivé qu'il alla trouver l'ami de Lucien.

René qui n'avait pas partagé les craintes de Feuillode, lui dit en souriant:

— Mais vous possédez, mon très cher maître, la perle des gendres, et j'en réclame un pareil pour mes vieux jours.

— Vous lui avez parlé? Il s'est expliqué?

— Je lui ai parlé mieux que cela, je l'ai suivi. Oh! tout à fait par hasard, je vous prie de le croire, et simplement pour me prouver à moi-même et, vous montrer ensuite qu'on peut suivre mon ami Lucien sans indiscretion. Je le rencontre vendredi; il rêvait... Vous connaissez son allure... Il me frôle sans me voir. Rue Lafayette se trouve un cercle où autrefois nous allions jouer un peu: il passe. Rue de Chateaudun, nous connaissions jadis une amie; elle y demeure encore...

— Ah!

— Il ne s'arrête pas davantage. Notre

belle amie ne montera pas en boucles d'oreilles la perle des gendres. Mais vous ne devineriez jamais où il est entré? Chez Me Descourreaux, l'honorable notaire. Vous voyez donc qu'il n'y a rien à craindre pour le contrat Lucien est parfait. On se dit; Il va jouer, il va chez une femme; et pas du tout. Il va chez un notaire!

Feuillode sourit. Mais, en quittant Dorban il n'était pas rassuré.

— Me Descourreaux! Mais ce n'est pas le notaire qui s'est occupé de la vente des biens, ni celui qui a dressé le contrat. Pourquoi Lucien, s'il a des placements à opérer, choisit-il un notaire étranger à ses affaires?

Feuillode sourit. Mais en quittant Dorban, il n'était pas rassuré.

— Me Descourreaux! Mais ce n'est pas le notaire qui s'est occupé de la vente des biens, ni celui qui a dressé le contrat. Pourquoi, Lucien s'il a des placements à opérer, choisit-il un notaire étranger à ses affaires?

Feuillode voulait savoir où passait l'argent et son cerveau travailla. S'il s'agissait d'une dette antérieure au mariage, de quelque charge secrète, il le saurait! Il prendrait cela pour lui, charge ou dette, s'il était possible, afin que le jeune ménage, surtout sa fille, n'eussent point à en souffrir.

Après avoir bien pesé le cas et tiré ses plans, rejeté vingt fois le moyen qui s'offrait, pour le reprendre bientôt, le creuser hésiter encore, il s'affermir. Et, mettant dix mille francs dans son portefeuille, il alla trouver Me Descourreaux.

Le notaire le reçut avec une considération qui l'étonna.

Me Descourreaux était Parisien: ils causèrent d'abord: le Salon, les succès de Feuillode habilement soulignés par l'aimable notaire... Feuillode en voulait ar-

river à son affaire, cependant; et il brusqua un peu l'entretien.

— Je venais de la part de M. Dechevrele, le, mon gendre, votre client...

Me Descourreaux inclina la tête.

— ... Et je vous apporte encore une dizaine de mille francs pour ce que vous savez...

En parlant ainsi. Feuillode ne pouvait donner à sa voix une assurance entière. Il n'avait point l'habitude des stratagèmes et il se sentait mal à l'aise.

Mais Me Descourreaux croyait bien connaître la cause de ce trouble; il ne doutait point que Feuillode eut fait jusqu'ici restituer par l'entremise de son gendre; il venait aujourd'hui lui-même, la restitution étant accomplie pour affirmer d'une façon indirecte son désir de réhabilitation.

Feuillode tira ses dix mille francs.

— Pardon, fit le notaire avant de les accepter. M. Dechevrele est venu il y a quinze jours...

— Oui, interrompit Feuillode, le vendredi de l'autre semaine.

Par ce détail précis il voulait marquer que son gendre et lui étaient parfaitement d'accord; et il espérait que le notaire allait à son tour par quelque détail qu'il ne croirait pas devoir cacher, ouvrir des perspectives sur les affaires secrètes de Lucien. Le notaire laissa la somme sur son bureau.

— Il y a donc erreur? Vendredi, en venant, M. Dechevrele m'a déclaré qu'il versait le dernier paiement.

Feuillode eut un mouvement de dépit et prenant de la hardiesse:

— Il y a en effet erreur, maitre Descourreaux et je vous apporte le complément.

Feuillode au fond était fort embarrassé;

il tremblait intérieurement, prêt à tout brusquer d'ailleurs pour sortir de l'impasse où il se voyait. Mais Me Descourreaux n'insista pas; il s'agissait pensait-il d'un compte bien plus personnel à M. Feuillode qu'à M. Lucien Dechevrelle. Il prit les dix mille francs et les plaça dans son tiroir.

— Puisque maintenant c'est bien là tout le compte, reprit alors Feuillode, permettez-moi, mon cher maître de vous adresser une demande. Les artistes, sont peu ferrés en affaires... je serais heureux d'avoir un reçu spécifiant l'application de la somme. C'est pour ma garantie... Je m'explique mal, sans doute; vous voudrez bien m'excuser.

— Parfaitement, reprit Me Descourreaux. Et il s'apprêta à libeller le reçu Feuillode suivait tous ses mouvements et respirait à peine.

“Reçu de M. Feuillode, la somme de dix mille francs...”

Le notaire s'arrêta et interrogea :

— Tenez-vous vraiment à ce qui je spécifie. Je comprends l'importance de votre désir; il ne m'étonne pas. Cependant tous les versements ayant été opérés dans mon étude, je puis apporter moi-même un témoignage; et j'aurai de bons amis. M. Feuillode qui appuieront votre demande. Cette façon d'agir conviendrait mieux peut-être dans la circonstance que la production d'un simple reçu. D'ailleurs l'un n'empêche pas l'autre et je reste à votre disposition.

Feuillode ne comprenait pas intrigué et anxieux il s'était rapproché du bureau instinctivement, il suivait de l'oeil la plume du notaire qui ajoutait :

“ dix mille francs pour solde de

tous paiements restitution à la Banque de France.”

Le notaire prit le reçu, se tourna; Feuillode était tombé dans un fauteuil, horriblement pâle, la gorge étranglée, sans une parole.

## XV

Feuillode se trouva dans la rue sans savoir comment il avait quitté l'étude. Il se souvenait seulement qu'après un moment de stupeur il avait violemment protesté. “C'est faux! Je ne suis pas coupable, je n'ai rien à restituer, je n'ai donné mandat à personne... c'est une infamie!”

Dans son anertume et sa fureur, il ne songeait qu'à adresser de véhéments reproches à Lucien.

Il prit une voiture et se fit conduire rue de Douai. Mais on était au samedi soir et Lucien venait de partir pour aller passer la journée du lendemain auprès de Claire aux Elisiades.

Feuillode prit le train suivant. Il était trop blessé pour attendre le retour de Lucien.

Sur la route il réfléchissait: Voilà donc le secret que l'on me cachait!

Lucien me croit coupable, justement condamné, il restitue sur son bien à lui, pour pouvoir jouir plus tard légitimement du mien. Je suis, j'ai toujours été pour lui un faussaire. Il se ruine pour me faire cette insulte à moi qui lui ai donné Claire.

Pourvu qu'il ait été discret à l'égard de ma pauvre fille. Mon Dieu! Est-ce que Claire, elle aussi, va me croire coupable?

Non! il n'aura pas poussé jusque-là sa folie; me déshonorer aux yeux de mon enfant! aller chez ce notaire, en se cachant de moi, car il s'est caché de moi de-

puis le premier jour et quand il sait que je nie hautement il apporte un aveu. Moi avouer ! Mais, je protesterai, je le contraindrai à reprendre ces sommes, dont le versement me condamne, je le désavouerais publiquement, s'il le faut.

Au milieu de ces pensées encolérées, il ne songeait pas à ce que le procédé de Lucien pu avoir de délicat et même de chevaleresque s'il s'était appliqué à un juste cas. Lucien réparait une faute qu'il croyait certaine ; c'eût été là sans doute une preuve d'honnêteté scrupuleuse . mais Feuillode ne pouvait tenir compte de ce sentiment ; le fait que Lucien le croyait capable de commettre un faux, emportait tout ; il considérait cela comme un impardonnable outrage.

Le train à son gré, allait trop lentement. Feuillode eût voulu être déjà auprès de Lucien pour décharger son cœur àprement soulevé.

Enfin, le voilà à Tours ; il arrive aux Elisiades. Lucien était dans le salon. Claire voit entrer son père ; elle ne l'attendait pas ; elle est surprise de son allure nerveuse. Feuillode se trouve en face de Lucien qui se lève inquiet devant l'altération de ce visage, que de grandes rides coupent profondément.

— Monsieur, lui dit Feuillode, je viens de chez Me Descourreaux.

Le nom, le ton irrité de Feuillode, son entrée brusque troublèrent Lucien.

Comme depuis tant de jours il n'avait qu'une pensée, il crut que son secret douloureux était enfin pénétré et Feuillode instruit. Aussitôt les meubles de l'appartement, autour de lui tournèrent s'effacèrent...

Tant de soins, tant de cuisante peine et de pénibles dissimulations pour construire un abri à l'honneur de M. Dechevrelles étaient donc vains ! Tout croulait comme

un toit qui, d'un coup s'effondre.

Il restait muet devant Feuillode qui haletait hors de lui :

— Ah ! vous restituez mais malheureux, l'argent que vous portez chez Descourreaux est un aveu. Vous vous cachez de moi comme un larron depuis votre mariage, vous m'assassinez avec la faute que je n'ai pas commise.

Devant ces paroles dont le sens achevait de le tromper. Lucien ne doutait plus que Feuillode eût tout appris, mais en même temps qu'il se sentait impuissant à nier ou à répondre il acceptait comme un dénouement nécessaire cette explication que la fatalité imposait. Ce n'est pas lui qui dénonçait son père, la faute se découvrait malgré toutes les précautions ; il fallait subir le sort.

— Mais parlez donc ! Expliquez-vous ! Qui vous a donné l'idée d'aller rendre un argent que je ne dois pas et avouer un crime que je n'ai pas commis ?

Lucien comprit à ces mots que Feuillode ne connaissait que le fait de la restitution, et que sur le reste il se trompait. Mais Lucien à cela n'éprouva point de soulagement ; il se sentait retomber sous le joug de son secret ; et dans ce cahotement des surprises et de l'émotion il ne savait que répondre, tandis que Feuillode irrité de plus en plus :

— Que faites vous devant moi sans vous expliquer, ni bouger ? Allons ! Courez à Paris, redemandez vos dépôts au notaire. Protestez... Venez avec moi. Nous allons protester ensemble. Mais venez donc !

Et d'un mouvement nerveux il s'approcha de Lucien, lui prit le bras, l'attirant à lui par saccades, il le serrait fortement, l'entraînait de force vers la porte comme un enfant dont on exige une soumission.

Lucien se redressa, et repoussant douce-



ment, mais avec vigueur le vieil artiste qui tremblait :

— Feuillode! que faites vous?

Alors Feuillode, confus de son impuissance, se jeta dans un fauteuil, la respiration courte, la main sur la poitrine.

Il supportait depuis plus de quinze ans des humiliations perfides, il sentait autour de lui, toujours dans le coin de la lèvre qui lui parlait, dans les yeux qui le regardaient une sorte de réprobation publique. Aujourd'hui même les siens, le mari de sa fille le réprouvait. Il s'était imaginé que celui-là, au moins, croyait en lui, et plus que tout autre celui-là le désavouait et secrètement le déclarait indigne. Feuillode d'une voix que la souffrance suffoquait et qui prenait ainsi une sorte de douceur.

— Que vous-ai-je donc fait, à vous, Lucien? je vous ai donné ma fille et vous êtes ici, chez moi, comme mon fils! mon Dieu! mon Dieu!

A cette simple évocation des bienveillances de Feuillode pour lui, Lucien s'attendrit à son tour; c'était le père de Claire, son père un peu, qu'il laissait souffrir depuis si longtemps; et ne pouvant plus se contenir :

— Mais non, je ne vous crois pas coupable! Ce n'est pas votre faute à vous que j'ai voulu réparer, Feuillode... Mais, si vous saviez, vous me pardonneriez, peut-être!

Lucien baisait la voix malgré lui. Il n'osait regarder Feuillode, dont le silence accablé le pénétrait d'une pitié profonde :

— Oui, j'ai voulu relever quelqu'un de bien cher, de très proche. La fortune n'était pas à moi, j'ai dû restituer : et je vois avec horreur que j'ai augmenté le remords, de vous voir souffrir... Je ne pouvais pourtant pas dénoncer mon père!

Qu'est-ce que Lucien venait de dire?

Mais lui, emporté et n'en pouvant plus à la fin d'avoir si longtemps trainé son faix, parlait, irrésistiblement poussé, et confessait sa vie depuis trois ans.

Il avoua tout : l'affreux coup de lumière dans le cabinet de M. Dechevrelle après la mort; ses luttes et ses angoisses, ses tentatives de réparation; comment Claire elle-même était devenue le gage de ses sentiments pour Feuillode; ses terreurs et ses remords quand Feuillode avait acheté les *Elisiades*. Il n'omit rien.

Et quand il eut fini, effrayé d'avoir parlé, il recula.

Horriblement pâle. Feuillode s'était levé. Il se dirigeait vers la porte. Arrivé là, il se retourna et, d'une voix douloureuse dont il contenait les éclats :

— Adieu, monsieur. Ne croyez point que je pardonne. Nous ne nous reverrons plus qu'en justice. Vous me devez témoignage. Adieu!

Lucien ne se sentait pas la force de le conjurer ou de le retenir, ni de lui crier : "Qu'auriez-vous fait; qu'est ce que Claire, votre fille, aurait fait à ma place?" Il ne trouvait rien pour sa défense, tant les brusques mouvements de cette scène inattendue l'avaient surpris; remué par sa confession, il restait là tout étourdi, et presque sans penser.

Cependant, Feuillode se heurtait à M. Létang qui, accourait tout bouleversé :

— Venez vite, Mme Lucien Dechevrelle se trouve mal.

Lucien entendit, et en un instant, ils furent tous trois dans le vestibule, dont Claire avait eu à peine le temps de sortir pour regagner sa chambre. Toujours inquiète, tourmentée par son état, elle avait couru vers le salon au moment où son père y était entré pour parler à Lucien. Le bruit de la dispute l'avait frappée et

sans tout comprendre très émue, elle avait fui, elle défaillait.

Quand elle revint à elle, Claire vit son mari, son père affectueusement penchés sur son visage et anxieux.

—Reviens à toi, ma chère petite femme.

Elle se remit un peu, lentement au milieu des soins et des caresses; et près d'elle, les deux hommes évitaient en vain de se regarder; leurs yeux se rencontrèrent.

Claire jeta les bras autour du cou de Lucien; c'était lui qu'elle avait reconnu d'abord en revenant à elle, et ce premier mouvement n'échappa point à Feuillode.

Où allait-il donc au moment où M. Létang l'avait arrêté?

Dénoncer le père de cet homme que Claire venait d'embrasser, Déshonorer le nom que sa fille, aujourd'hui, portait!

Mais c'était fou! Et l'enfant qui naîtrait, au milieu de quelles misères de Justice serait-il donc accueilli dans la vie? Tout au moins, il fallait attendre que Claire fut remise.

Feuillode attendit.

Puis, lorsque l'enfant vint — un fils, comme on le désirait — Feuillode résolut d'attendre encore.

Le fils allait se fortifiant et Feuillode sentait qu'il pourrait attendre toujours. Mais la situation lui pesait moins qu'autrefois, car, il pouvait d'un mot, s'il voulait, se réhabiliter; il se taisait pour ne pas contrister les siens et surtout pour le

petit Jean Dechevrelle qu'il voyait déjà dans l'avenir et sur lequel il reportait tout l'espoir de cette vie heureuse, qui, à lui-même, avait manqué. Combien de souffrance des pères et des aïeux pour aboutir parfois au bonheur d'un seul!

Mais un incident survint qui vengea Feuillode de toute sa vie de misère morale.

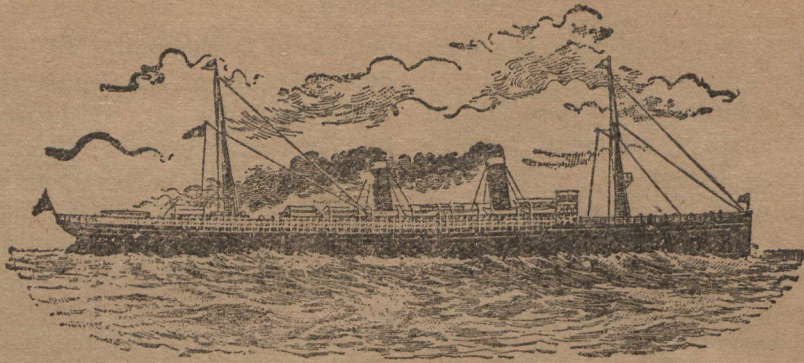
Un homme mourut à Londres, qui fit à son lit de mort des révélations. Par un sentiment de pitié, peut être, pour des amis anciens, il ne désigna point ses complices, mais il donnait les preuves évidentes de l'erreur commise à l'égard de Feuillode.

Le procès revisé sur ces données restitua le vieil artiste dans son intégrité première.

Et il fut heureux d'avoir — par un volontaire sacrifice en gardant le silence — épargné aux siens, à Lucien Dechevrelle, à sa fille, la peine qu'il avait lui-même si longtemps et si courageusement soufferte.

Quant à M. Létang, il n'avait pas un seul moment cessé d'être ravi; il comptait bien que l'enfant serait son élève un jour comme son cher Lucien. Malgré les années menaçantes, il le pousserait fort au delà du syllabaire, jusqu'à La fontaine et qui sait? Il souriait parfois, se sentait vigoureux encore: "Pourquoi pas jusqu'à Quinte-Curce, jusqu'à Virgile? M. Létang rajeunissait."

FIN



## VIEUX NAVIRES

**L**A vieillesse est une chose relative, comme bien d'autres choses au monde; et je suis sûr que beaucoup de mes jeunes lecteurs considèrent volontiers un homme de quarante ans comme un vieil homme; tandis que celui-ci estime de très bonne foi qu'en commence à être vieux quand on a quelque soixante-dix ans.

Il en est un peu de même des navires: et ce qui est vieillesse pour les uns, est "fleur de l'âge" pour les autres.

Dans les grandes compagnies de navigation, on ne laisse guère vieillir les immenses, transatlantiques qui coûtent pourtant si cher; et quand un de ces navires dépasse une vingtaine d'années, on commence de songer à le retirer du service pour lui trouver un remplaçant, c'est ce que dans le langage spécial et savant des techniciens et des financiers, on appelle procéder à un amortissement: le navire est considéré comme "mort," dans l'impossibilité de continuer sa vie active. A la vérité, cela ne signifie pas que l'on va démolir le navire qui est ainsi réformé; le plus ordinairement, le navire vieilli, relativement, sera acheté par une autre compagnie moins importante, pour un service secondaire et sera considéré comme une

nouveauté dans ce nouveau service. C'est l'histoire des voitures de maître qui deviennent voitures de place, et qui continuent, durant des années et des années, à transporter des personnes auxquelles elles offrent moins de confort et une apparence moins luxueuse.

A la vérité, ce n'est pas toujours une économie bien heureuse que de se servir de ces navires d'occasion, pas plus que de ces automobiles de seconde main dont il était question ici il y a peu de temps; sans doute ils étaient solidement construits, et on peut parfaitement confier son existence à leur coque. Mais, par contre, leurs machines sont d'un type vieilli; et, comme conséquence, elles consomment bien plus de charbon que les machines tout à fait modernes; l'on a donc fait des économies sur le prix du premier achat du navire, mais on dilapide d'autre part son argent en fumée inutile. C'est donc une simple illusion d'économie.

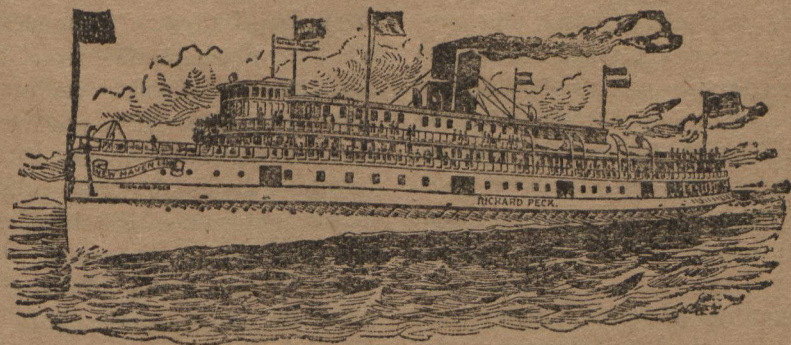
Nous disons que ces navires réformés pour les grands services sont encore pleins de résistance. Le fait est qu'on voit couramment naviguer sans danger, s'ils ont été bien entretenus, comme de juste, des bateaux autrement anciens. Récemment,

on signalait un navire de guerre américain, faisant la surveillance assez pacifique des Grands Lacs, mais ayant à lutter contre les tempêtes terribles qui se produisent sur ces mers intérieures, et qui n'ont pas moins de soixante-six ans; c'est le Michigan, qui a été construit en fer aux débuts de l'emploi de cette matière pour les coques de navires.

Il y a peu de temps, on voyait encore naviguer un bateau à roues également en fer, le Sir Charles Ogles, qui avait été construit en 1830 à Dartmouth; nous pourrions citer aussi le Swift qui faisait un service assez fatigant à plus de 71 ans!

Ce sont des navires en métal; mais les navires en bois durent bien plus longtemps. Leur coque est sans doute plus épaisse, le bois ne permet pas de construire d'immenses carènes comme les tôles et les pièces de métal; mais, par contre, ce bois n'est pas sujet aux corrosions qui rongent incessamment le métal. Et c'est ainsi qu'on voit, surtout qu'on a vu couramment

des navires en bois vivant bien plus de cent années. Cela a été le cas pour une barque de proportions assez modestes, qu'on appelait True Love, et qui fit, durant 97 années, la pêche à la baleine dans les mers arctiques à la suite de ces longs services. elle reçut une mission plus simple; elle exécuta durant 43 ans le transport des bois dans la mer Baltique. Le Betsy Cairns a eu une vie au moins aussi longue, et plus curieuse au point de vue historique. Il commença, alors qu'il était à l'eau sans doute depuis quelques années, par amener Guillaume d'Orange de Hollande en Angleterre; puis on le transforma en un yacht pour la reine Anne: il disparut dans un naufrage à l'embouchure de la Tyne après avoir porté le pavillon britannique durant près de 140 ans. Enfin, à l'heure actuelle, la flotte danoise qui relie le Danemark à l'Islande comprend une série de navires qui ont plus d'un siècle, et notamment le Marie, qui a été lancé en 1776.



# Mariages et Ceremonies Nuptiales Extraordinaires

**D**ANS de précédents numéros de la *Revue Populaire*, nous avons décrit les cérémonies du mariage dans divers pays tels qu'au Japon, en Mingrêlie, etc.

Ces coutumes peu connues ont fort intéressé nos lecteurs et quelques-uns nous ont demandé de leur faire connaître les cérémonies nuptiales en usage parmi les peuples non civilisés, estimant avec juste raison qu'elles doivent singulièrement différer des nôtres.

Ce nous est un plaisir de déférer à leur désir.



## Le Mariage par achat.

Chez les peuples non civilisés, la femme est presque exclusivement une bête de somme. Esclave de son père avant le mariage, elle devient celle de son mari après la cérémonie nuptiale. Quand elle convole en justes noces, la jeune femme est donc pour sa famille une véritable perte qui demande une compensation : c'est là l'origine de l'achat des fiancées, qui est général chez les sauvages, et qui est peut-être le seul point commun que présentent les mariages—si variés—de ces peuplades incultes.

Dans l'Uganda (Afrique centrale), pour obtenir une épouse, il faut donner quatre taureaux, une petite boîte de cartouches ou six aiguilles à coudre ; les indigènes offrent souvent aux voyageurs de leur

donner une femme en échange d'un habit, ou—ô poésie!—d'une paire de souliers. Chez les Karoks californiens, les parents ne cèdent pas leur fille pour moins d'un demi-fil (collier) de coquilles de dentales ; et encore, lorsqu'elle appartient à une famille aristocratique, est jolie et adroite à faire du pain de pland et à tresser des paniers, elle coûte parfois jusqu'à deux fils. Chez les Cafres, les classes pauvres se contentent d'un boeuf ou de deux vaches, les classes moyennes de trois à dix vaches. Les plus riches exigent vingt à trente têtes de bétail. Chez les Shastikas, en Californie, on achète une femme à son père avec des chevaux, des couvertures ou des peaux de buffle, et l'on donne jusqu'à douze de ces peaux pour une fille très attrayante. Les Indiens d'Orégon payent aussi leur femme avec des chevaux, des peaux de buffle ou des couvertures. Les Banyais "renoncent" à leur fille pour plusieurs chèvres et têtes de bétail. Dans la Colombie anglaise et à l'île Vancouver, il en coûte, pour se marier, de vingt à quarante livres sterling, sous forme de divers objets de valeur. Les Damaras sont moins difficiles : ils échangent leur fille contre une vache, et s'estiment avoir fait une bonne affaire. Chez les Navajos du Nouveau-Mexique, une jeune fille, très belle et douée de toutes les vertus, ne vaut pas moins de douze chevaux. C'est aussi en juments que se payent les fiancées chez les Patagons. On se contente

de deux peaux de daim chez les sauvages du pays de Monzoni, d'une chèvre chez les Nègres de Bondo, d'esclaves chez les Mandingues. En Tartarie, les parents vendent une fille pour quelques chevaux, boeufs, moutons ou livres de beurre; chez les Samoyèdes et les Ostiacks, on la vend pour un certain nombre de rennes. Chez les indiens Kisans, deux paniers de riz constituent la compensation donnée aux parents de la fille. Chez les Mishmis, un homme riche donne pour une femme vingt mithuns (espèce de boeufs), mais un homme pauvre peut avoir une femme pour un porc. A Timorlant, on ne peut acheter une femme sans la payer comptant avec des défenses d'éléphant. Aux îles Carolines, l'homme fait au père de la fille qu'il épouse un cadeau, consistant en fruits, en poissons et autres choses semblables. A Samon, le prix de la mariée comprend des canots, des cochons, et toute marchandise étrangère pouvant tomber entre les mains des indigènes, et, chez les Fidjiens, le prix accoutumé est une dent de baleine.

cadeaux sont aussi obligatoires que, chez nous, la bague des fiançailles.

Quand le fiancé est trop pauvre, il achète sa femme à crédit; dans ce cas, l'épouse et ses enfants ne quittent le toit paternel que lorsque le prix a été versé intégralement. Cela se passe, par exemple, à Unyoro (Afrique centrale), où les enfants nés pendant la dette appartiennent à la famille de la femme; si le père veut les racheter, il peut le faire avec des vaches.

Bien souvent aussi le fiancé, pour payer sa femme, se place chez ses beaux-parents, qu'il dédommage ainsi par les services qu'il leur rend. Cette pratique est très répandue en Amérique, en Afrique, en Asie et dans l'archipel Indien, même chez des races grossières telles que les Fuégiens et les Bushmen.

D'autres fois enfin, le candidat à la main d'une jeune fille échange ses soeurs, ou ses propres filles s'il a déjà été marié.

Cela se voit, par exemple, à Sumatra.

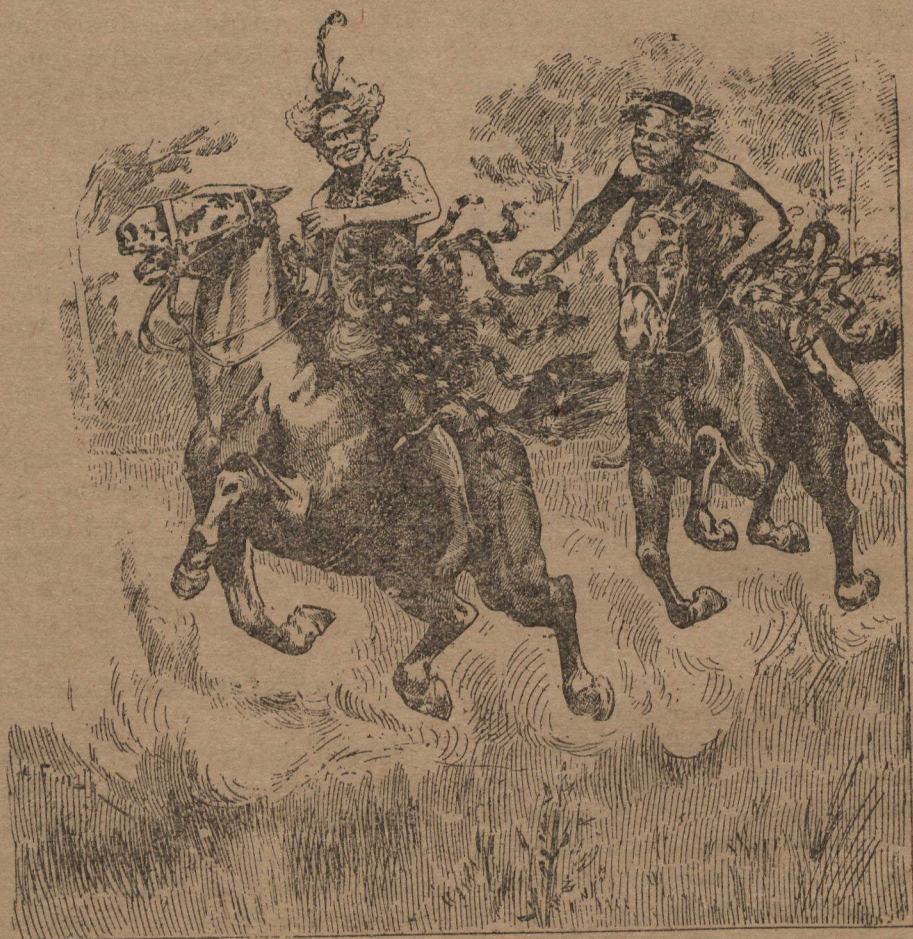
### Le Mariage par enlèvement

Dans plusieurs peuplades, l'achat original a dégénéré en un simple cadeau. Ainsi, chez les Padams, le jeune homme, pour amadouer les parents, leur offre des souris des champs et des écureuils, et les Aïnos qui, comme ces derniers, considèrent comme une honte de trafiquer pour de l'argent du bonheur de leurs enfants, acceptent du fiancé, du saki, (boisson obtenue par la fermentation alcoolique du riz), du tabac et du poisson. C'est sous la même forme de cadeau que subsiste l'achat chez les peuples devenus à demi civilisés: ainsi a lieu la chose chez les Chinois où le cadeau aux parents fait partie du contrat de mariage; au Japon, où les

Le mariage par enlèvement, très exceptionnel, chez nous, est en quelque sorte habituel dans quantité de peuplades sauvages. Chaque clan vit en guerre avec les clans voisins et le fiancé qui irait y demander une épouse se verrait repousser avec pertes et fracas. D'autre part, le jeune homme ne peut guère se marier dans sa propre tribu, où tout le monde a témoigné une répugnance marquée — et justifiée amplement — pour les mariages consanguins. Le seul moyen est d'enlever de force les filles des clans voisins, et c'est ce que l'on fait. En Australie, notamment, un jeune homme qui veut se

marier réunit quelques amis et ils vont enlever une jeune fille d'une peuplade ennemie, sans lui demander au préalable son avis: si même elle se défend trop, le Roméo n'hésite pas à étourdir sa Juliette d'un coup de massue sur la tête,

quent leurs voisins pour les voler et leur prendre des femmes. Les Indiens Macas de l'Equateur achètent quelquefois leurs épouses, mais plus souvent se les procurent par rapt. Ainsi agissent aussi les Caraïbes et certaines peuplades brésilien-



A la poursuite de la fiancée (chez les Cafres)

pour l'emporter sans difficulté.

Il n'est pas rare, non plus, de voir un clan entier se soulever et attaquer une peuplade voisine pour lui enlever en bloc toutes les jeunes filles en âge de mariage. De même les Bonaks de Californie atta-

nes.

Autrefois le mariage par enlèvement était certainement beaucoup plus répandu qu'aujourd'hui; sur notre sol même, chez l'homme des temps primitifs, l'homme des cavernes, le fait avait lieu fré-

quemment.

La preuve en est chez beaucoup d'autres peuples civilisés ou non et où l'enlèvement de la fiancée subsiste sous forme symbolique dans la cérémonie du mariage.

Chez les Indiens Mosquitoes, quand la noce est fixée et les cadeaux payés, le marié saisit la mariée et l'enlève, suivie de ses parents, qui font semblant d'essayer de la délivrer. Les Araucaniens (sud du Chili) considèrent l'enlèvement de la mariée avec une violence feinte comme un préliminaire essentiel des noces. Les Uaupès, leurs voisins, "n'ont pas de cérémonie particulière à leurs mariages, si ce n'est qu'on enlève toujours la fille par force, ou que, du moins, on en fait semblant, même quand ses parents et elle sont parties consentantes au mariage".

Chez les Arabes, les Tartares et d'autres peuples de l'Asie centrale, comme aussi dans la Russie d'Europe, des traces de capture se retrouvent dans la cérémonie du mariage, tandis que les Tangutans, les Samoyèdes, les Votyacks, etc., ont encore la coutume de voler leurs épouses ou d'enlever celle qu'ils aiment lorsqu'ils n'ont pas la somme fixée pour l'achat. Chez les Lapons, les Esthoniens (bords du golfe de Finlande), les Finnois, le mariage par capture avait lieu autrefois et on en a trouvé, dans les temps modernes, quelques réminiscences dans la cérémonie du mariage en quelques parties de la Finlande. De même chez les Cafres où le mariage par capture n'existe plus guère qu'à l'état symbolique.

La même coutume existait chez les peuples de la race aryenne. Selon les lois de Manou, une des huit formes légales de la

cérémonie du mariage était le rite du Rakshasa, c'est-à-dire "l'enlèvement par la force d'une jeune fille qui crie et pleure, ses parents ayant été tués ou blessés en la défendant et leur maison dévastée". Ce rite était autorisé par une tradition sacrée chez les Kshatriys.

Selon Denys d'Halicarnasse, le mariage par capture a été une coutume de l'ancienne Grèce, et Plutarque nous apprend qu'il a été conservé à Sparte comme un symbole important dans la cérémonie du mariage. De nos jours même, selon Sakellarios, il arrive qu'on se procure de la sorte des épouses en Grèce. Chez les Romains, la mariée se réfugiait aux genoux de sa mère et était emmenée de force par le marié et ses amis. A l'âge historique, ceci n'était qu'une cérémonie; mais, à une époque plus reculée, la capture semble avoir été une réalité: "Les premiers Romains, d'après leurs traditions héroïques, ont été obligés de recourir à la surprise et à la force pour enlever leurs premières femmes." Les anciens Teutons enlevaient fréquemment des femmes pour épouses.

Chez les Welches, le matin du mariage, le marié, accompagné par ses amis à cheval, enlevait sa femme. Les Slaves des temps anciens pratiquaient le mariage par enlèvement, et dans les cérémonies nuptiales des Russes et d'autres nations slaves, des réminiscences de cette coutume survivent encore.

### Cérémonies Nuptiales.

Autant de peuplades, autant de cérémonies nuptiales un volume ne suffirait pas à les énumérer. Contentons-nous d'en citer quelques-unes au hasard.





Certaines se rapprochent assez de ce qui se passe chez nous, par exemple l'aubade que, tel un galant troubadour ou un langoureux mandoliniste espagnol, le fiancé donne à sa "promise dans l'île de Formose. D'autres s'en éloignent beaucoup au contraire, ainsi cet usage de certains Peaux-Rouges et d'après lequel il n'y a pas de bon repas de fiançailles sans que le futur époux jette à la figure de sa fiancée une poignée d'os.



Chez les Kalmouks, la cérémonie nuptiale est assez intéressante.

Après avoir réglé les comptes, on s'adresse aux "geulungs" (prêtres) pour fixer le jour de la cérémonie. Ceux-ci consultent les livres astrologiques et indiquent la date qui dépend, disent-ils, de l'année dans laquelle les fiancés sont nés, de certaines coïncidences de noms, de chiffres, etc; mais, en réalité, la fixation de cette date n'est influencée que par le montant des cadeaux qu'on leur offre à cette occasion. Souvent ils indiquent une époque trop éloignée, en ajournant le mariage à deux ou trois ans. Naturellement, les parents sont mécontents de cette décision; ils multiplient les présents, et la date se trouve avancée en raison de l'importance du cadeau. Le jour fixé pour le mariage, la fiancée part à cheval vers le campement de son futur, le visage voilé; elle est accompagnée d'une suite nombreuse de parents et d'amies. A l'arrivée, elle entre dans la tente qu'elle a apportée comme dot, tandis que le promis reste dans une autre hutte où, ordinairement, il boit avec ses amis. Le prêtre, après avoir récité des prières et béni la hutte nouvel-

le, va dehors et commence la cérémonie devant les futurs, qui se trouvent à genoux sur un tapis de feutre blanc. Il dit des prières, demande aux promis s'ils se réunissent de leur gré, exhorte le mari à la bienveillance envers sa femme, et cette dernière à l'obéissance à son mari, puis leur donne un gigot d'agneau, que l'homme doit tenir par le manche et la femme par la partie charnue. C'est alors qu'interviennent deux jeunes garçons d'honneur, qui forcent les conjoints à baisser la tête jusqu'à terre en disant: "Adorez le soleil, adorez le gigot, adorez le beurre!" Plusieurs garçons et filles, qui se trouvent tout près, prennent alors les toques du mari et de la femme et les jettent dans la hutte, puis se précipitent pour les rapporter; celui des deux époux dont la toque est rapportée la première est considéré comme le plus heureux. Pendant le repas copieux qui suit cette cérémonie, les femmes essayent d'attirer la jeune mariée dans leur cercle et les filles la défendent; il s'ensuit une bataille souvent très vive, qui se termine toujours au profit des femmes. Une fois parmi ces dernières, la mariée arrange ses cheveux en deux tresses (signe de femme mariée) et termine le repas de noces. Quelquefois, après la cérémonie, la nouvelle épouse attache des rubans multicolores sur la baguette avec laquelle on remue le lait et sur le collier du chien de la maison. Comme dans certaines tribus du Thibet oriental, la jeune mariée doit éviter de rencontrer son beau-père; elle ne peut revoir ses parents avant quelques mois ou même un an. Lorsque, après cet intervalle, elle revient à la maison paternelle, elle doit s'agenouiller à la porte pendant que les parents la reçoivent de l'intérieur, et c'est à la porte que se font les embrassements. Les cérémonies d'usage terminées, les pa-

rents sortent et peuvent s'entretenir avec leur fille.

Chez les Congolais, lorsque le futur a versé le prix de son épouse, on la conduit dans une case isolée et on l'enduit de divers onguents. Pendant ce temps s'accomplissent, au dehors, une série d'opérations magiques, qui ont pour but d'attirer sur elle tout le bonheur possible. Au bout de quelques jours, on va la chercher et on la revêt de tous les ornements que la famille possède... on a dû emprunter pour faire bonne figure. Une fois ornée, la fiancée se montre enfin en public et toutes ses amies viennent déposer des cadeaux à ses pieds. Enfin, on l'emmène à la demeure de son mari ou plutôt dans une case spéciale, car chaque femme a une demeure particulière. Entre temps ont lieu des festins et des libations qui se prolongent même pendant plusieurs jours de suite.

Le mariage n'est pas toujours considéré comme une réjouissance, au moins en apparence.

Ainsi, chez les Mordivires, qui habitent de petits îlots sur les bords du Volga, on a la coutume de fiancer les enfants dès l'âge le plus tendre. Lorsqu'ils sont arrivés à l'état adulte, le mariage est célébré à l'église et, au retour, la mariée ne doit faire que geindre et se lamenter; quelques-unes prennent si sérieusement la chose, qu'elles s'égratignent entièrement le visage, couvert d'une espèce de voile en toile brodée. Le lendemain du mariage, le plus âgé de la famille porte cérémonieusement aux époux du pain sur lequel il a placé une petite pièce de monnaie et une agrafe comme celle dont les femmes se servent pour fermer leur robe. Il pèse trois fois le pain sur la tête de la jeune femme, en prononçant des mots consacrés dont le

dernier servira de surnom à l'épouse.

Le mariage n'est pas non plus bien gai chez les Danakils, peuplade qui occupe un territoire limité à l'ouest par les montagnes de l'Ethiopie, au nord et à l'est, par le détroit de Bab-el-Mandeb.

Ce mariage n'est qu'une acquisition de la femme par le mari; celui-ci donne en échange à son futur beau-père des chèvres ou des chameaux. Les affaires d'intérêt conclues, on construit une hutte, dans laquelle se place la fiancée, puis on va chercher le futur mari. Il ne porte pas d'armes, mais il tient à la main un fouet. Tous les représentants du sexe fort des deux familles se rangent autour de la hutte et égorgent les animaux destinés au festin; la première victime abattue doit être une chèvre blanche. Pendant qu'elle saigne encore, on la place toute pantelante au seuil de la cabane et le mari doit marcher par dessus pour aller trouver sa femme. A ce moment, toute la bande se met à hurler et à frapper sur la hutte avec des bâtons. Au tapage répondent les cris de la malheureuse créature battue par son seigneur et maître. Puis ceux du dehors prennent la victime blanche et la jettent au-dessus de la hutte.

Les épreuves des fiancées, chez les Ouabembas du Nyassaland sont fort curieuses.

Toute jeune fille doit, avant d'entrer en ménage, faire une retraite d'un mois. Elle consiste, pour la fiancée, à accomplir sous l'oeil et la direction d'une matrone chargée de sa formation une série d'épreuves toujours bizarres et souvent fort compliquées. Et tout cela dans le but, disent les Noirs, de la mater, afin que, dans la suite, elle soit d'un caractère docile, serviable et, autant que possible, toujours

affable envers son mari.

Pour atteindre ce résultat, la fiancée est séparée de ses compagnes et enfermée dans une hutte d'où elle ne pourra sortir que voilée et conduite par la personne chargée de sa surveillance. Les danses et les jeux publics lui sont interdits. La fontaine, rendez-vous habituel des femmes de tout âge et de toute condition, qui s'y livrent si volontiers à d'interminables commérages, ne lui est plus accessible. Elle ne fera plus partie des cercles qui se forment, chaque jour, autour des maîtres bavards. Ses repas même lui seront servis à part et seront pris en silence. En un mot, elle est condamnée à mener une existence de recluse, et, pour qui connaît la vie indépendante des femmes noires, ce long isolement doit paraître fort pénible. Cependant, comme elle n'a jamais vu faire autrement, la jeune fille s'y soumet sans trop de répugnance, car ainsi le veut la coutume, et la coutume impose sa tyrannie chez les enfants de la nature comme chez les détenus de la civilisation.

La monotonie de cette vie d'ermite est cependant rompue par l'exécution d'un programme déterminé dont tous les points doivent être strictement observés.

Le premier de ces exercices est la course aux obstacles, pour l'exécution de laquelle la hutte est transformée en manège. Sa forme ronde se prête du reste admirablement à cet usage. Sur la piste où la recluse est appelée à courir, quatre obstacles sont dressés. Elle doit les franchir tantôt en sautant par dessus, tantôt en passant par dessous, sans jamais toucher à la barre transversale mobile que soutiennent deux bois fourchus. Si, aux premiers tours, la jeune fille n'est pas encore assez habile pour les franchir selon les règles, on lui pardonne son insuccès; mais, lorsque le temps fixé pour que l'exercice

touche à sa fin, si la fiancée est aussi peu dégourdie et aussi maladroite qu'aux premiers jours, il est d'usage de recourir aux moyens violents pour la rendre plus habile. Lorsqu'elle arrive en présence de l'obstacle, on l'aide, au moment opportun, en lui appliquant un bon coup de fouet. Tout se passe donc comme au steeple-chase.

Si, dès le début, la fiancée subit avantageusement cette épreuve, on procède immédiatement au second exercice. Celui-ci consiste à passer à travers un cercle garni de pointes acérées et d'épines aiguës mêlées à des dards de porc-épic. Elle commence par y passer la tête avec précaution, recommence plusieurs fois la manœuvre et finit par saluer de la tête les assistants qui se tiennent sur le seuil de la hutte. Si elle réussit à faire passer le cercle de la tête aux pieds sans se faire d'égratignures, elle est chaleureusement félicitée. Si, au contraire, elle s'y frotte et s'y pique, la matrone qui préside aux manœuvres lui tire les oreilles et la fait recommencer.

Un troisième exercice consiste à danser avec une cruche pleine d'eau que retient sur la tête un coussinet de feuilles vertes. Au dehors, un tambour résonne et indique le mouvement de la danse. A l'intérieur, la recluse en suit la cadence en battant des mains et en frappant des pieds. Tout doucement, elle se met en mouvement, accélère peu à peu son allure, pour arriver enfin au comble de l'art et faire plusieurs fois le tour de la hutte, toujours en tournant sur elle-même. Si la cruche, perdant l'équilibre, vient à tomber et à se briser, ce qui arrive presque toujours, la fiancée se met à genoux, demande pardon de sa maladresse et présente ses épaules à la directrice qui lui donne une friction de bois vert.



Repas de fiançailles chez les Peaux-Rouges: le fiancé jette une poignée d'os à sa future femme.

Le dernier exercice, capable de donner la chair de poule aux plus insensibles, est peut-être plus pénible encore à cause des idées qu'il évoque. Pour clôturer sa retraite, on fait asseoir la fiancée sur un escabeau placé devant la porte de la case. Elle reçoit alors une poule qu'elle doit, à force d'habileté, plumer sans lui ôter la vie et sans lui faire pousser aucun cri. Et, tandis que les plumes s'envolent au vent, la matrone explique à la jeune fille le symbolisme de cette épreuve. "Tu dois t'attendre, lui dit-elle, à être plumée toi-même comme tu plumes cette poule et, comme elle, apprends à ne pas troubler la paix du village par d'inutiles gémisséments." Ici, le "protocole" veut que la fiancée verse des larmes, et, certes, il y a bien de quoi, car la perspective d'un pareil avenir n'est pas gaie et l'horizon qu'on lui fait entrevoir est loin d'être rose.

Le jour des noces, la belle-mère donne au prétendant une baguette avec laquelle il frappe quatre fois les épaules de la jeune fille. Et, pour s'assurer qu'elle est bien dressée, quatre fois aussi il lui marche sur les orteils et quatre fois il lui arrache une mèche de cheveux au sommet de la tête.

Si cette femme supporte tout cela sans se plaindre, elle est mûre pour le mariage.

Chez les Bengais (du sud du Zambèze) c'est la femme qui commande dans le ménage. Dès le début de son mariage, le mari reconnaît cet usage en venant habiter chez sa femme et non en l'emmenant chez lui. Il doit de plus rendre une foule de services à sa belle-mère et notamment l'approvisionner de bois. Il lui est interdit de s'asseoir devant elle et, si le besoin l'oblige à se reposer, il doit s'accroupir

de façon à cacher ses talons: c'est une grave offense que de montrer ses pieds à sa belle-mère. Aucun Nègre de ces tribus ne fait quelque chose sans aller en demander la permission à sa femme; c'est elle le maître absolu.

Les femmes sont très jalouses de prouver leur vertu et, dans ce but, lorsqu'elles sont accusées d'un méfait quelconque, réclament l'épreuve du "mouavi" dans laquelle elles ont une foi absolue.

Cette épreuve se pratique de la manière suivante: quand un homme s'imagine que l'une ou l'autre de ses femmes lui a jeté un sort, il envoie chercher un docteur dont la spécialité est de préparer une infusion de "goho"; toutes les femmes du prétendu ensorcelé vont dans les champs, où elles ne prennent rien jusqu'au moment où le docteur a fini de préparer son breuvage. L'opération terminée, chacune des épouses, la main tendue vers le ciel, boit la dose voulue de cette drogue tant soit peu vénéneuse; celui qui la vomit est considérée comme innocente, et revient chez elle tuer un coq, dont elle fait hommage à ses bons génies pour les remercier de leur protection; mais la malheureuse que la drogue a purgée est déclarée coupable et brûlée vive sur-le-champ.

D'une manière très générale, chez les sauvages, la femme est considérée comme un être tout à fait secondaire, auquel le mari se contente de donner les gros ouvrages et de faire porter les bagages quand il se déplace. Il est bien rare que l'un et l'autre se manifestent un respect mutuel.

La condition sociale de la femme chez les Toubous (sud du Sahara) est assez curieuse en ce que l'épouse montre une grande retenue vis-à-vis de son mari. "Elle ne prend jamais ses repas en sa présen-

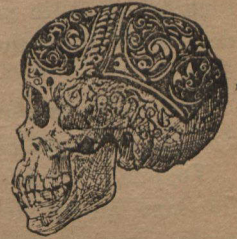
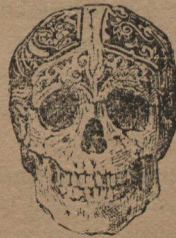
ce et ne mange non plus jamais avec lui ; elle ne lui parle qu'en détournant le visage et il lui répugne de le nommer devant d'autres personnes. Aussi le nom de l'homme marié finit-il peu à peu par se perdre et est remplacé par une périphrase. Les parents mêmes de la femme semblent avoir conscience de la situation extrêmement délicate qui leur est faite en présence de l'époux. Pour les beau-père et belle-mère, de même que pour les beaux-frères et belles-soeurs, celui-ci devient un individu qu'il faut s'abstenir soigneusement de désigner sous son propre nom, à moins de nécessité absolue. Se trouve-t-il dans une réunion d'hommes, et son beau-père vient-il à paraître ? il se lève aussitôt et s'éloigne ; est-ce son beau-frère qui survient, et celui-ci l'aperçoit-il ? le mari ne bouge pas, mais l'autre passe son chemin. En revanche, il ne s'assied pas dans une société où se trouve son beau-frère ; mais relevant son pagne, il passe outre. S'il a des enfants et qu'on ait besoin de le désigner, on use de cette circonlocution : "le père de tel ou tel fils" ou "le père de telle ou telle fille".

La femme légitime, dans le Tibesti, a une plus grande initiative qu'on ne pourrait le croire. C'est elle qui se charge de la case, des bestiaux, des achats et des ventes, des déménagements, etc., et elle imite les allures des hommes au point de... chiquer toute la journée.

Il est rare qu'un mariage s'accomplisse sans que les parents ou les amis fassent des cadeaux de noces. Ce sont tantôt des bijoux, tantôt des victuailles. Certains sont bizarres, comme on va le voir par ce qui se passe chez les Dayaks, habitants de Bornéo.

"Parfois un guerrier seul se met à l'œuvre derrière un buisson, pour trancher la

tête à n'importe quel passant. Ce sont surtout les jeunes gens qui se livrent à cet exercice, car un homme n'oserait pas demander une fille en mariage s'il n'avait à lui offrir une tête coupée de sa main ; aussi lorsqu'il n'a pas tué d'ennemi s'embusque-t-il pour couper la tête à l'homme, à la femme ou même à l'enfant qui passera. Il est rare, néanmoins, qu'il s'attaque aux femmes ou aux enfants, car pour réussir auprès de sa belle, il doit lui pré-



De face.

De profil.

Un singulier cadeau de nocé. Crâne de Négrito-Papou, de l'intérieur de Bornéo, sculpté par les Dayaks.

senter la tête coupée par lui encore saignante. Elle s'en saisit, entre dans l'eau, y plonge le trophée et se lave avec l'eau ensanglantée qui en découle. Une tête qui ne proviendrait pas d'un homme adulte n'aurait pas beaucoup de valeur. Une fois en possession d'une tête humaine, le Dayak la prépare. Parfois il se contente de vider le cerveau par le trou occipital et de dessécher la pièce en la soumettant à l'action du feu qui la carbonise en partie ; mais le plus fréquemment, la préparation n'est pas aussi simple, le crâne est ciselé, poli, décoré d'ornements d'étain. Souvent les motifs de l'ornementation sont traités avec un véritable art, témoin la pièce que représentent nos gravures.

Tout de même, je préfère les gerbes du candide lilas blanc et les corbeilles de délicates orchidées...

# HISTOIRE DU NOUVEL AN

## Une recherche difficile

Deux heures.

Guy de la Blague revient chez lui dans une voiture de cercle, encombrée de cartons ficelés et de paquets fragiles achetés dans tous les grands magasins en vue du jour de l'an.

Il examine la rédaction des cartes qu'il joindra à chaque envoi.

Voyons, pour la duchesse, la jardinière de Saxe, pleine de fleurs, avec une formule discrète..., avec ses respectueuses symp... sympath... simpaties... Ah ça! comment s'écrit sympathie? J'ai failli être bachelier dans le temps, mais il y a si longtemps! et je n'ai pas de dictionnaire chez moi... Ah! que je suis bête; voilà la Bibliothèque, ils doivent avoir un dictionnaire, là.—Cocher, à la Bibliothèque!

(Le cocher regarde de la Blague avec un oeil rond, puis le voyant sérieux, s'arrête devant le monument. Guy descend, entre dans la cour et pénètre dans une antichambre où s'ouvre une porte vitrée derrière laquelle, comme en une immense salle de collège, s'absorbent, les poings aux oreilles d'innombrables lecteurs.)

Guy.—Ah! voilà mon affaire!

Guy se précipite.

Une voix, (sortant brusquement d'un vestiaire dissimulé dans un coin de l'antichambre, l'arrête sévèrement).

Monsieur, eh! monsieur! votre canne.

Guy, (stupéfait).—Comment! il y a des ouvreuses?—Mais je ressors tout de suite. Je veux seulement voir un mot

dans le dictionnaire...

L'Ouvreuse.—Ça ne fait rien, c'est le règlement.

Guy.—Ah! Enfin! (il donne sa canne) Ne me la perdez pas surtout: aux Nouveautés, il y a une ouvreuse qui m'a perdu déjà onze parapluies.

L'Ouvreuse, (toujours très sévère).—Ça vous apprendra à aller dans les théâtres!

Guy.—Bon! voilà que je l'ai froissée! —Allons, vite, ce dictionnaire! (Il se précipite dans la salle d'étude; un garde l'arrête.) Votre carte?

Guy.—Ma carte! Pardon, ça n'est pas une visite au directeur que je vais faire...

Le Garde, (sévère).—Votre carte d'entrée...

Guy.—Comment! il faut une carte d'entrée... Voyons, je veux seulement voir un mot dans le dictionnaire...

Le Garde.—C'est le règlement! Prenez le couloir à droite, la galerie à gauche, le corridor, et là voyez l'administration.

Guy, (marchant).—L'administration... l'administration... Je ne la connais pas, moi... Si j'avais su qu'il fallait tant d'histoires pour voir un mot dans le dictionnaire... Ah! voilà: Administration.

(Guy entre timidement. L'administration, qui est un tout jeune homme, écrit, assise devant un bureau chargé de papiers, Guy le salue, et l'administration lui rend fort aimablement sa politesse.)

Guy.—Pardon, monsieur, il paraît qu'il

faut une carte pour entrer à la Bibliothèque...

L'Administration.—Oui, monsieur...

Guy.—Pourrais-je en avoir une?

L'Administration.—Rien de plus facile, monsieur.—Vous allez adresser une demande par écrit, à laquelle vous joindrez vos titres universitaires, un certificat de vaccin, et un mémoire sur l'objet de vos recherches; on fera une enquête, et d'ici quinze jours...

Guy, (épouvanté).—Quinze jours! Mais, monsieur, je veux tout simplement voir un mot dans le dictionnaire.

L'Administration.—Ah! s'il s'agit d'un



—Ah! il y a des ouvreuses!...

simple renseignement, je vais vous donner une carte,—mais valable pour la séance seulement! Voici, monsieur.

(Guy se confond en remerciements et salue l'Administration, qui le reconduit le sourire sur les lèvres. Il revient à la salle d'étude en ne se perdant que trois fois et entre en exhibant fièrement la carte qu'on vient de lui octroyer et que le gardien lui reprend aussitôt, mais en lui donnant en échange une feuille blanche que Guy prend pour un prospectus et qu'il met dans sa poche.)

Guy.—Je voudrais voir un mot... Voulez-vous me donner le dictionnaire?

Le Gardien.—Adressez-vous en face, au bout de la salle.

Guy.—Au bout de la salle? Bien.

(Guy traverse la salle immense en marchant sur la pointe des pieds pour ne point troubler les lecteurs silencieux; de-ci, de-là, des gens graves et laids le regardent avec des lunettes furieuses, parce que ses bottines craquent. Il arrive tout rouge d'émotion au bout de la salle et se trouve en face d'un comptoir derrière lequel un vieux monsieur, coiffé d'une toque noire, trône, en train de coqueter avec une lectrice de cinquante ans qui minaude et fait la gamine.)

Guy, (timidement).—Pardon, monsieur, je voudrais voir un mot dans le dictionnaire.

Le Vieux Monsieur, (interrompant son marivaudage d'un air agacé).—Où est votre fiche?

Guy.—Ma...

Le Vieux Monsieur, (irrité).—Fiche...

Guy.—Qu'est-ce que c'est que ça?

Le Vieux Monsieur.—Le gardien a dû vous donner une fiche, à l'entrée?

Guy, (fouillant dans ses poches).—Ah! oui, j'y suis... le prospectus!... Pourvu que je ne l'aie pas jeté... Non... le voilà...

Le Vieux Monsieur, (éloignant Guy du geste).—Eh bien, remplissez-le!...

(Guy, docile, prend une plume et, suivant les indications du papier, inscrit son nom et son adresse, tandis que le vieux monsieur recoquette avec la vieille habitude et cite de l'indou.)

Guy, (interrompant la conversation).—Voilà... Maintenant je voudrais voir un mot dans le...

Le Vieux Monsieur, (après avoir regardé la fiche).—Et votre numéro?

Guy, (étonné).—Comment, mon numéro! je ne l'ai pas mis? C'est 52.



mettez alors!—52.

Guy.—C'est, 52, rue des Abrutis.

Le Vieux Monsieur.—Quoi, rue comment? Ça n'est pas votre numéro de rue que je vous demande... c'est votre numéro de place.

Guy, (idiot).—Mon numéro de place?... Quelle place?

Le Vieux Monsieur.—Votre place, voyons!... Où êtes-vous?

Guy.—Eh bien, ici.

Le Vieux Monsieur, (criant).—Où êtes-vous assis?

Guy.—Oh! Nulle part!

Le Vieux Monsieur.—Alors, prenez une place! (A la vieille habituée, qui sourit de pitié.) Que c'est agaçant, mon Dieu, ces gens qui ne savent pas.

(Guy se dirige vers une place, mais au moment où il va s'asseoir, un voisin lui fait remarquer qu'elle est occupée et marquée par un livre en l'absence du titulaire. Guy s'excuse, va plus loin et la même scène se renouvelle neuf fois. Enfin il trouve une place inoccupée—sur une bouche de chaleur. Il en prend le numéro, y dépose son chapeau et revient apporter au vieux monsieur grincheux du comptoir sa feuille enfin remplie.)

Le Vieux Monsieur, (après un coup d'œil à la feuille).—Et ce que vous voulez! Vous ne mettez pas le volume que vous voulez?

Guy.—Mais je vous l'ai dit tout à l'heure. Je veux voir un mot dans un dictionnaire...

Le Vieux Monsieur, (criant).—Quel dictionnaire?

Guy, (haussant la voix aussi).—Je n'en sais rien!

Le Vieux Monsieur, (s'étranglant).—Nom d'une virgule! Ça n'est pas à moi à le savoir, peut-être!... Que c'est agaçant, mon Dieu, que c'est donc agaçant! Pour-

quoi laisse-t-on entrer ici des gens qui ne savent pas!

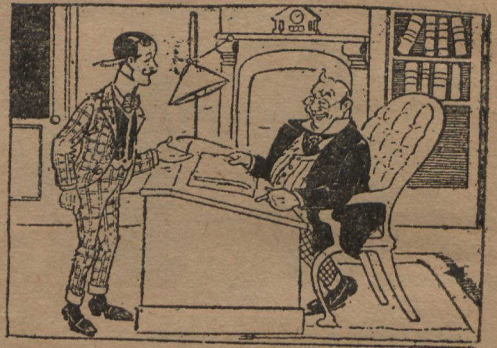
Guy, (trépignant).—Ah! nom d'un chien, si j'avais su... j'aurais appris l'orthographe... ç'aurait été plus court! Voulez-vous me donner un dictionnaire, oui ou non?

Le Vieux Monsieur.—Mais demandez-m'en un!

Guy, (les bras coupés par l'ahurissement).—Ah bien! ça, c'est fort! Qu'est-ce que je fais depuis une heure? Vous m'ennuyez parbleu!

Guy.—Ah! mais, vous allez être poli, espèce de vieil in folio!

Le Vieux Monsieur, (criant).—Je vous



—Et votre numéro?

défends de m'injurier... Je vous ferai mettre à la porte... Je vous dis d'écrire le nom du livre que vous demandez.

Guy, (hurlant).—Un dictionnaire! Savez-vous ce que c'est qu'un dictionnaire!

Le Vieux Monsieur, (complètement enroé).—Ecrivez-le!

Guy.—Fallait le dire.

(Il s'apprête à écrire sur la fiche, le vieux monsieur la lui arrache.)

Le Vieux Monsieur.—Ce n'est pas là-dessus...

Guy, (devenant fou).—Oh!!!

Le Vieux Monsieur, (aphone, mais tou-

jours furieux).—C'est sur les fiches qui sont là, sur la table... devant vous... Que c'est agaçant mon Dieu, que c'est donc agaçant... Qui est-ce qui l'a laissé entrer ici, nom d'un papyrus!

(Guy, avec l'énergie du désespoir, se précipite vers la table désignée. Des bulletins verts et des bulletins blancs s'y étalent avec la même mention: "Livre demandé en communication." Guy en prend un au hasard et écrit: "Un dictionnaire, n'importe lequel!" Puis il rapporte le bulletin au vieux monsieur qui s'éponge de rage dans son comptoir.)

Guy—Voilà! J'espère que maintenant...  
Le Vieux Monsieur, (cramoisi de fu-



—Vous m'ennuyez, parbleu!

reur).—Ce n'est pas possible, vous le faites exprès!

Guy, (rouge comme un bifteck saignant).—Quoi?

Le Vieux Monsieur, (brandissant le bulletin blanc).— Vous êtes assis du côté droit, et vous écrivez sur un bulletin blanc!...

Guy, (abruti).—Eh bien?

Le Vieux Monsieur, (foudroyant).—Ce sont les bulletins verts, monsieur, pour le côté droit!

Guy.—On le dit! sac à papier! On l'écrit dessus...

(Il retourne faire son bulletin vert et le rapporte, décidé à en finir, cette fois.)

Le Vieux Monsieur, (lisant le bulletin).  
—Quelle rédaction, mon Dieu! Enfin, allez vous asseoir. On vous le portera, là!

(Le vieux monsieur s'éponge le front, passe le bulletin à un employé et s'assied, exténué, en respirant des sels pour se remettre. Guy, encore rouge de colère, va s'asseoir sur la bouche de chaleur. Au bout de cinq minutes, il se sent des dispositions inquiétantes à la congestion, et se lève pour marcher un peu. Mais devant les murmures de ses voisins, il est forcé de se rasseoir et d'attendre, de plus en plus rouge et s'échauffant, au physique et au moral. Soudain, la pendule sonne une demie.)

Guy, (stupéfait).—Non, ce n'est pas possible! trois heures et demie! Comment, voilà une heure et demie que je... Ah! non, je m'en vais.

(Il s'en va, le gardien l'arrête à la porte.)

Le Gardien.—Pardon, monsieur, où allez-vous?

Guy.—Dehors! j'en ai assez de votre boîte...

Le Gardien, (sévère).—Votre fiche?

Guy.—Quoi! ma fiche? On me l'a prise là-bas!

Le Gardien.—Eh bien, allez la demander... vous ne pouvez pas sortir sans cela.

Guy.—Comment, je ne peux... (Devenant cramoisi). Ah ça! est-ce que vous me prenez pour un voleur?

Le Gardien, (imperturbable).—C'est le règlement!

Guy, (retournant à sa place).—Et je ne peux même plus sortir maintenant! Ah! j'en ai eu une idée de venir ici, au lieu d'acheter un dictionnaire!...

(Guy se rassied, et, un quart d'heure après, on lui apporte—enfin—un gros volume. Il se précipite, l'ouvre et lit: "Dic-

tionnaire de Technologie, Tome I.—De à à F.”)

Guy, (furieux).—Non! on ne se fiche pas du monde comme ça! Me faire perdre une journée pour me donner un dictionnaire, et en choisir un où il n’y a pas le mot que je cherche!

(Cris de: Silence!—Chut!—A la porte! —etc.)

Guy, (exaspéré).—Tas d’idiots? Oui, tas d’idiots!

Un Garçon.—Si vous ne vous taisez pas.

Guy, (perdant toute mesure).—Le voilà, votre dictionnaire!

(Il envoie le volume à la tête du garçon; celui-ci s’écroule au milieu des encriers et des notes, sur une table de savants.—Protestations, anathèmes; charge des gardiens; finalement, expulsion de Guy, que l’on remet à deux policemen.)

Guy, (se débattant...)—Je vais vous expliquer... Je voulais voir un mot dans

le dictionnaire... Je ne suis pas un voleur. Tenez: voilà ma voiture!

Le policeman.—Ah! c’est à vous cette voiture-là, et tous les paquets qui sont dedans! Et vous avez le toupet de dire



Et Guy fit son entrée à la station.

que vous n’êtes pas un cambrioleur!—Allez, ouste!

(Et, suivi du coupé, dont le cocher se scandalise, Guy fait à la station une entrée triomphale.)



# Un Animal Architecte et Maçon

**S**IL est un animal qui mérite plus que tout autre les honneurs d'un article, c'est assurément le Castor, cet intéressant rongeur bien connu au Canada et dont le nom est synonyme d'industrie et de travail.

Long de près de cinq pieds, il a un pelage duveteux, très fin, avec de longs poils brillants, il a la queue recouverte d'écaillés et est en cela le seul de tous les quadrupèdes.

Il vit environ 20 ans et est aujourd'hui presque complètement disparu de l'Europe; on ne le trouve plus guère qu'en Sibérie et au Canada.



Le Castor a acquis sa célébrité non seulement à cause de la valeur de sa fourrure, mais aussi à cause de sa prodigieuse habileté à abattre les arbres pour en construire des huttes et des barrages.

Son instinct en cela est merveilleux, unique dans le règne animal.

Voyons d'abord comment ils s'y prennent pour "bûcher" un arbre: Ils rongent l'arbre à environ 3 pieds de terre; tranquillement assis sur leur train de derrière, ils taillent l'arbre en sifflet sans changer de place et savent exactement déterminer la direction de la chute. Ils s'attaquent surtout au côté opposé à celui de l'eau ce qui fait tomber l'arbre vers ce dernier et leur épargne ensuite beaucoup de peine dans le transport.

Dès que l'arbre commence à casser, nos

bûcherons s'arrêtent, poussent l'arbre avec leurs pattes de devant et lorsque la chute se produit c'est un curieux spectacle de voir tous les castors plonger immédiatement dans le lac ou la rivière comme pour se mettre à l'abri.

Ils détachent ensuite les branches, du moins celles qui ont de 2 à 6 pouces de diamètre puis coupent l'arbre en morceaux de différentes longueurs.

Nos bûcherons qui fabriquent des "bilots" font-ils autre chose?

Les Castors préfèrent les peupliers, les saules, les bouleaux et les frênes aux chênes et aux ormes dont le bois est plus dur; il n'est pas rare qu'un seul couple de ces animaux, dans une seule nuit, renverse une cinquantaine de jeunes arbres de la grosseur du bras ou de la jambe.

Ils vivent en société, chaque mâle avec sa famille possède son terrier spécial; d'habitude un certain nombre de ces habitations s'élèvent côte à côte et forment une colonie. Les jeunes castors quittent le toit paternel au commencement de l'été de leur troisième année, choisissent leurs compagnes et s'établissent pour leur propre compte. Il s'ensuit qu'une loge contient rarement plus de 12 sujets; le nombre habituel varie de 4 à 8.

Les Indiens affirment que, dans ce cas, les vieux Castors remontent les cours d'eau, tandis que les jeunes les descendent, parce que, disent-ils, dans la région qui avoisine la source les anciens trouvent à se suffire plus facilement que dans les parties éloignées. Les loges qu'ils

abandonnent ainsi passent à d'autres couples, et grâce à ce système de transfert continu de génération en génération, ne cessent pendant des siècles d'être occupées.

Construites au bord de l'eau ou dans l'eau, elles se classent en loges insulaires, riveraines et lacustres.

Les loges insulaires sont celles qui se trouvent sur les petites îles des étangs que déterminent les barrages des Cas-

de faciliter le transport des morceaux de bois, à la fois volumineux et longs, dont les Castors se nourrissent pendant la saison d'hiver. L'autre peut s'appeler "l'allée aux Castors", puisqu'il sert d'ordinaire à leurs allées et venues. Dans le cas qui occupe, l'allée au bois, de la plateforme extérieure de l'entrée de la loge au fond de l'étang, descendait d'environ dix pieds en pente; l'autre partait de côté, et s'en allait à pic jusqu'au fond de l'espè-



Digue construite par les castors.

tors; le plancher en est à quelques pouces du niveau de l'eau et deux vestibules ou parfois davantage y donnent accès:

"Ces vestibules sont de véritables oeuvres d'art. L'un d'eux, dont le plancher formé une sorte de plan incliné, s'élève graduellement du fond de l'étang jusqu'à la loge, sans déviation sensible; l'autre est presque à pic et souvent contourné. J'appellerai le premier "le chemin au bois", parce qu'il a évidemment pour but

ce de fossé qui conduit en pleine eau. Les deux allées étaient recouvertes d'une voûte grossière de morceaux de bois entrelacés et cimentés de boue et de plantes flexibles, et adhéraient respectivement au fond de l'étang ou du fossé. Les extrémités aboutissant au niveau de la loge étaient d'un fini remarquable, le haut et les côtés formant une arche plus ou moins régulière, avec un seuil en terre battue et consolidée à l'aide de morceaux de bois.

Leur vue seule pourrait donner une idée de l'aspect artistique de quelques-unes de ces entrées."

Sur le plancher de la loge s'élève une sorte de cabane construite avec un mélange de boue et de débris de bois, de forme circulaire ou ovale, et dont la grandeur varie avec l'âge; car au cours des réparations successives qu'elle subit et qui consistent à retirer de l'intérieur les morceaux de bois pourris et les autres détritiques, et à les appliquer ensuite sur l'extérieur à l'aide de nouveaux matériaux, la loge entière augmente peu à peu de taille et la cabane intérieure peut ainsi atteindre jusqu'à sept ou huit pieds de diamètre.

Il y a deux espèces de loges riveraines: "les unes sont situées sur la berge d'un cours d'eau ou d'un étang, à quelques pieds du bord, et communiquent avec le fond de l'eau par un tunnel souterrain. Les autres sont construites tout au bord de l'eau qu'elles surplombent en partie; si bien que le plancher repose sur la berge, tandis que le mur extérieur, du côté de l'étang, est dans l'eau, et descend jusqu'au fond."

Enfin les loges lacustres, construites sur un sol dur et en pente comme l'est généralement le rivage des lacs, présentent certaines particularités qui les rendent intéressantes comme exemples du génie d'adaptation des Castors. La moitié, et même les deux tiers de la loge sont construits sur pilotis, de manière à en masquer l'entrée et à permettre de l'étendre sous l'eau, en eau profonde.

"Le Castor est un animal fouisseur. Poussé par son instinct, il creuse sous terre des galeries, et à la surface il construit des loges, éléments nécessaires à sa sécurité et à son bonheur. Ces loges ne sont que des terriers extérieurs recou-

verts d'un toit et spécialement adaptés à l'élevage des jeunes. Il y a lieu de croire que le terrier est la demeure normale du Castor, et que la loge n'en est que le développement naturel, suggéré par l'expérience. Du reste il lui adjoint des terriers dans la berge de l'étang. Jamais il ne s'en fie entièrement à sa loge pour sa sûreté personnelle; il sait trop bien qu'étant en vue, elle attire les attaques. Comme les entrées sont toujours au-dessous du niveau de la surface de l'étang, aucun indice extérieur ne révèle la position du terrier, si ce n'est parfois un petit tas de branches coupées, d'un pied de haut ou davantage."

D'après les trappeurs, ces branches auraient pour objet d'empêcher la neige de boucher hermétiquement l'ouverture du terrier en s'y tassant.

Dans le choix qu'ils font d'un endroit pour y établir leurs loges, les Castors déploient beaucoup de sagacité et de prévoyance. "Eu égard au climat rigoureux de ces pays, il est nécessaire que les entrées de leurs loges se trouvent dans une eau suffisamment profonde et abritée pour ne pas geler au fond; sans quoi ils périraient de faim dans leurs habitations changées en prisons. Pour parer à ce danger, il importe aussi que la digue soit solidement établie, sans quoi le niveau de l'eau pourrait baisser pendant l'hiver; d'autre part ce niveau doit être déterminé par rapport au plancher de la loge, de manière à permettre aux Castors de rentrer en tout temps leurs coupes de bois pour leur consommation.

Sur le Missouri supérieur, dans les régions où les bords de la rivière se dressent verticalement de trois à huit pieds de hauteur pendant des milles et des milles, les Castors ont recours à des espèces de tranchées ou plans inclinés à un angle

de 450 à 600, qui partent à quelques pieds en arrière du bord, et descendent graduellement jusqu'au niveau de l'eau.

Passons maintenant à la manière dont ces animaux se procurent et emmagasinent leurs aliments. Tout d'abord, il est bon d'observer que l'écorce des troncs de grands arbres, ou d'arbres de taille moyenne est trop épaisse pour leur convenir; celle qu'ils recherchent comme tendre et nourrissante, provient des branches. Aussitôt l'arbre à bas, ils s'occupent d'en détacher les branches, du moins celles qui ont de deux à six pouces de diamètre: ils les dépouillent de leur bois et puis les coupent en morceaux d'une longueur qui leur permet de les porter dans leurs loges. Ce découpage s'opère au moyen d'incisions qu'ils pratiquent à des distances plus ou moins égales le long du côté supérieur de la branche, alors qu'elle repose sur le sol, et qu'ils complètent en la retournant avec bien moins de peine que s'ils continuaient à couper du même côté. Plus la branche est épaisse, plus les sections sont nombreuses et par conséquent plus les morceaux sont courts, pour la simple raison que l'animal n'aurait pas la force de transporter un gros morceau de la même longueur qu'un morceau de diamètre moindre dont il peut juste se charger. "Ils montrent beaucoup d'adresse à manier ces pièces. Avec l'aide de leurs branches ils les poussent et les font rouler, se servant de leurs jambes et de leur queue comme de leviers, tandis qu'ils avancent de ce côté. Par ce moyen, ils font traverser aux gros morceaux le terrain inégal mais généralement en pente qui sépare les arbres de l'étang; quand une pièce a été ainsi transportée au bord de l'eau, un Castor s'en empare, en ajuste une extrémité sous son cou et la pousse

devant lui jusqu'au point où elle doit être submergée."

C'est sans doute en laissant tremper leurs morceaux de bois que les Castors les font aller au fond; mais certains indices semblent prouver qu'ils connaissent également un moyen de les amarrer sous l'eau. En effet, on en a vu remorquer des broussailles vers leurs loges, en prendre le gros bout dans leur gueule, et plonger comme pour les planter dans la vase. Une fois un amas de broussailles établi au fond, les morceaux de branches d'arbre y sont fourrés et se trouvent ainsi à l'abri du courant qui, sans cela, pourrait les emporter peut-être au moment même où l'existence des Castors dépend de leurs provisions.

Si nous considérons maintenant les digues et les canaux que construisent ces animaux, nous nous trouvons en présence d'oeuvres merveilleuses.

Les digues sont destinées à former les étangs artificiels qui doivent servir de refuge aux Castors, et relier les différentes loges entre elles. Le niveau de l'eau doit par conséquent s'élever dans tous les cas au-dessus des entrées des loges et des terriers, et de fait il est généralement à deux ou trois pieds de distance.

"Comme la digue n'est pas de première nécessité dans l'existence du Castor dont le gîte normal se trouve plutôt dans les rivières et étangs naturels, dans les berges desquels il trouve à se terrer, on a lieu de trouver singulier qu'il ait de son propre mouvement quitté le milieu qui lui est naturel, pour se créer un genre de vie artificielle au moyen de digues et d'étangs spéciaux."

Le mode de construction est le même pour toutes les digues, mais comme forme extérieure, on en distingue deux espèces. La plus répandue est celle qu'on appelle

## Un animal Architecte et Maçon

“la digue à claie” parce qu’elle consiste en perches et fagots entrelacés et surmontés d’un mélange de terre et de morceaux de bois en forme de banc.

La digue dite “en môle plein” diffère de la précédente en ce qu’il entre beaucoup plus de boue et de broussailles dans sa construction, surtout à la surface, de sorte qu’elle présente l’apparence d’un véritable mur de terre.

Parci par là, pour donner du poids et de

Du reste, chaque sorte est adaptée au site qu’elle occupe. Dans les endroits où la force du courant, agissant sur des terres d’alluvion, y creuse un lit à bords verticaux, la forme des berges ne se prête pas à l’établissement d’une bigue à claie et d’ailleurs elle ne pourrait résister au volume et à l’impétuosité de l’eau. Aussi en pareil cas les Castors ont-ils recours à leurs digues à môle plein, réservant les autres pour les endroits où le courant est



**Castors abattant des arbres.**

la solidité à leurs constructions, les Castors y incorporent des pierres pesant de une à six livres qu’ils transportent de la même manière que la boue, c’est-à-dire en les serrant contre leur poitrine avec leurs pattes de devant tout en marchant sur celles de derrière. Les digues à môle plein sont beaucoup plus solides que celles à claie; un cheval pourrait y passer sans danger, mais les autres ne porteraient pas le poids d’un homme.

faible et l’eau peu profonde.

Voici les proportions d’une digue :

	pieds
Hauteur à partir de la base . . . . .	de 2 à 6.
Différence de profondeur de l’eau en aval et en amont de la digue . . . . .	4 à 5.
Epaisseur à la base . . . . .	6 à 18
Arête de section en aval . . . . .	6 à 18
Arête de section en amont . . . . .	4 à 18.



Quant à la longueur, elle dépend naturellement de la distance d'un bord à l'autre. Quand cette distance est considérable, la longueur de la digue prend parfois des proportions étonnantes, la longueur de certaines, tient du prodige, et il faut presque l'avoir mesurée soi-même pour y croire. Elle atteint 400 et même 500 pieds de long.

Sur un affluent de la rivière Esconaba, à environ un mille et demi du "Washington-Main", il existe une digue composée de deux sections, dont l'une mesure 110 et l'autre 420 pieds de long. Entre les deux se trouve un banc naturel de 1000 pieds de long que les Castors ont façonné par endroits.

Pris dans leur ensemble, les faits qui se rapportent à la psychologie du Castor constituent, comme on le voit et comme je l'ai dit en commençant, un problème des plus ardu, peut-être même le plus difficile que l'on puisse rencontrer dans le domaine de l'intelligence animale. D'une part, il ne semble pas croyable que le Castor puisse atteindre au degré de raisonnement abstrait qu'indiqueraient ses différents travaux s'il s'y livrait dans le dessein mûrement réfléchi d'obtenir les résultats qui en découlent actuellement. D'autre part, ainsi que nous l'avons vu, il ne paraît guère plus probable qu'il doive son inspiration à l'instinct. Et pourtant il faut bien admettre l'une ou l'autre hypothèse, ou une combinaison de

toutes les deux. C'est qu'en effet le cas se distingue des manifestations les plus remarquables de l'instinct, comme on en observe chez les Fourmis et les Abeilles, par la variété et la complexité de l'exécution, aussi bien que par la plus grande profondeur des principes physiques qui s'y trouvent impliqués.

L'extension graduelle de ces énormes digues modifie grandement la configuration du pays aux alentours. Dans certaines contrées, en prenant une série de niveaux entre les digues et la source des cours d'eau qu'elles traversent, on peut se faire une idée du paysage tel qu'il existait avant le développement des digues et constater que les espaces découverts qui touchent aux étangs, et qu'on appelle prairie des Castors, où les arbres sont rares et de petite taille, ont dû être complètement boisés à une époque déjà reculée. Commencant par la partie de la forêt voisine de leurs digues, les Castors ont peu à peu étendu le cercle de leurs opérations, d'abord le long du cours d'eau aussi loin que possible, puis à droite et à gauche au moyen de canaux, tant que le niveau du terrain leur permettait; l'étendue du débordement correspond à la durée de leur séjour dans le voisinage. De cette manière, les Castors peuvent changer complètement l'aspect de toute une région; ce qui était une forêt épaisse disparaît sous l'eau de leurs étangs."



# VILLAGES DE FORGERONNES

**M**ETTANT à part les rares personnes qui se décident à affronter la traversée du Pas-de-Calais—et encore celles-là s'empresment de revenir après avoir jeté un coup d'oeil sur Saint-Paul, sur l'abbaye de Westminster et sur les autres monuments de Londres—nous nous faisons en général une fausse idée sur nos soeurs anglo-saxonnes. Combien de fois ai-je eu à me chamailler avec des amies qui croyaient me "clouer" avec cette apostrophe :

—Nous les connaissons vos Anglaises ! Elles ont toutes, les dents... en touches de piano, et elles chaussent du 12 !

Car c'est la réputation qu'on leur fait à tort : maussades, laides, des dents et des pieds qui n'en finissent plus... et une toilette à l'avenant ! Je ne me propose pas de prendre leur défense, mais je crois pouvoir vous affirmer que la féminité anglaise est composée d'éléments aussi disparates que toute autre : l'Anglaise au teint de brique mal cuite et au buste prismatique existe incontestablement, mais l'Anglaise élégante et jolie, elle non plus, n'est pas un mythe.

Mais ne nous occupons pas, pour le moment du moins, de cette dernière, et tâchons d'étudier de près l'Anglaise qu'on ne voit pas, celle que nous n'apercevrons jamais dans ces immenses breaks où l'Agence Cook transporte sur certains boulevards, la saison venue, des hordes d'insulaires.

Une Américaine, me résumant ses impressions de voyage, me disait à New York.

—Ce qui m'a le plus surprise à Paris, c'est de voir des femmes attelées à des voitures...

Réellement, la foule américaine criait au scandale à la vue d'une voiture à bras traînée par une femme ! Là-bas, c'est contre les moeurs ; une femme peut travailler dans un bureau, dans une usine, jamais dans la rue, surtout à une besogne considérée, par les Américains, comme avilissante. Mais qu'eût dit mon interlocutrice si les hasards du voyage l'eussent amenée à visiter la "Black Country ?"

Ce pays noir de l'Angleterre est une région éminemment industrielle où les femmes rivalisent avec les hommes dans une carrière qu'on eût pu croire fermée à leur faiblesse constitutionnelle : elles manient les lourds outils du forgeron. Dans ces districts, les femmes ont, pour ainsi dire, monopolisé la fabrication des chaînes de fer et d'acier, et celle des clous. Elles ne laissent, à leurs maris et à leurs frères, que la plus grosse besogne : la fabrication des grosses chaînes de navires.

Depuis quelques années, la concurrence est devenue acharnée entre les sexes. Ainsi, dans le district de Cradley, on ne trouve plus que cinquante forgerons pour mille forgeronnes. Les hommes émigrent vers les grandes villes ou s'embauchent dans les grandes usines du pays noir.

Ici, quelques explications deviennent indispensables. Les forgeronnes de la Black Country n'ont pas, en général, à sortir de leur logis pour accomplir leur rude tâche. La chaumière est en même temps une forge et un atelier, et l'enclu-

me, bien souvent, est posée entre le lit du ménage et le berceau du dernier-né.

C'est un spectacle fort connu que de voir une jeune forgeronne poser à terre son nourrisson pour empoigner le lourd marteau et taper dru sur le fer rougi à blanc. L'enclume résonne; les étincelles jaillissent; les parcelles de fer rouge volent dans la chambre, atteignant parfois au visage le pauvre bébé. Qu'importe ! Dans le vacarme et dans les brûlures, il fait déjà son apprentissage...

Car ces forgeronnes se lèguent de mère en fille, et cela depuis d'innombrables-génération, le dur héritage, ce qui ne veut pas dire qu'elles s'enrichissent; leur gain hebdomadaire est de 3 à 4 dollars, somme bien minime, si l'on considère qu'elle représente le résultat de soixante à soixante-dix heures de travail.

Cette longue suite d'ancêtres adonnées à d'aussi rudes travaux ne pouvait qu'exercer une influence sur la race, et l'on remarque, en effet, chez ces femmes, un dé-

veloppement musculaire qui, dans d'autres circonstances, semblerait monstrueux, les biceps et les avant-bras n'ont plus rien de féminin, et les muscles y font saillie comme sur des membres d'athlètes.

Si elles ont gagné en force, les femmes de la Black Country ont perdu en beauté. Il est rare de trouver parmi elles de jolis minois. Les visages se rident avant l'âge, car les pauvres créatures, malgré les dispositions de la loi anglaise concernant le travail des femmes, commencent à travailler bien avant dix ans: aux fillettes incombe le soin de faire tourner la roue de la clouterie ou de tirer la chaîne du soufflet de forge.

Mais les fiancés du Pays-Noir ne demandent pas à la jeune amoureuse un teint de lis et de rose, et des mains aux reflets d'albâtre, et la meilleure dot qu'une jeune fille du Straffordshire et du Worcestershire puisse apporter à son futur époux est un marteau habile, et une poigne assez rude pour le manier.



Une femme forgeronne.

## Les Torpilles Dirigées

**P**AR une cruelle nécessité de la concurrence des nations, qui doivent constamment se tenir sur la défensive les unes vis-à-vis des autres, les progrès des sciences et de l'industrie servent la plupart du temps à munir les hommes d'armes et d'engins perfectionnés destinés à détruire leurs semblables. C'est ce qui se produit notamment dans les constructions navales, et, plus particulièrement, en ce qui concerne les torpilles, auxquelles on vient d'apporter de récents perfectionnements.

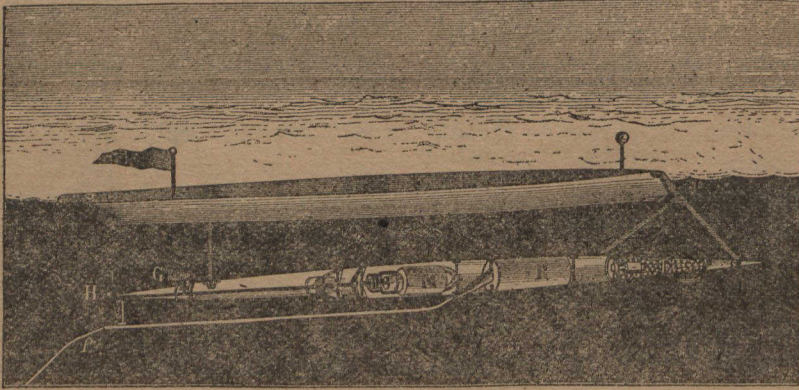
Voilà longtemps déjà qu'on emploie les torpilles, mais primitivement ce n'étaient que les torpilles "dormantes". Supposez un réservoir émetallique, maintenu flottant entre deux eaux par une chaîne et une ancre; ce réservoir contient une substance détonante soit de la poudre, soit plutôt de la dynamite, dont la force d'explosion est énorme, et il est muni de ce que l'on nomme un "percuteur", c'est-à-dire, sous une forme autre, de l'équivalent d'un chien de fusil. On dispose, on "ancré" plusieurs de ces réservoirs à l'entrée d'un port, ou dans un passage qu'on veut défendre, et de telle façon que tout navire, voulant forcer le passage, soit obligé de cogner sa coque contre le percuteur. Immédiatement celui-ci fait éclater une amorce, comme dans un fusil, et l'amorce enflamme la dynamite, qui projette en l'air et détruit un navire qu'on a mis deux ou trois ans à construire et un équipage de 300 ou 400 hommes. Ces torpilles dormantes ont rendu de "grands

services": les Danois notamment les employèrent en 1864 pour défendre le Sund contre les Allemands, les Paraguayens, en 1856, pour fermer les rios Paraguay et Paraná aux Brésiliens; de même aussi les Allemands s'en servirent pour protéger leurs côtes pendant la guerre de 1870 et les Russes en 1878. Mais c'était l'enfance de l'art de tuer.

L'électricité allait permettre de faire mieux. En effet, on ne pouvait "attaquer" avec la torpille dormante; il fallait trouver un engin qui permit de détruire un navire même loin des côtes, et sans qu'il passât en un endroit déterminé. On imagina d'abord les canots porte-torpille, qui vont placer l'engin au bout d'une hampe de plus de 25 pieds sous la carapace même du navire, comme un mineur place une cartouche sous un bloc de pierre pour le faire éclater; le canot se sauve ensuite, tandis que la pointe de la torpille, ayant frappé la carène du bateau, met le feu à la poudre qu'elle contient. Le canot est immédiatement hors de portée du remous terrible qui se produit au moment de l'explosion. Cette explosion amène, du reste, la destruction du navire, si la torpille est bien placée. Cette méthode est dangereuse, mais réussit parfois: la preuve en est dans l'admirable fait d'armes de nos marins en Chine il y a quelques années, quand ils firent ainsi sauter une partie de la flotte chinoise. Il fallait cependant un moyen de lancer la torpille de loin: on imagina le torpilleur dont nous avons parlé ici même. Généra-

lement à l'aide d'air comprimé, le torpilleur lance la torpille par ses tubes, qui sont comme des canons: ces canons sont tantôt sur le pont, tantôt dans l'entrepont, mais l'appareil n'irait pas loin, car il lui faut fendre l'eau. Aussi est-il muni d'un mouvement d'horloge, mû en général par l'air comprimé, et qui fait tourner une petite hélice: la torpille est devenue ainsi un petit bateau sous-marin, du moins naviguant entre deux eaux, et dont l'hélice se met en mouvement à la sortie même du tube d'où il est lancé. Ce petit bateau, bien entendu, ne peut aller qu'en ligne

traïlle le plus souvent les torpilleurs avant qu'ils soient à bonne portée. Enfin, pour arrêter les torpilles ainsi lancées, on a imaginé d'entourer les cuirassés d'un haut filet métallique, suspendu à une certaine distance de leurs flancs et dans l'eau; la torpille vient y buter, et devient par là même inutile, comme un animal féroce derrière les barreaux d'une cage. La défense l'emporte ici sur l'attaque; c'est pourquoi l'on a imaginé les torpilles "automobiles", comme celles dont nous venons de parler, mais "dirigeables." Dans celles-ci il réside pendant la marche un



Torpille dirigeable.—F, flotteur; M, moteur; R, réservoir; G, gouvernail; H, hélice; E, matière explosible.

droite; mais il peut aller loin, 500 verges environ. C'était un progrès considérable; toutefois il n'est pas toujours facile à un torpilleur arrivant à toute vitesse (et nous avons vu quelle est cette vitesse) de lancer l'engin exactement dans la bonne direction. Plusieurs fois, la torpille a fait "merveille", notamment pendant la guerre de Sécession des Etats-Unis; puis, en 1878, pendant la guerre turco-russe; enfin, tout récemment, un navire chilien a été détruit de cette façon par les insurgés. Mais l'approche d'un navire de guerre est difficile; on veille à bord et on mi-

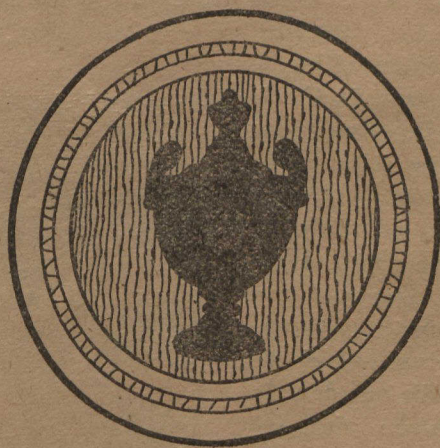
véritable commandant, comme dans un bateau, puisqu'elles restent en relation avec celui qui les a lancées, qui peut hâter leur marche, la ralentir, les faire passer à droite, à gauche, en haut, en bas.

Dès 1872 on avait expérimenté à Newport une torpille de ce genre, nommé torpille Lay: en partant, entraînée par un moteur, une hélice, elle déroulait des fils électriques qui la mettaient en communication avec le navire d'où elle était partie; on pouvait en diriger la marche et l'inflammation. Mais les expériences avaient peu réussi.

### Les torpilles dirigeables

M. Sims, aidé de M. Edison, vient d'inventer un système analogue, mais qui, expérimenté au Havre, a pleinement réussi. Supposez un long flotteur de 24 pieds en forme de bateau, et, suspendue au-dessous, une torpille avec la forme ordinaire de cigare allongé. En apparence, elle est semblable aux torpilles automobiles ordinaires: une petite hélice tourne rapidement à l'arrière, l'entraînant avec une vitesse considérable. Mais à l'arrière sort un double fil métallique qui n'est autre qu'un fil électrique: l'électricité est produite à terre ou sur le bateau, suivant qu'on a lancé l'appareil de la côte ou d'un navire. Le flotteur dont nous parlions tout à l'heure porte deux grosses boules le jour, deux petites lanternes la nuit, qui permettent de suivre la marche de la torpille au-dessus de l'eau. Grâce aux fils électriques dont nous parlions à l'instant même, celui qui veut atteindre un navire ennemi hâte, ralentit la marche de

l'hélice et par conséquent de la torpille; il peut, grâce à un petit gouvernail disposé à l'arrière, faire tourner cette sorte de bateau à droite ou à gauche, ou même le faire tourner complètement sur lui-même. Rencontre-t-il un obstacle, il le tourne; vient-il se heurter à un fil métallique, il peut faire enfoncer et passer par-dessus ce bateau minuscule qu'il dirige comme s'il était à bord. Enfin, quand le but est atteint, un simple mouvement d'un levier, et le courant électrique fait éclater, au moment précis, 500 livres de dynamite sous le cuirassé le plus énorme, qui se trouve totalement détruit. Cette torpille se meut, du reste, tout simplement à la mer comme un canot, puis elle peut être conduite avec une certitude absolue jusqu'à plus de 2 milles et à une vitesse de 25 milles à l'heure. C'est comme une puissance nouvelle qui entre en jeu dans les guerres maritimes de l'avenir.



# Les Animaux dont les Morceaux sont Bons

**L**ORSQUE vous serez au bord de la mer retournez les nombreuses pierres qui garnissent la grève, vous apercevrez certainement un de ces gros crustacés connus sous le nom de "crabes," qui vont s'enfuir d'une allure grotesque en marchant de côté; essayez d'en prendre un par une patte, celle-ci vous restera dans les doigts, Rattrapez l'animal par une autre patte, cette patte tombera encore sans que vous exerciez la moindre violence. Vous pourrez répéter l'expérience avec le même succès autant de fois que l'animal a de pattes.

Voilà certes une série de phénomènes bien curieux et qui méritent une étude plus approfondie.

Maintenant, voici quelque chose de curieux: Prenons un crabe mort et suspendons à l'une de ses pattes une ficelle avec un plateau de balance sur lequel nous mettrons des poids. Nous verrons que la patte peut soutenir une masse énorme; elle ne se brise même pas lorsque ce poids atteint cent fois celui du corps de l'animal. Loin d'être un appendice fragile, la patte est donc un organe très résistant. Cependant, si le poids devient très considérable, la rupture finit par se produire, mais jamais au milieu d'une partie dure, toujours au contraire au niveau d'une articulation. D'ailleurs, dans le cas naturel d'amputation la rupture est circulaire et des plus nettes, tandis que dans la rupture par traction la surface brisée est irrégulière et porte une houppe de muscles violemment arrachés les deux choses ne sont pas comparables.

La fragilité étant ainsi écartée, il ne semblerait pas y avoir de doute que l'animal est capable de rompre ses pattes à volonté. Mais les expériences faites semblent faire admettre la deuxième manière de voir.

On enfonce à moitié une demi-douzaine de clous dans le fond d'un grand tiroir de bois, dont l'atmosphère est maintenue humide au moyen de plusieurs éponges mouillées. A chacun ds clous est attaché par une patte un gros crabe possédant toute sa vigueur. Les uns ont la patte fixée directement contre le clou; aux autres on laisse un peu plus de liberté en allongeant le bout de ficelle qui les retient. De temps à autre on imprime à leur prison une série de chocs brusques pour les exciter à fuir. Aussi les prisonniers font-ils des efforts violents, mais infructueux, pour se détacher; aucun d'eux n'a l'idée de se sauver en brisant le membre qui le

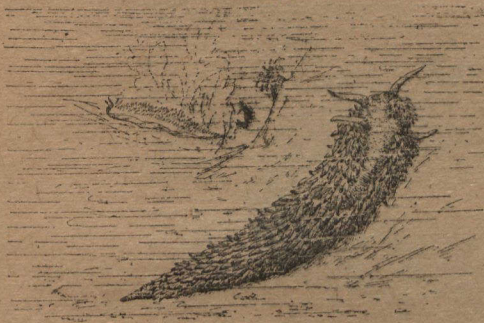


Zoé (larve de crabe). Cette étrange bête cornue est un futur crabe.

retient captif.

Serions-nous, par hasard, tombés sur des crabes réfractaires à l'amputation? Non pas. En effet, détachons un crabe et pressons fortement une patte; elle se détachera aussitôt. Pour que la patte se rompe, il faut que l'excitation que l'on porte sur elle soit assez puissante pour agir sur le nerf intérieur. Et c'est la patte touchée seulement qui se détache. Ainsi, lorsque l'animal est attaché dans le tiroir, écrasons une patte quelconque, elle se détachera, tandis que la patte reliée au clou par un fil restera intacte.

L'autonomie est donc due à un acte vo-



**Aéolis du fond des mers qui se "déplume" au moindre attouchement.**

lontaire. Lorsque l'on cherche à attraper un crabe par une patte, on la serre si fortement que le nerf est comprimé et communique sa sensation aux centres nerveux c'est une excitation mécanique. Couper brusquement une patte en l'un de ses points à l'aide de ciseaux est le plus sûr moyen de faire briser cette patte en un autre point. Témoin l'expérience suivante:

On soulève un crabe vivant en le saisissant par le milieu d'une patte, entre le pouce et l'index. Sur l'animal ainsi suspendu le corps en bas, on coupe brus-

quement l'extrémité de la patte qui dépasse. L'excitation du nerf sensible, causée par la section, provoque immédiatement une violente contraction des muscles de la patte. Celle-ci se casse aussitôt près de sa base. Le bout de la patte reste entre les doigts de l'opérateur, le crabe à terre et s'enfuit. On peut répéter la section sur chacune des dix pattes que l'animal rompra successivement lui-même.

L'expérience peut aussi se faire d'une autre façon; je la recommande à tous ceux qui vont aux bains de mer; c'est un spectacle très curieux. On met le crabe sur le dos position qui lui est parfaitement désagréable. On le voit agiter désespérément ses pattes dans tous les sens pour chercher à se retourner. A l'aide d'une paire de ciseaux, on sectionne brusquement l'extrémité libre d'une patte; aussitôt la patte se détache en un autre point, à sa base; on fait coup double; on a deux sections au lieu d'une. On peut recommencer ainsi avec les autres pattes. Cette opération paraît un peu cruelle; il n'en est rien car le crabe ne s'en porte pas plus mal, surtout si l'on n'opère que sur une patte ou deux.

Voilà maintenant la patte cassée. Mais, pense-t-on tout de suite, le sang de l'animal va s'écouler par plaie béante et le crabe n'a échappé à un danger que pour retomber dans un autre plus grand; Point. En effet, le muscle contracté bouche l'orifice de la patte et empêche le sang de s'écouler. D'ailleurs ce sang a la propriété de se coaguler rapidement au contact de l'air; la première goutte qui sort se fige et bouche la plaie.

Mais ce n'est pas encore tout. Une patte de plus ou de moins pour un crabe, c'est peu important mais si la chose se renouvelle trois ou quatre fois, on comprend facilement que l'animal en soit incommo-



dé Heureusement pour lui, il est pourvu de la propriété de pouvoir faire repousser ses pattes. La cicatrisation opérée, on voit pousser à sa place un petit moignon qui grandit et finalement redonne une nouvelle patte absolument normale.

Avant de terminer ce qui a trait aux crabes, figurons leur larve leur "zoé", comme on l'appelle, qui ne leur ressemble pas du tout avec sa carapace ornée de deux cornes, son abdomen grêle, ses yeux

Certains animaux de mer sont curieux également sous ce rapport. Les Oelis, par exemple, sont couverts de quantité d'excroissances qui tombent au moindre atouchement.

Chez les vers, on observe encore souvent le même fait. Les némertes sont des vers marins, mous, grêles et extrêmement longs: il n'est pas rare d'en trouver ayant deux à trois verges; ils sont alors enroulés autour d'eux-mêmes comme un



se coupe lui-même en plusieurs morceaux. Synate.—Curieux habitant des mers qui

énormes. Mais, avec le temps, tout cela se régularise.

Comme conclusion pratique, si vous voulez servir un crabe à vos invités, attrapez la bête par la carapace et non par une patte, car vous risqueriez de détériorer la pièce.

Chez les araignées, la cassure des pattes est un fait très commun, et tout le monde en a été témoin sans s'en douter. On peut avec l'épeire, par exemple, répéter les mêmes expériences que celles que nous avons déjà faites avec le crabe.

peloton de ficelle. Ces animaux se coupent très facilement; il est rare qu'on puisse les dérouler complètement sans qu'ils se brisent.

Les étoiles de mer présentent aussi les mêmes faits, bien qu'à un moindre degré; lorsqu'on veut disséquer une astérie vivante, on voit souvent les bras se détacher l'un après l'autre et interrompre la dissection.

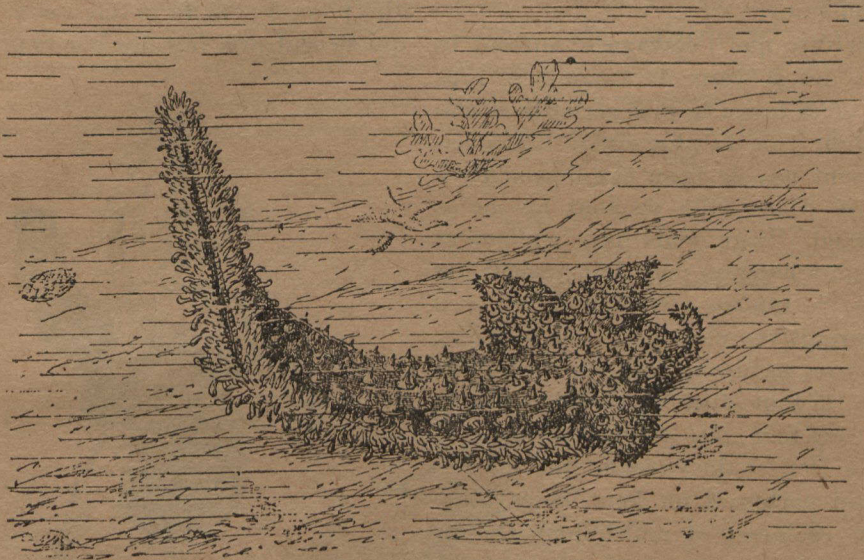
Quant à la synapte à peine extraite du sable où elle vit, on voit son corps s'étrangler en différents points et bientôt se

diviser en plusieurs tronçons. Si de nouveau on touche du doigt un de ces tronçons, on voit celui-ci se couper en deux.

Les étoiles de mer sont formées de cinq bras, pointus à leur extrémité libre et se réunissant entre eux par leur base à un disque central. Il n'est pas rare de voir apparaître à ce point de jonction un sillon transversal et cela sans qu'on ait fait subir à l'animal aucun traumatisme, aucune excitation, pouvant faire supposer que l'animal se défend. Le sillon se creuse de

vous donc une sorte d'étoile portant une longue queue, d'où le nom stade en comète que l'on a donné à cette phase. Les quatre petits rayons de l'étoile grandissent de manière à atteindre la même dimension que la queue de la comète; une nouvelle étoile de mer constituée. Au total nous avons deux astéries au lieu d'une c'est donc, à n'en pas douter, de l'autotomie reproductrice diviser c'est multiplier.

D'autres étoiles de mer qui possèdent



**Etoile de mer qui se reforme elle-même avec un seul bras détaché d'un même animal**

plus en plus et finalement le bras se détache et va se promener ailleurs. L'étoile de mer reste ainsi avec quatre bras et un disque; à la place de la cicatrice ne tarde pas à se développer un bourgeon qui grandit et redonne un bras: l'animal s'est reconstitué. Quant au bras isolé, il continue à vivre; on le voit reconstituer dans la région de la section un petit disque circulaire qui à son pourtour voit pousser quatre prolongements. A ce moment nous a-

un grand nombre de bras procèdent autrement: elles se coupent purement et simplement en deux, chaque moitié se complétant ensuite.

Bien des personnes, qui ont perdu un bras ou une jambe dans un accident quelconque, souhaiteraient qu'il en fut ainsi pour eux.

Mais ce qui est vrai pour les animaux ne l'est pas toujours pour l'homme.

# LA CAVALERIE RUSSE

**O**N sait que les cavaliers russes sont d'une habileté et d'une hardiesse extraordinaires, et ce ne sont pas seulement les Cosaques, mais encore la garde impériale et les autres régiments de cavalerie que l'on voit costumiers de prouesses hippiques :

Il faut dire que l'élevage et surtout le dressage des chevaux de remonte se pratiquent de la façon la plus sérieuse et même peut-on dire, la plus rude. Leurs haras ne sont pas de beaux établissements à proximité d'une ville ou tout au moins d'un grand village, mais ils se composent de quelques hangars pour le logement des hommes, de quelques barraques un peu moins primitives pour celui des officiers, et d'écuries beaucoup plus vastes que luxueuses, le tout situé ou plutôt perdu au fond de ces immenses plaines qui sont voisines du Don et du Dnieper. Là, les chevaux qui porteront un jour les cavaliers du czar croissent et multiplient en parfaite liberté à la bonne vie de la steppe qui est comme la "pampa" de l'Amérique du Sud et la "prairie" de l'Amérique du Nord, les étalons se défendent énergiquement contre toute attaque, et si le service des remontes n'avait pas les Kalmouks, il serait sans nul doute fort en peine : — mais les Kalmouks sont là et chacun sait que le cowboy et le gaucher des deux Amériques ne lancent pas le lasso avec une plus étonnante maestria que les cavaliers mongols.

Ces derniers vont donc le matin à la chasse — car e'en est une — des étalons

sauvages qui errent dans le voisinage des écoles de remonte et, dressés sur leurs petits chevaux rapides comme le vent, ils les ont vite atteints. Chaque cavalier désigne le prisonnier qu'il va faire et bien rarement le noeud coulant qui vole dans les airs passe à côté de la tête visée. L'animal qui se sent pris fait des bonds prodigieux,



, se roule à terre, entame une lutte acharnée avec celui qui est déjà son maître ; mais bientôt le noeud fatal produit son effet salutaire et l'étalon rebelle peut être entraîné jusqu'à l'enclos d'où il ne sorti-

ra plus que soumis et presque dressé

Ce dressage lui-même donne quelque peine, comme bien l'on pense. Il faut d'abord seller la monture impatiente et, si étroitement attachée qu'on la tienne, elle vous laisse facilement prévoir les plis instants qu'elle vous fera passer quand elle vous sentira sur son échine! Un Kalmouk s'élance intrépidement, mais au bout de quelques minutes il roule à terre avec plus ou moins d'élégance, un autre le succède, et quelquefois une demi-douzaine de ses compagnons doivent "user la bête avant qu'elle ne s'avoue affaiblie et vaincue. Après quelques épreuves de ce genre les exercices pratiques peuvent commencer et dès que le cheval presque docile n'a plus besoin que de quelque assouplissement, on

l'expédie vers son futur régiment. Arrivé là, il jouit du repos nécessaire après le long voyage qui l'a fatigué ou énervé, et les plus rudes travaux de manège lui sont alors imposés.

Généralement, un officier de chaque régiment de cavalerie est en résidence dans une de ces "écoles de remonte" — résidence plutôt triste et dénuée de tout agrément que les fringants cavaliers, hantés par les souvenirs de Moscou ou de Pétersbourg, réduisent à son strict minimum. Détail à noter, les "hommes de cheval" chez les russes aiment leur monture sans aucun doute, mais croiraient plutôt s'abaisser en lui prodiguant ces soins minutieux que les cavaliers de France et d'autres pays aiment à surveiller eux-mêmes.



## Comment Il Gagna Son Pari

**C**E soir-là, au cercle, Harris Hobson, jeune et riche enfant d'Albion, gagnait tout ce qu'il voulait. Renommé par ses excentricités, Harris Hobson était le type à la fois le plus flegmatique et le plus original qui fût. Ayant encore ramassé, d'un seul coup, une somme de dix mille francs, il murmura simplement :

—Voilà mes cigares payés pour quelques jours.

—Mon cher Harris, lui dit alors un des membres les plus assidus du cercle, je vous parie que vous ne parcourrez pas, après-demain, vers une heure du matin, les voies les plus famees de White Chapel, avec ces quatre cents livres sterling en numéraire dans un sac.

—Et moi, repartit Harris, je parie avec l'honorable gentleman que je traverserai, quand il le désirera, les voies les plus dangereuses de White Chapel avec 400 livres sterling en numéraire dans un sac.

—Le pari est tenu.

—Il est de combien ?

—De la même somme... Mais il y a des conditions. Il est bien entendu que vous ne devrez pas être armé, que vous n'aurez que vos propres poings pour vous défendre, que vous ne serez accompagné d'aucun policeman, que vous marcherez d'un pas ordinaire, et que vous vous arrêterez dans trois bars pour vous rafraîchir.

—Accepté, s'exclama l'intrépide gentleman.

Le lendemain, dans la soirée, Harris reçut la visite d'un individu dépenaillé qui lui tint ce langage fort peu rassurant :

—Prenez garde, votre veine fait des jaloux ; à votre cercle, on ne rêve que votre perte...

“Vous avez tenu hier, à la légère, un pari qui va vous conduire au trépas, très probablement. Tous les bandits de White Chapel sont prévenus à cette heure que le nommé Harris Hobson doit traverser demain, vers une heure du matin, le



Le pari est tenu !

quartier où se trouvent leurs repaires, avec 400 livres sterling sur lui...

—Il ne faut pas entreprendre cette promenade téméraire, vous êtes signalé. Si vous insistez quand même, on trouvera demain, à l'aube, un cadavre déjà froid dans White Chapel, et les journaux auront à enregistrer un nouveau crime.



**J'ai eu mon époque de splendeur...**

—Qu'importe, répondit Harris, c'est parié, il n'est pas dans mon caractère de reculer devant un danger.

—Mais puisque les instigateurs de ce pari sont des gens qui veulent se débarrasser de vous ?

—Je leur donnerai, si je le puis, une leçon de courage et d'adresse.

L'interlocuteur d'Harris eut un sourire sceptique.

—Voilà, fit-il, une témérité que je qualifierai de présomptueuse.

—Je me défendrai si je suis attaqué. J'ai des poings solides.

—Comme vous serez attaqué de tous les côtés à la fois, et par des bandits armés jusqu'aux dents, il vous sera impossible de leur opposer une résistance efficace !

—Tant pis, c'est parié ; je succomberai.

—A votre guise.

—Je vous remercie néanmoins de m'avoir prévenu... Si je reviens, malgré tout, de cette périlleuse entreprise, je ne vous oublierai pas, laissez-moi votre nom et votre adresse ?

—Impossible... Tout le monde l'ignore. Sauf votre serviteur !

—Alors, qui êtes-vous donc pour vous intéresser ainsi à mon sort ?

—Vous me promettez le silence ?

—Je vous en donne ma parole d'honneur, et ma parole d'honneur vaut tous les milliards de la terre.

—Eh bien, je suis le chef d'une bande à White Chapel.

Harris eut un tressaillement.

—Alors, fit-il, je vous remercie doublement de me prévenir. Je traverserai White Chapel quand même.

—Mes hommes sont prévenus et vous attendent... Si je m'oppose à ce qu'ils vous attaquent et vous allègent de votre trésor, ils me considéreront comme traître et ils m'exécuteront.

—Je serais désolé que vous missiez entrave à leur projet.

—J'ai fait mon devoir car je me souviens que je fus un galant homme et que je fus ruiné à ce même cercle dont vous faites partie...

Sur ces mots, le bandit salua et prit congé d'Harris.

Le lendemain, à l'heure dite, les voleurs étaient disséminés dans White Chapel lorsqu'en un des endroits qui avaient la réputation d'être des plus traîtres, on vit un misérable loqueteux, à barbe grise, portant péniblement un sac chargé de verre pilé sur son épaule, s'affaler d'épuisement au milieu de la chaussée.

Cinq bandits, parmi lesquels leur chef, s'élançèrent pour relever le malheureux

qui prononça d'une voix faible :

—Je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Et les émules de Jack l'Eventreur, apitoyés, l'invitèrent à venir se restaurer dans un bar.

Quand le pauvre homme parut plus solide, il dit :

—J'ai eu mon époque de splendeur. Je faisais partie d'un cercle où je me ruinaï. Je fus victime de ce qu'on appelle les honnêtes gens!...

Et les voleurs indignés firent, entre eux, une collecte qui produisit deux shellings, six pence, qu'ils remirent au malheureux.

Et les cinq voleurs chargèrent à tour de rôle le sac sur leurs épaules, pour traverser White Chapel.

En cours de route, le malheureux invita à deux reprises différentes ces hommes complaisants à venir se rafraîchir et, comme il voulait payer avec l'aumône qu'il avait reçue des bandits, ces derniers s'opposèrent à ce que le pauvre homme, qu'ils avaient pris sous leur protection, sortit une seule pièce de sa poche.

En prenant congé des bandits, le pauvre vieux les remercia d'un air attendri et leur dit qu'il garderait de leurs bienfaits une éternelle reconnaissance...

Quelques jours après, le chef des bandits était abordé par un cocher de grande maison qui lui apprit que son maître Harris Hobson voulait s'entretenir un instant avec lui.

—Cher monsieur, lui annonça Harris en lui tendant la main avec quelque reconnaissance, j'ai gagné mon pari.

—Comment? Moi qui croyais que vous aviez suivi mon conseil, celui de rester chez vous.

—Pas du tout, j'ai traversé White Chapel sous l'aspect d'un pauvre vieux chiffonnier, avec mes quatre cents livres ster-

ling au milieu d'un sac de verre pilé que vous avez tenu à tour de rôle, entre vos mains... et je me suis mis sous votre protection pour réussir... Vous voyez que j'ai été bien inspiré.

—Comment, c'était vous?...



J'ai gagné mon pari!

—En personne!... Et comme j'ai trouvé chez vous, comme chez vos hommes, une aide, une complaisance et une fraternité dont j'eusse bénéficié peut-être plus difficilement chez des gens d'une condition moins inférieure, je vous adresse mes plus sincères félicitations et vous prie de les transmettre à votre bande.

Veuillez en outre accepter ces 800 livres sterling qui représentent la somme gagnée au cercle ainsi que le montant du pari, et en faire le partage avec vos compagnons.

Et, sur ces mots, Harris Hobson compta les vingt mille francs de récompense sous les yeux éblouis du chef des voleurs, qui ne savait comment lui en exprimer sa gratitude.

# CHEZ LES FILS DU CIEL



La Chine, qui, pendant des siècles, s'était assoupie dans une torpeur léthargique, se réveille brusquement, et à peine le géant jaune esquisse-t-il ses premiers pas que déjà les puissances occidentales s'émeuvent autour de lui. Quels seront les effets de ce gigantesque travail d'évolution? A quels abîmes ou vers quelles apothéoses de gloire courent les Célestes? C'est ce qu'un avenir plus ou moins éloigné nous apprendra.

Mais, dès à présent, des courants bien distincts entraînent le peuple chinois dans sa formidable poussée vers le progrès.

Le gouvernement sent le sol trembler sous ses pas; des agitateurs politiques, intelligents et instruits, évoluent dans un second courant qui prend sa source dans la Chine centrale, s'enfonce dans les provinces de Kiangsi et du Hounan, gagne la riche et commerçante cité d'Hankeou et s'étend jusqu'aux villes maritimes de Nanking et d'Hangtcheou.

Mais, derrière les réformateurs officiels, derrière les séparatistes de la Jeune Chine, gronde la masse grouillante et tumultueuse des affamés, des énergumènes, des fanatiques et des miséreux dont le cri de ralliement est toujours: Mort à l'étranger! Cette populace innombrable se sent encouragée plus ou moins secrètement par la sourde hostilité des classes dirigeantes contre les Européens, par la haine vouée par les mandarins et les let-

trés à la race blanche et par l'esprit de réaction qui domine dans l'entourage de l'impératrice douairière, particulièrement. Vaincus par les alliés de 1900, les Boxers, les Longs Couteaux, les affiliés au Nénuphar Blanc, au Lotus Bleu et au Céleste Dragon, les adhérents à toutes les sociétés secrètes qui pullulent en Chine, relèvent la tête, redeviennent menaçants, car ils sentent que leurs revendications pourraient, le cas échéant, s'appuyer sur une armée véritable qui n'est plus la cohue disparate et hétérogène des soldats de l'Etendard Vert ou des Huit Bannières mandchoues.

Car, ce serait folie de le dissimuler, l'armée chinoise qui, au moment de la révolte des Boxers, n'existait pour ainsi dire pas, est maintenant créée. Si le plan considérable élaboré par le Conseil supérieur de la guerre, n'est pas encore réalisé, il suffit que, dès maintenant, les Occidentaux aient devant eux une section parfaitement organisée de l'oeuvre entreprise, pour qu'il ne soit indifférent aux voisins de la Chine de connaître les redoutables adversaires qu'ils auraient éventuellement à combattre.

La Chine reste peut-être un pays charmant, mais le tintement des clochettes y est déjà couvert par les sonneries guerrières des trompettes et des clairons; les amateurs de pittoresque, les poètes et les rêveurs le regrettent sans nul doute, mais les vrais patriotes chinois sont fiers et se félicitent bien haut de cette transformation.



L'ancienne armée chinoise était formée de quatre éléments principaux.

Le premier groupe comprenait les Huit Bannières, cohortes uniquement composées de soldats mandchous que les empereurs plaçaient auprès de chaque gouverneur de province bien plus pour l'espionner et le maintenir dans l'obéissance que pour le suivre au combat; ces gardes impériaux, si dévoués à la dynastie régnante, viennent d'être renvoyés dans leurs foyers; ceux qui avaient moins de quarante ans ont été versés dans la police des provinces où ils font d'ailleurs un piètre service, rançonnant les villageois et les citadins, menaçant les fonctionnaires et les mandarins et protégeant les pillards et les malandrins.

Les anciennes troupes régulières chinoises dites de l'Etendard Vert, parce que leur drapeau était de couleur verte, formaient le second élément de la puissance militaire des Célestes. Ces soldats s'intitulaient "braves" parce qu'ils avaient étouffé l'insurrection des Taïpings en 1855. C'étaient eux que nous avons l'habitude de voir, à la frontière du Tonkin, errer sur nos marchés, couverts de loques minables et crasseuses qui étaient leurs uniformes; ils se livraient à la contrebande de l'opium, du sel et des allumettes, maquignonnaient des chevaux, conduisaient même des troupeaux de canards, ils se procuraient ainsi des moyens d'existence, car les piastres de leur solde étaient conservées par leurs commandants, bien souvent aussi misérables que leurs hommes.

Une seule troupe était réellement bien armée, bien instruite, bien encadrée; c'étaient les trente-cinq mille réguliers du Péchili, qui nous tinrent longtemps en arrêt devant Tien-tsin et infligèrent même un sérieux échec aux marins de la colonne

Seymour avant l'arrivée des alliés en 1900.

Les autres contingents, qu'ils fussent enrôlés sous les Huit Bannières et sous l'Etendard Vert, ne pouvaient être redoutables dans une guerre contre les puissances occidentales. Au moment où le canon grondait aux alentours de Pékin, pendant le siège des Légations, je fus à même de constater, dans le Yunnan, que l'arc était encore la seule arme réglementaire de nombreuses compagnies chinoises. Un an plus tard, à Malipo, chef lieu de canton de cette même province, les habitants citèrent avec fierté le nom de certain capitaine fort apprécié de ses hommes parce qu'il avait successivement placé huit flèches dans un panneau de 6 pieds de largeur posé à un arpent environ de ce tireur émérite!

Le poste frontière de Bac-Bao, où quarante réguliers, cantonnais tenaient garnison, possédait, il est vrai, huit fusils à tir rapide, mais ces armes étaient si rouillées, que les trois gradés qui seuls en connaissaient le maniement ne purent faire manoeuvrer la culasse.

Sa réorganisation sépare l'Empire Chinois en vingt zones militaires ayant chacune un corps d'armée à deux divisions; en temps de guerre, des contingents sérieusement instruits, viendront accroître ces effectifs, car, après neuf ans de service actif, les soldats devront encore à l'Etat deux périodes de trois années pendant lesquelles ils seront astreints à plusieurs mois d'exercices rigoureux.

Les instructeurs sont en majorité Japonais, mais les grands chefs militaires ne cachent pas leur intention de se priver bientôt de tout concours étranger; à cet effet, dans chaque province ont été créés des écoles d'officiers et de sous-officiers d'où sortiront chaque année treize cents

Chinois appartenant à toutes les classes de la société, car nobles, bourgeois et riches commerçants se font honneur et gloire d'y envoyer dès maintenant leurs enfants.

Il y a dix ans, on demandait aux futurs officiers de soulever un poids de 50 livres, et celui qui avait les biceps les plus solides recevait le plus haut grade, surtout s'il était assez riche pour gagner les bonnes grâces des examinateurs; aujourd'hui, parmi les épreuves éliminatoires imposées aux candidats figure la justification d'une connaissance assez approfondie des langues anglaise, allemande, japonaise ou française. Il faut connaître l'esprit des habitants du Céleste Empire, il faut avoir vécu près des mandarins épris de la vieille littérature classique pour comprendre combien dut souffrir l'amour propre de ces Chinois mis dans l'obligation d'étudier l'art, les sciences et les lettres de ceux qu'ils considèrent comme des Barbares, et combien fut ardente leur fièvre de progrès et peut-être aussi leur soif de revanche, pour ne pas se révolter contre ces exigences nouvelles.

Quand je vois les officiers actuels avec leur uniforme sobre copié sur celui des Japonais, quand j'apprends que beaucoup d'entre eux, dans le désir de se moderniser, n'hésitent pas à sacrifier la natte nationale et à se faire couper les cheveux, je ne puis croire que ce sont les mêmes hommes qui, hier encore, lippus et obèses, affublés de tuniques de soie tombant sur des culottes bouffantes aux teintes variées, chaussés de bottes feutrées ornées d'étranges papillons, se promenaient, solennels et grotesques, au milieu des hordes loqueteuses et indisciplinées qu'ils commandaient.

Et pourtant, ces mandarins que nous tournions en ridicule viennent d'étonner

nos attachés militaires, aux grandes manœuvres de Changtéfou, par leur science de la tactique moderne et par la précision de leurs évolutions; ce sont eux qui ont acheté aux Italiens leurs appareils de télégraphie sans fil; ce sont eux qui installent l'électricité dans leurs arsenaux de Paotingfou et de Nanking; ce sont eux qui fabriquent des canons à tir rapide et des pièces de montagne d'une portée supérieure à 2 milles; ce sont eux enfin qui inscrivent dans leur nouveau règlement militaire ces mâles conseils: "En guerre, tous les hommes d'un régiment marcheront, reculeront, attaqueront, se défendront avec le drapeau. Cet étendard leur rappellera la patrie et sera au milieu d'eux comme la personnification sacrée. Depuis le général jusqu'au simple soldat, tous l'aimeront et le respecteront."

Et c'est pourquoi l'évolution chinoise préoccupe l'Europe tout entière. avant peu, si le mauvais état des finances impériales ne vient pas arrêter l'essor de ce merveilleux élan national, les Anglais, les Russes, les Allemands et les Français verront se dresser devant eux, en Asie, une armée formidable et parfaitement instruite. Qui peut affirmer qu'un chef chinois audacieux ne cherchera pas alors à utiliser le merveilleux instrument placé dans ses mains, et ne tentera pas, soutenu par la nation tout entière, de rejeter à la mer ces étrangers, ces barbares, ces Faces Pâles, qui osèrent s'implanter sur le sol des aïeux et profaner l'Empire du Milieu?

Je ne voudrais pas être prophète de malheur, mais je ne puis m'empêcher de jeter un appel d'alarme et de répéter cette phrase désormais historique: "Tenons notre poudre sèche et nos épées aiguisées", car l'heure d'un terrible conflit peut sonner bientôt à l'horloge du Temps!

# NOS CHEVEUX



S'il est facile de conter les cheveux de certaines personnes chauves, le dénombrement de ceux d'une personne en possession de tous les siens serait un peu plus long.

Nous en avons environ 80,000.

Ce nombre cependant est essentiellement variable selon les personnes. Ainsi

une femme blonde en possède jusqu'à 140,000, une châtaine 110,000, une brune 102,000 et une rousse 88,000 seulement.

La croissance est plus rapide au printemps et en été qu'en automne et en hiver, plus rapide également de jour que de nuit et la durée vitale d'un cheveu est évaluée de 2 à 4 ans.

Les cheveux d'une femme, mis bout à bout représenteraient, en moyenne, une longueur de 45 à 50 milles et chez quelques blondes cette longueur peut atteindre 60 à 70 milles.

La résistance des cheveux est énorme par rapport à leur faible grosseur, un cheveu de blonde supporte, sans se casser,  $2\frac{1}{4}$  onces, et un cheveu de brune, 3 onces et un tiers. Une chevelure entière, surtout torsionnée en façon de câble pourrait donc

soulever un poids formidable.

En ce qui concerne leur longueur, on ne peut donner aucun chiffre absolu ; alors que la moyenne est de 2 pieds et demi à trois pieds, on en a vu dépasser de beaucoup cette longueur.

Le plus remarquable cas observé, croiton, est celui d'un Indien Sioux du Dacotal dont la chevelure atteignait la longueur extraordinaire de dix pieds !

Comme soins hygiéniques, le lavage, de temps en temps, au savon et à l'eau est encore ce que l'on a trouvé de mieux.

Les lotions alcooliques, et autres ne doivent être employées que sur l'avis du médecin : bonnes pour les unes, elles peuvent être nuisibles pour les autres.

La chute quotidienne des cheveux est, en règle générale, de 35 à 110 de 18 à 26 ans ; de 90 de 20 à 30 ans ; 120 et plus de 50 à 60 ans. Ces chiffres, concernant les hommes, sont beaucoup moins élevés pour les femmes.

Il est arrivé que des cheveux, devenus blancs et tombés, ont été remplacés par d'autres noirs ou blonds.

Ce cas, lorsqu'il est naturel est très rare, cela va sans dire ; aujourd'hui, toute fois, il arrive fréquemment de rencontrer, pourvue d'une superbe et abondante chevelure, une personne notoirement connue pour être chauve comme un œuf peu auparavant.

Seulement, il est bien probable que le marchand de postiches a passé par là...

# NOTRE VOISINE LA LUNE



La lune a le don d'intéresser tout particulièrement les habitants de la Terre: sa large face ronde et pâle, plaquée de parties sombres, attire nos regards, non seulement quand nous sommes enfants et qu'on nous montre une figure ou un bonhomme portant un fagot, mais encore quand nous sommes à l'âge de raison. Notre satellite est si près de nous (relativement s'entend) que nous voudrions savoir comment il est fait, s'il possède des habitants et si ces habitants nous ressemblent. On a bien obtenu des dessins et des photographies nous montrant les montagnes si curieuses dont la surface de la Lune est parsemée; mais ce n'est pas assez, il n'y a là que de quoi exciter davantage notre curiosité. C'est pour cela que, tout récemment, au commencement du vingtième siècle, on avait proposé de construire un instrument d'optique permettant de voir la surface de la Lune comme si l'on avait été à une verge d'elle!

Cela semble bien attrayant, cette perspective, et il est bon de voir tout d'abord quel progrès cela constituerait, c'est-à-dire à quelle distance actuellement on peut apercevoir la Lune; nous prouverons ensuite que les instruments actuels ne sont guère perfectibles.

On peut se servir de deux espèces d'appareils absolument distincts: ou d'une lunette ou d'un télescope. Avec une lunette, on voit directement l'astre qu'on vise,

de la même façon qu'avec une longue-vue ou une lorgnette (bien que ce soient là des instruments tout différents de la lunette astronomique). Le télescope est un tube au fond duquel est un miroir grossissant; sur ce miroir se reflète l'image grossie de l'astre, et on regarde avec une lentille cette image, et non point l'astre directement.

La plus grande lunette astronomique qui existe actuellement est celle que les Américains ont installée dans l'observa-



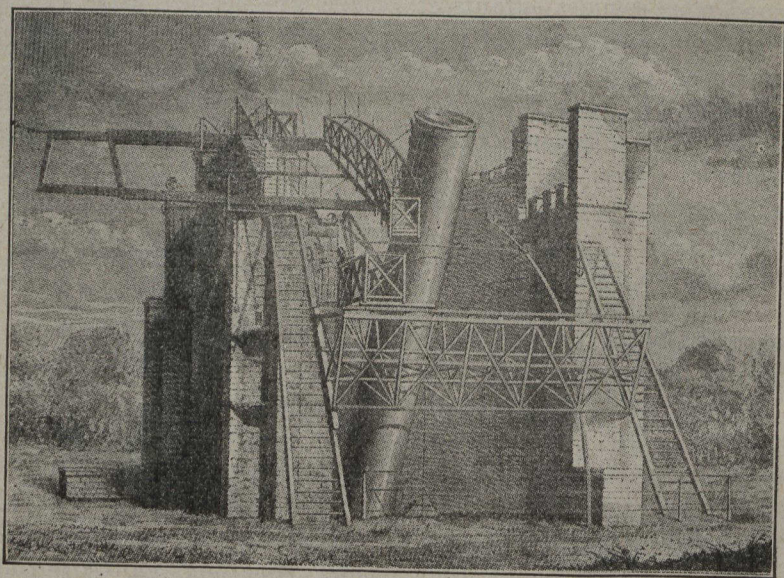
toire Lick, créé par eux au sommet du mont Hamilton, en Californie: son objectif a 3 pieds  $\frac{1}{4}$  de diamètre, et la longueur totale de l'instrument atteint 17 verges. Enfin, on a décidé que l'observatoire de Washington, quand il serait transféré sur les hauteurs de Georgetown, serait muni d'une lentille de 5 pieds pour une lunette géante. Quant aux plus grands télescopes, nous pouvons citer celui de l'illustre Herschell, ayant 5 pieds de diamètre, et celui de lord Ross, ayant 6 pieds.

On voit tout de suite que le diamètre des télescopes dépasse très sensiblement celui des lunettes; mais en réalité ces

immenses télescopes donnent à peu près les mêmes résultats que la plus grande lunette "actuellement en service", c'est-à-dire celle de l'observatoire du Mont Hamilton. Les raisons en sont simples, et ce sont ces raisons mêmes qui rendent impossible le projet de la lunette montrant la lune à une verge.

Théoriquement, la grande lunette du mont Hamilton pourrait fournir un grossissement de 6,000 diamètres, c'est-à-dire nous faire voir la Lune avec un diamètre

C'est à peine si, par des temps exceptionnellement beaux, on peut employer la lunette de l'observatoire Lick à grossir 5,000 fois; souvent le grossissement ne doit être que de 2,000 diamètres, et alors on ne l'aperçoit qu'à 100 milles. C'est qu'en effet le rayon visuel, avant d'arriver à l'astre, doit traverser l'atmosphère, et celle-ci est toujours troublée de nuages, de vapeur d'eau, de fumées, de corps, de particules de poussières en suspension; il y a en outre l'agitation de l'air qui vient



Grand télescope de lord Ross, à Paronstown, Irlande

6,000 fois plus grand qu'il ne nous le paraît quand nous la regardons à l'œil nu (nous n'avons pas besoin, du reste, de faire remarquer que, dans ces lunettes grossissant ainsi, on ne voit point la masse entière et énorme que représente l'astre grossi, mais simplement un petit morceau de cette masse). Avec un grossissement de 6,000 diamètres, on verrait la Lune à 40 milles. Pourquoi ne profite-t-on pas de cette faculté? C'est que c'est impossible.

troubler l'observateur. L'instrument grossit tout ce qui est entre lui et l'astre, les gouttes de vapeur, les grains de poussière, et on ne peut plus rien voir nettement: à mesure que le grossissement augmente, on perçoit de moins en moins les détails. C'est pour cela qu'on tend de plus en plus à installer les observatoires aussi haut que possible, au sommet des montagnes, comme au mont Hamilton, comme au Mont Blanc, comme au pic du

Midi, pour rencontrer une atmosphère beaucoup plus pure; c'est pour cela aussi qu'on songe à transférer l'Observatoire de Paris hors du rayon des fumées de la grande ville.

Ajoutons encore que la Lune n'a pas de lumière par elle-même: ce n'est qu'un pâle reflet du Soleil. Quand on la considère dans son ensemble, elle paraît lumineuse; mais quand on n'en regarde qu'une partie avec un fort grossissement, cette partie est bien moins éclairée; l'éclaircissement diminue au fur et à mesure de l'augmentation de grossissement, et l'on arriverait à voir une portion de Lune très grossie...

qu'on ne verrait plus parce qu'elle serait complètement obscure.

Pour arriver à montrer la Lune à 1 verge de distance, il faudrait construire une lunette ayant au moins 50 verges de diamètre et 1000 de longueur; et encore on n'arriverait à obtenir le grossissement nécessaire que théoriquement; la mise en pratique serait impossible, pour toutes les raisons que nous avons expliquées. Il ne faut donc plus songer à des rêves, à des suppositions fantastiques; mais il faut espérer néanmoins que, là encore, le progrès pourra se faire sentir au grand bénéfice de la science.

## L'ATTENTE

Hélas! dis-tu, la froide neige  
Recouvrez le sol et les eaux;  
Si le bon Dieu ne les protège,  
Le printemps n'aura plus d'oiseaux!

Rassure-toi, tendre peureuse;  
Les doux chanteurs n'ont point péri.  
Sous plus d'une racine creuse  
Ils ont un chaud et sûr abri.

Là se serrant l'un contre l'autre  
Et blottis dans l'asile obscur,  
Pleins d'un espoir pareil au nôtre,  
Ils attendent l'Avril futur.

Et, malgré la bise qui passe  
Et leur jette en vain ses frissons,  
Ils répètent à voix basse  
Leurs plus amoureuses chansons.

Ainsi, ma mignonne adorée,  
Mon coeur où rien ne remuait,  
Avant de t'avoir rencontrée,  
Comme un sépulcre était muet;

Mais quand ton cher regard y tombe,  
Aussi pur qu'un premier beau jour,  
Tu fais jaillir de cette tombe  
Tout un essaim de chants d'amour.

François COPPEE.

## Chez le Somnambule

**D**ANS le numéro de Novembre dernier de la "Revue Populaire", nous racontions l'histoire d'une prédiction faite à Joséphine, future impératrice des Français, alors qu'elle n'était encore qu'une jeune créole Martiniquaise.

Voici aujourd'hui un fait étrange que le récent voyage en France du roi de Serbie, dont les journaux ont parlé, remet d'actualité.

Nos lecteurs se souviennent sans doute, qu'en 1903, le roi de Serbie et la reine Draga trouvèrent la mort dans un drame de palais épouvantable.

Or, voici ce que rapporte une personne dont la bonne foi est au-dessus de tout soupçon, et qui a été le témoin de ce que nous allons vous raconter.

Dans un voyage à Paris, la reine Draga voulut absolument voir non pas Mme de Thèbes chez qui une amie avait voulu la conduire, mais une sorte de devineresse, très pauvre, très malheureuse, qui habite dans une petite rue perdue dans le quartier populaire de Belleville.

Elle se rendit donc chez la diseuse de bonne aventure.

Celle-ci, après l'avoir regardée longtemps, fixement, lui dit :

—Non, madame, j'aime mieux ne rien vous dire.

Et comme Draga insistait, elle finit par lui dire :

—Vous arriverez très haut...

—Et je tomberai très bas, sans doute, fit la future reine avec une certaine ironie.

Non, non, ce n'est pas ça... Vous mourrez subitement.

—Dans une catastrophe ?

—Non... non.

—D'une maladie ?

—Non.

—Assassinée ?

—Oui !

Et la devineresse ajouta.

—Méfiez-vous du mois de juin, il vous sera néfaste.

Il paraît qu'il existe une lettre de la reine Draga, racontant ces faits, et les commentant sur un ton de badinage fort spirituel.

Pauvre femme !



# La Fabrication des Cloches

**C**E n'est point là une industrie fort connue : tout simplement parce que les vraies cloches, celles d'un certain poids et d'un volume respectable, ne sont pas d'une vente ni d'un usage courants. C'est du reste pour cela que les usines où on se livre à la fonte des cloches ne sont elles-mêmes que peu nombreuses. Il y a là une industrie d'art en réalité, où les procédés rapides ne sont guère de mise : les usines sont fréquemment restées la propriété d'une même famille, qui s'est transmise de père en fils les traditions, les tours de main, les petits secrets qui permettent précisément d'atteindre le résultat poursuivi plus sûrement que de savantes études. Et fréquemment aussi une de ces usines, comme celle qui a fondu la fameuse "Savoyarde" de Paris, ne présentera extérieurement qu'une apparence bien modeste, en même temps qu'elle ne compte qu'un personnel ouvrier réduit. Il s'agit tout simplement de couler dans un moule un mélange de bronze et d'étain, offrant la forme connue et caractéristique ; mais les moindres détails ont leur importance ici. C'est à leur observation qu'on devra la sonorité de la cloche ou sa solidité ; c'est grâce aux minutieuses précautions prises, que la cloche donnera bien la note que l'on désire lui entendre jeter.

Il faut bien dire que, en cette matière comme en tant d'autres, où les traditions se sont accumulées et corrigées mutuellement, ce n'est qu'à la suite de tentatives diverses poursuivies durant des siècles,

qu'on est parvenu à fabriquer les cloches sous la forme qu'on observe toujours maintenant. C'est sous cette forme "en cloche", car nous ne trouverions pas d'autre mot, que la sonorité est la plus grande, que les ondes harmonieuses se transmettent le mieux à l'air environnant, qui se charge de les faire parvenir au loin. Mais encore faut-il des proportions exactes dans les diverses parties de la cloche ; et c'est par l'expérience encore qu'on est parvenu à connaître ces proportions qu'il s'agit de réaliser tout à la fois dans le dessin préalable que l'on dressera de la cloche, dans le moule qu'on établira d'après ce projet, et dans la vaste coupe de bronze qui sera coulée dans ce moule.

Pour comprendre tout ce que nous dirons, il est du reste assez nécessaire de se rappeler ou de savoir quelles sont les diverses parties constitutives d'une cloche ; et aussi quelles désignations elles ont reçues. La partie supérieure de la cloche s'appelle le "cerveau", ce qui, on le reconnaîtra, ne manque pas de pittoresque ; intérieurement, et en dessous par conséquent, elle comporte un anneau auquel est suspendu l'espèce de marteau de fer qu'on nomme le "battant", et qui a pour mission de frapper la cloche quand on la met en branle, et de la faire résonner. Les parties inclinées au-dessous du cerveau se nomment les "faussures" ; c'est de leurs parois extérieures que portent les "anes" qui servent à suspendre la cloche. Celle-ci s'épaissit plus bas, et forme la "panse" ou "gros bord", contre



lequel frappe le marteau; et le bord proprement dit, qui est bien plus mince, porte le nom technique de "patte". Or, la hauteur de l'instrument, la largeur en haut ou en bas, l'épaisseur de ses parois dans ses diverses parties, tout cela est déterminé minutieusement par le fondeur de cloches, qui dresse ce qu'on nomme le tracé, le dessin en coupe de cette cloche, tracé auquel il se conformera strictement dans la confection du moule. Et, de même que pour dessiner une "académie" on se conforme à un certain "canon", dans lequel la hauteur du "bonhomme" devra correspondre à un certain nombre de fois la hauteur de tête qu'on lui aura donnée; de même, pour la cloche, l'unité de mesure à laquelle on se reporte et qui assure l'harmonie dans le dessin, est le "bord", l'épaisseur de ce bord dont nous venons de parler. C'est ainsi que, d'après une règle empirique qui est généralement suivie par nos fondeurs français, le diamètre. l'ouverture de la cloche doit être de quinze bords, quinze fois l'épaisseur du bord. On observe d'autre part une autre règle empirique, qui est basée par conséquent sur la pratique, et qui permet de préparer une cloche dont la note sera bien celle que l'on désire: cette règle porte le nom d'échelle campanaire (ce qui se comprend), ou encore, ce qui est plus pittoresque, de brochette ou de Bâton de Jacob. La hauteur du son rendu par une cloche est proportionnelle (mais en raison inverse) à son diamètre ou à la racine cubique de son poids.

Reste donc à préparer le moule et à couler le métal. La coulée est peu difficile à comprendre et à expliquer, car c'est une opération qui se fait dans de multiples industries; la préparation du moule est bien spéciale.

Le moule se construit dans une fosse

creusée au milieu du sol de l'atelier, fort en contre-bas, et tout auprès du creuset, du four énorme où l'on met en fusion les métaux qui, par leur alliage, fourniront le métal de la cloche. On comprend que, dans ces conditions, le métal qui s'écoulera du creuset n'aura pas le temps de se refroidir avant que de venir remplir le vide du moule, et s'y solidifier ensuite. (On aura remarqué immédiatement que la fosse contient plusieurs moules plus ou moins avancés, ainsi que nous l'expliquerons: c'est que, le plus ordinairement, du moins quand il s'agit de cloches qui ne soient pas de dimensions exceptionnelles, on en fond un assez grand nombre simultanément. Cela assure des économies sur le combustible nécessaire pour fondre les métaux.

Il est assez facile de saisir que tout moule doit être formé de deux parois, dont l'éloignement doit correspondre exactement à l'épaisseur de l'objet que l'on veut fondre, à la quantité de métal dont on doit le former; et c'est pour cela que les fondeurs de cloche doivent établir d'abord la paroi intérieure du moule, celle au contact de laquelle se trouvera la paroi intérieure elle-même de la cloche une fois fondue; puis préparer la seconde paroi du moule, qui, au contraire, enveloppera extérieurement cette cloche fondue, et sera au contact de sa propre face externe. C'est pour cela que les ouvriers préparent d'abord le "noyau", et qu'ensuite ils prépareront la "chappe". On aura naturellement établi des "patrons" pour les guider dans cette double besogne.

Les voici occupé d'abord à établir le noyau. Nous voyons deux ouvriers dressant les briques séchées au feu qui vont servir à constituer ce noyau; celui-ci est d'ailleurs creux. Il doit présenter extérieurement d'une façon approximative,

## Fabrication des Cloches

avec un certain jeu, la forme de l'intérieur de la cloche qu'il s'agit de couler. L'ouvrier est dirigé dans son travail par une sorte de modèle, taillé dans une planche, et pouvant tourner autour d'une tige verticale, piquée juste au milieu de l'emplacement que doit occuper ce noyau. C'est ce qu'on appelle le "trousseau" ou "compas", et on l'aperçoit fort bien dans la photographie. Quand le noyau est terminé, comme il présente une ouverture

inférieure de la cloche; ce dont on peut s'assurer en faisant tourner le trousseau. On fait encore sécher, et l'on applique un enduit préparé avec du charbon de bois et du savon, qui empêchera ce que nous allons appeler la "fausse cloche", de se coller à ce noyau.

A quoi sert donc cette fausse cloche? tout simplement à faire que l'enveloppe extérieure du moule soit exactement à la distance voulue de l'enveloppe interne:



L'établissement du noyau

en haut, on peut y allumer un feu de charbon de bois qui le sèche complètement: la moindre humidité restante serait pernicieuse au moment de la coulée du métal en fusion, il se produirait de la vapeur qui pourrait provoquer une explosion. On enduit ensuite le noyau d'une couche de terre toute spéciale, qui ne doit pas se gercer au séchage, et on en accumule une épaisseur suffisante pour que le tout corresponde exactement au creux

la fausse cloche enlevée ensuite, il restera entre ces deux parois l'espace correspondant à la cloche que l'on veut fondre. Le procédé est original et sûr: tout au plus est-il un peu compliqué. On va tout uniquement poser sur le noyau une sorte de moulage en terre représentant exactement la cloche que l'on désire fabriquer; puis on établira par là-dessus un second moule qui sera la "chappe", et qui aura naturellement les proportions voulues pour

que le métal coulé ensuite entre cette chappe et le noyau nous donne une reproduction de la cloche en terre.

En fait, la fausse cloche est composée d'un mélange de terre glaise et d'étaupe, dont on a fait une sorte de pâte résistante; bien entendu, nous passons une foule de tours de main, ne croyant pas que nos lecteurs aient l'intention de se mettre fondeurs de cloches sur nos indications. On recouvre également cette fausse cloche du mélange de savon et de charbon indiqué plus haut, et qui empêchera l'adhérence de la chappe. L'intérieur de la chappe (qui donnera à la coulée l'extérieur de la vraie cloche) devant fournir un moule pour les moindres détails de cette dernière, on a bien soin de rapporter sur l'extérieur de la fausse cloche les ornements, les inscriptions multiples qui se trouvent généralement à la surface des cloches. Ornements et inscriptions y sont faites en cire. Ce sont des reliefs qui vont se traduire par des creux, et par suite par des moules dans la chappe.

Celle-ci se construit en étoupe et en argile, mais avec une armature de fils de fer; il faut qu'elle présente une grande solidité; car, une fois construite sur place elle sera relevée, pour qu'on supprime la fausse cloche. Elle est, du reste, tassée à la "dame"; et, pour qu'elle prenne bien toutes les empreintes de la fausse cloche, les premières couches de terre en sont étalées au pinceau, sur l'enduit savonneux destiné à les empêcher d'adhérer à la fausse cloche. Lorsque tout est bien sec, on s'arrange pour soulever cette chappe avec une grue, qui représente, du reste, la démolition de la fausse cloche, on voit une chappe soulevée de la sorte. Grâce à ce soulèvement, on a mis à nu la fausse cloche, et aussitôt des ouvriers s'y atta-

quent, au marteau et au ciseau, pour la faire disparaître; elle a fini de jouer le rôle pour lequel on l'avait établie. Il y a encore à ajouter, dans le haut du noyau, un évidement qui formera le moule du porte-battant: celui-ci doit naturellement faire corps avec le cerveau de la cloche. De plus, on ajoute à la chappe, et de part et d'autre, deux sortes de tubes qui la traversent et qui formeront les moules des deux anses, ce qu'on appelle techniquement les colombettes. Il sera essentiel que le métal de ces anses soit intimement uni à celui du corps de la cloche. On peut alors redescendre la chappe; il faut toutefois qu'elle retombe exactement à la place qu'elle occupait tout à l'heure, de manière que les parois de la cloche soient bien de même épaisseur des deux côtés. On a pris pour cela des repères; et c'est là que se montre le soin, l'habileté professionnelle du fondeur de cloches.

Quand tout a été remis en place, le moule est bien prêt dans son ensemble; c'est cet espace vide qu'occupait tout à l'heure la fausse cloche, et qui est compris entre le noyau et la chappe. On a réservé dans celle-ci une ouverture par laquelle on pourra faire pénétrer le métal en fusion. Dans le creuset, on a jeté le cuivre et l'étain, suivant les proportions convenables et la formule qui est le secret de chaque fondeur; on a chauffé autant qu'on le pouvait depuis déjà assez longtemps, car il faut que les deux métaux soient à une température de quelque 1600 à 1800 degrés. Au dernier moment, on jette dans le foyer encore quelques bûches pour augmenter la température. Les ouvriers sont à leur poste, et brusquement on enlève le bouchon de terre glaise qui obturait le trou du bas du four. Le métal s'élançait et il arrive rapidement à l'intérieur du moule de la cloche. On a

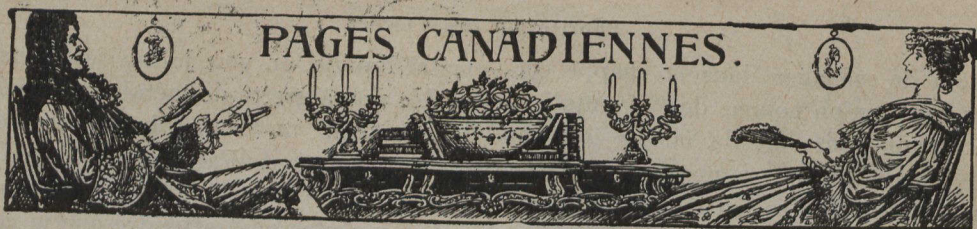
### Fabrication des Cloches

eu soin de ménager dans la chappe certains trous qu'on nomme des "évents", et qui auront pour but de laisser les gaz s'échapper. Mais on a pris une précaution complémentaire, au moins quand on fond suivant la vieille méthode européenne, qui est plus timide et moins rapide que la méthode américaine. Tous ces moules qui avaient été préparés dans la fosse que nous avons montrée au pied du creuset, avaient été préalablement enterrés, suivant le terme de métier, qui est parfaitement exact. On a rempli tout le vide qui restait dans la fosse, autour des moules, d'une terre légère, extrêmement sèche, qui a pour but de soutenir les moules, et de les empêcher de se déplacer plus ou moins sous la poussée du métal en fusion. Et la surface de cette terre est sillonnée par plusieurs canaux qui viennent du trou de coulée du four, et qui arrivent aux divers orifices ménagés pour amener ce métal aux moules des diverses cloches que l'on va fondre simultanément. De toute façon, quand la coulée est près de finir, c'est-à-dire que les moules sont pleins de

métal liquide, on voit jaillir des trous de coulée une aigrette de métal enflammé, et l'on entend un sourd bourdonnement. C'est le moment d'arrêter le cours du métal.

Il n'y a plus qu'à attendre que le métal se solidifie d'abord, puis se refroidisse suffisamment pour le démoulage. Nous montrons la manière un peu brutale dont celui-ci s'accomplit. La cloche sort de là à l'état brut. il y aura encore à lui donner les derniers soins, à la polir pour la rendre brillante, à travailler au burin les figures, ornements, inscriptions qu'elle peut porter, et que la fonte a laissées un peu grossières. Enfin on l'essayera au point de vue de la sonorité, et surtout de la note qu'elle donne : si par hasard elle présentait un léger excès de métal, on pourrait en enlever, et la ramener à la note exacte requise ; au cas contraire, on serait peut-être obligé de recommencer tout le travail. Mais c'est là chose rare, étant données l'habileté et la pratique des fondeurs de cloches.





## FAITS ET ANECDOTES

### LE SAUVAGE SAVIGNON EN FRANCE

En 1610, Champlain emmena avec lui à Paris un jeune sauvage de la tribu huronne, du nom de Savignon, frère de Tré-gouaroti, capitaine dans son pays. Le fondateur de Québec l'avait accepté temporairement en échange d'un petit français qu'il avait confié aux Hurons pour lui apprendre leur langage. Son absence du Canada ne se prolongea pas au-delà d'un an. Lescarbot fit sa connaissance à Paris. "J'ai vu souvent, dit-il, ce sauvage de Champlain, nommé Savignon, à Paris, gros garçon et robuste, lequel se moquait voyant quelquefois deux hommes se quereller sans se battre, ou tuer, disant que ce n'étaient que des femmes, et n'avaient point de courage."

Lors de la traite de 1611 au Saut Saint-Louis, Savignon accompagnait Champlain et, devant ses compatriotes réunis au nombre de deux cents, il prononça un discours bien intéressant pour eux. Il leur raconta toutes les péripéties de son voyage, exaltant surtout les réceptions grandioses dont il avait été l'objet. Bref, il les émerveilla par le récit des choses curieuses dont il avait été témoin.

Quelques jours après, Savignon quitta le Saut Saint-Louis où il avait failli se noyer en même temps que Louis domes-

tique de M. des Monts. Champlain lui fit quelques légers cadeaux avant de lui dire adieu. Le jeune Huron ne se sépara pas sans regret de son protecteur, lui laissant entendre qu'il allait être malheureux après avoir coulé des jours si tranquilles. Champlain le consola de son mieux, et le renvoya dans sa famille, car c'était nue charge pour lui.

N. E. Dionne.

### LE FORT DE CHAMBLY

Ce fort, situé sur la rivière Richelieu, est l'une des plus précieuses antiquités de la province de Québec, et à l'aspect d'un vaste château moyen-âge. Le diamètre intérieur est de 125 pieds. Les courtines ont une hauteur de 25 pieds, et les bastions une hauteur de 30 pieds.

Le premier fort fut construit en 1665, en pieux, ayant une enceinte de 24 toises de chaque côté, et 15 pieds de haut. Il fut rétabli en pierre, en 1710, avec tous les moyens de défense alors usités.

Ce fort a toujours eu garnison et un prêtre résident. Il devint un centre important pour le commerce des peaux de castor, avec Orange, Manhatte et même avec Boston. Les intendants y avaient

# PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

## Perruquier

Satisfaction Assurée

Perruques et Toupets pour  
Dames et Messieurs.  
**SPECIALITE**

Cheveux teints de toutes les  
couleurs, coiffures pour Bals  
et Soirées.



SANS

Toujours en mains un assortiment  
complet de Perruques, Toupets,  
Tresses et Boucles en cheveux natu-  
rels.

Importateur direct de Paris, Lon-  
dres et New-York.



AVEC

Aussi Peignes et Ornements de tous  
genres pour cheveux, ainsi que les  
articles de toilettes des meilleures  
marques pour l'Embellissement du  
Teint et Conservation de la Cheve-  
lure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

## Le Lait 'LAURENTIA'

a conquis simultanément la Profes-  
sion Médicale et le public qui récla-  
maient du lait pur, et non-contaminé  
et qui sont en possession de ce pré-  
cieux aliment. Le lait "Laurentia" a  
l'avantage de se conserver indéfini-  
ment, sous tous les climats, on peut  
donc s'en approvisionner d'avance,  
pour une semaine, un mois ou un an,  
comme de toute autre conserve. C'est  
un lait complet, homogénéisé, c'est-  
à-dire divisé mécaniquement à l'ex-  
trême, stérilisé, sans addition quel-  
conque, dans les conditions les plus  
hygiéniques, offrant au consomma-  
teur toute la sécurité possible: c'est  
le lait que toutes les familles de-  
vraient adopter. Demandez-le à votre  
épiciers. Il est préparé à l'usine de  
Lacolle par la Cie Canadienne de  
Produits Agricoles Limitée.

## Developpez Votre Buste

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en tim-  
bres ou argent  
pour défrayer la  
distribution, nous  
enverrons un pa-  
quet de 50c du  
traitement mer-  
veilleux du Dr Ca-  
therine E. Kelly  
pour rendre le bus-  
te replet et fer-  
me; aussi notre  
brochure " La  
Forme Parfaite ".  
Elle s'est servie de  
ce traitement elle-  
même et il a amé-  
lioré non seule-  
ment les propor-  
tions de son déve-  
loppement mais  
aussi celles de ses  
clientes.

Ecrivez aujourd'hui.

**DR KELLY Company**

Dept 359 AA

Buffalo, N. Y



établi des magasins bien fournis de provisions de bouche et de guerre.

Attaqué par les Iroquois, en 1689, le fort de Chambly fut défendu par M. Duplessis. Il fut toujours le centre des mouvements militaires, soit contre les Iroquois, soit contre les habitants de la Nouvelle-Angleterre.

En 1747, son matériel fut transporté au fort St-Jean, à quelques lieues plus loin, sur le Richelieu.

En 1760, il passa entre les mains des Anglais.

Les Américains s'en emparèrent, sans coup férir, le 17 octobre 1775; mais à la suite d'une épidémie, ils l'abandonnèrent après y avoir mis le feu.

Guy Carleton le restaura en 1777.

Les troupes canadiennes en font usage en 1812.

Le fort de Chambly est abandonné en 1847; il ne serait plus qu'une ruine sans le patriotisme et les efforts de M. J.-O. Dion, citoyen de Chambly, qui en est aujourd'hui le gardien et qui l'a doté d'un petit musée.

F.-A. Baillargé.

---

## MONTCALM

---

“C'était un petit homme de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez busqué et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de la coiffure rendait encore plus vifs. Quand l'hiver, sur la route de Québec à Montréal, un traîneau filait au galop, et que, du fond d'une pelisse de fourrure, deux éclairs avaient brillé, “Voilà le marquis!”, disaient les passants. Le trait saillant de son esprit, ce fut aussi le

coup d'oeil, mais un coup d'oeil dont la vivacité n'ôtait rien à la justesse; la vérité vite saisie, souvent discernée de très loin, jaillissait avec une lumineuse précision des jugements portés par Montcalm sur les hommes et les événements. Imagination hardie sans chimères, féconde sans rêverie, il fut, par-dessus tout, un homme d'action et d'action rapide.

“Mais allons au but. La grandeur de Montcalm, il ne faut la chercher ni dans ses facultés, ni dans ses talents, elle était dans son âme, tout entière subjuguée par le devoir. Montcalm fut le soldat; il en eut toutes les vertus, il en accepta toutes les servitudes, même celle de la mort. Corneille, le grand poète du devoir, était son auteur, ou, plutôt, son conseil; Plutarque, qu'il avait le bonheur de lire dans le texte grec, lui parlait aussi du devoir. Sous le rayon de cette idée fortifiée par la foi religieuse, Montcalm, pendant sa longue agonie, grandit de sacrifice en sacrifice jusqu'à l'heure suprême: lorsqu'elle sonna, il était prêt; la tête haute, l'âme sereine, il se leva, salua la France et mourut.”

Georges Derville.

---

## UNE PUNITION BIZARRE

---

En 1812, un jeune Canadien, fils de famille, montait la garde au château Saint-Louis, pendant une de ces journées du mois de juillet, accablantes de chaleur; le jeune soldat dormait dans sa guérite; passe un cochon qui rentre dans la cour du château; le gouverneur Prevost avait vu, et le militaire endormi et le cochon rentrer, il arme un pistolet, tue l'animal.

# ABONNEZ - VOUS

— A —

## LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

### 50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

#### AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

#### A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

#### COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode..

Nom . . . . .

Adresse . . . . .

. . . . .



La détonation réveille l'endormi, le gouverneur descend, fait remplacer le garde, et lui ordonna pour punition de charger l'animal sur ses épaules, d'aller le porter à son père, qui demeurait au bout de la rue St-Louis, et de lui raconter la vérité. Il connaissait le père pour un militaire à tout crin, et considérait cette humiliation comme un châtiement suffisant pour la peccadille du soldat.

### MAGIE BLANCHE

Après la conquête du Canada, un officier français qui commandait dans une région de la nouvelle colonie assez écartée, crut comprendre qu'une tribu d'Indiens Algonquins était près de se révolter.

Il fit rassembler un grand nombre de ceux-ci :

— Savez-vous, leur dit-il, quelle est ma puissance ?

— Vous allez en voir les effets. Qu'on apporte un seau d'eau.

Les soldats avertis du tour qu'il préparait, s'empressaient de déposer devant lui un seau rempli d'esprit-de-vin.

Il y mit le feu. Les sauvages étonnés tombèrent à genoux.

— C'est ainsi, prononça solennellement l'officier, que je brûlerai votre fleuve, si vous avez seulement la pensée de vous révolter.

### LES FORMULES DE POLITESSE

**O**n est parfois embarrassé pour terminer une lettre par une formule convenable de politesse.

A ce sujet, il nous semble intéressant de publier une nomenclature de quelques

formules dont se servent quelques personnalités célèbres.

Kléber, écrivant à Marceau, termine sa lettre :

“Je t'embrasse de toute mon âme.”

Au général Dugua, il met :

“Salut et amitié.”

Hébert, le célèbre Père Duchêne, qui écrit au patriote, termine en disant : “Ton citoyen, Hébert.”

Catherine de Médicis, écrivant au connétable de Montmorency, signe : “Votre bonne commère et amye Catherine.”

Henri IV à M. d'Ussac : “Vostre byen bon assureur ami, Henry.”

Et à Crillon : “Je t'embrasse à tort et à travers.”

A partir de Louis XIII, la formule des rois est presque invariablement : “Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.”

Le comte de Chambord, qui ne devait jamais être Henri V, signait ses lettres à ses amis : “Votre affectionné, Henri.”

Napoléon III au maréchal Vaillant : “Recevez l'assurance de ma sincère amitié, Napoléon.”

Berryer, le grand avocat, en 1846, au président de la cour des pairs : “Je suis avec respect, Monsieur le chancelier, de votre grandeur, le très humble et obéissant serviteur, Berryer.”

Augustine Brohan, la célèbre actrice de la Comédie-Française. “Mille chaudes amitiés, le temps aidant.”

Victor Hugo offre généralement “sa plus vive cordialité”.

Dans l'ordre des salutations fantaisistes, il y en a de fort impertinentes, comme celle-ci : “Je vous salue, pour me conformer à l'usage.”

Et celle-ci, pour finir :

“Recevez l'assurance de la considération que vous croyez vous être due.”

# L'ALMANACH DU "SAMEDI"

pour 1912

Contenant une foule de renseignements, de conseils, de recettes et de choses utiles à savoir, cet almanach est le livre de famille par excellence.

**HATEZ VOUS DE VOUS LE PROCURER CAR LA VENTE S'EN  
EFFECTUE TRES RAPIDEMENT.**

Demandez le à votre dépositaire, ou, s'il n'en a plus, aux bureaux des  
**Edits. Propriétaires Poirier, Bessette & Cie**  
**200 Bld. St. Laurent Montréal**  
où il en reste encore quelques exemplaires.

## La PHARMACIE CHIC Aux centre des beaux quartiers

Située dans un des plus beaux endroits de la ville, la Pharmacie Moisan, avec son service ultra-soigné, peut, à juste titre, passer pour un des plus beaux établissements du genre.

Parmi les nombreuses spécialités de la maison, citons les Capsules Anti-Chill, sans rivales pour la grippe, les frissons et les accès de fièvre. Ces merveilleuses capsules opèrent une guérison radicale et préviennent la maladie.

Les clients reçoivent toujours, à la Pharmacie Moisan, l'accueil le plus cordial et le plus courttois.

### PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir; il retournera avec les médicaments.

**S. MOISAN, Pharmacien,**

Angle Saint-Laurent et Sherbrooke  
Tel. Bell Est 4730.

## W. Legault, Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations: celles des montres est une spécialité de l'établissement.

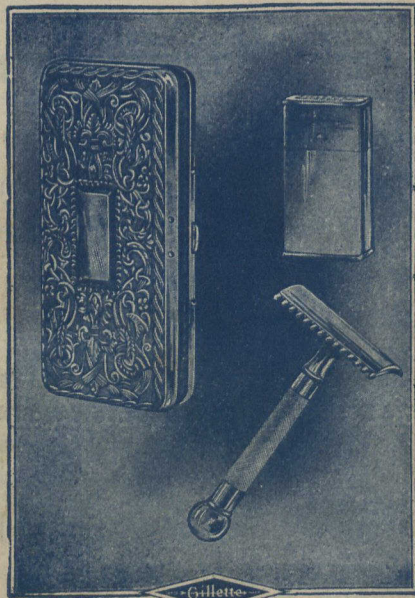
Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

1061 Ste-Catherine Est, - Montréal

# Le Cadeau qui Plait et qui Dure

Un véritable bijou - **Le Rasoir de Surete "Gillette"** - un bijou pratique, agréable, d'usage quotidien qui devient une nécessité pour quiconque l'a essayé.



**Un Rasoir de Surete "Gillette"** représente à l'usage le dernier mot du confort, de même qu'au point de vue de la construction il représente la perfection mécanique.

Avec un "GILLETTE", se raser devient un plaisir : il est doux à la peau et d'un maniement sûr et facile.

Vous trouverez le Gillette chez votre Bijoutier, ou votre pharmacien ou votre quincaillier. Sets réguliers, \$5.00. Format de poche, \$5.00 à \$6.00. Combinaisons à partir de \$6.50.

**THE GILLETTE SAFETY RAZOR CO., OF CANADA LIMITED.**

Bureau et Manufacture, 63 rue St-Alexandre, Montréal.

Bureaux à New-York, Chicago, Londres, Angleterre et Shanghai, Chine. Manufactures à Montréal, Boston, Leicester, Berlin et Paris.

